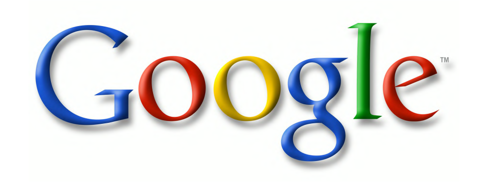




LE BERGER FIDELE.

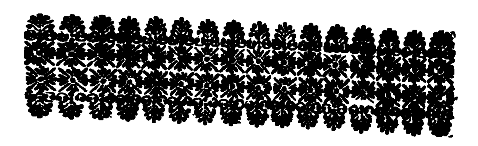
TRADUIT DE L'ITALIEN DE GUARINI,

En Vers François.



A LA HAYE,
Chez ABRAHAM TROYEL,
Marchand Libraire dans le Hoogstraet.

MDCCII.



A SON ALTESSE ROIALE MADAME.



ADAME,

C'est être, sans doute, bien hardi, que d'oser offrir quelque chose à VÔTRE ALTESSE ROYALE, *pour qui l'on ne peut rien trouver d'assez précieux, ni d'assez digne d'Elle.*

Peut-être ce Berger est-il trop téméraire,
De vouloir paroître au grand jour :
Mais comme ce n'est pas un miracle ordinaire
Qu'il vient admirer à la Cour,
On lui doit pardonner, s'il quitte son séjour.

Peut-on, MADAME, *lors qu'on voit briller tous vos charmes tenir secrets les homages que nous devons à vôtre Gloire ? Il est vrai que l'admiration produit le silence ; mais quand il a duré quelque tems, on éclate enfin ; & l'on ne peut se taire de ce qui nous avoit si justement surpris.*

détourné de mon chemin ordinaire, pour voir ce que la nouveauté m'offroit de plus agréable, & j'ai séjourné dans les lieux où mon esprit a pû trouver des charmes qui l'ont arrêté.

J'avouë que cette belle Scene d'Amarillis, qui est dans le troisiéme Acte, a long-tems balancé mon esprit. Je la voiois traduite si heureusement, que je desespérois de la rendre aussi belle, & de la tourner aussi agréablement. On étoit si prévenu de sa beauté, que j'avois envie de m'en faire honneur, & de l'enchasser parmi les autres Scenes de ma façon. Je voulois emprunter cet ornement comme

me on emprunte dés pierreries pour briller dans une Assemblée ; mais peu dé gens m'ont conseillé de m'en servir, & sur la foi des autres j'ai entrepris une chose assez difficile. Il m'a donc fallu chercher un tour agréable & different de celui qu'on avoit donné à cette Scene ; & de peur de tomber dans les mêmes expressions, j'ai pris soin de les éviter, non pas comme des écueils, mais comme on évite les apas & les charmes ; dont il est mal-aisé de se défendre.

Peut être ai-je plus travaillé à la gloire de celui qui l'a traduite qu'à la mienne ; mais enfin il me reste toûjours pour moi

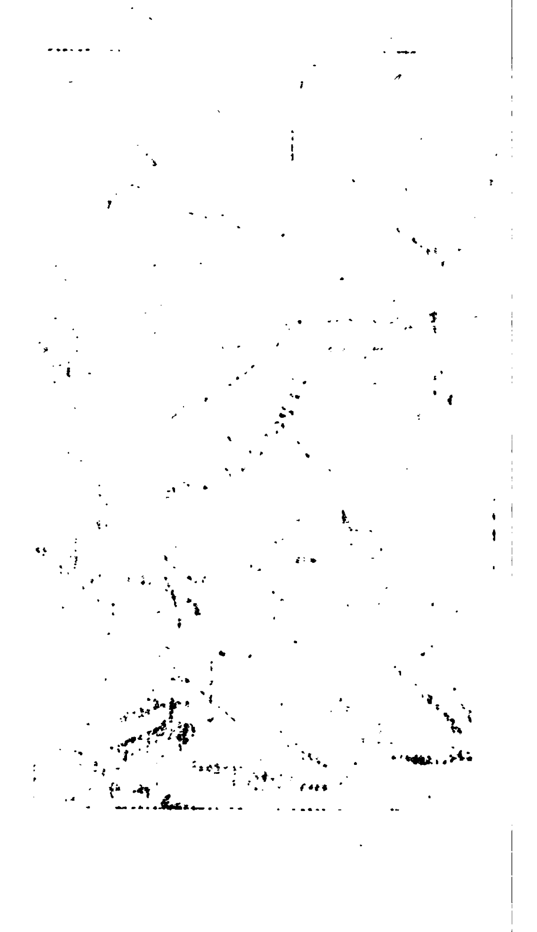
moi le charme de la nouveauté, & la satisfaction d'avoir donné à cet endroit une maniére pareille à celle qui est répanduë dans les autres, malgré la difficulté qu'il y avoit d'y réüssir.

L'Echo qui se trouve dans le quatriéme Acte, étoit une chose assez mal-aisée à tourner en nôtre maniere : les mots qui viennent bien en Italien, ne sont pas propres pour nôtre Langue. J'en ai pourtant conservé quelques-uns, & pour les autres je me suis attaché, en les changeant, au sens & à la suite des pensées qui alloient à même fin : Ce n'est pas que je n'aie balancé quelque tems

pour

pour sçavoir laquelle des deux maniéres je devois choisir la chûte du mot. J'ai vû des Comédies, où le mot d'Echo entroit dans la composition du vers, & le finissoit: J'en ai vû d'autres, où il commençoit le vers suivant. Ma premiére pensée fut d'abord de laisser le mot de l'Echo superflu, sans le faire entrer dans la structure du vers, puis que ce n'est que la répétition d'un mot qui a été prononcé; mais comme ce mot fait un sens different, & qu'il n'y doit rien avoir de superflu dans la mesure des vers, j'ai pris le parti de faire commencer le vers suivant par le mot de


LE
BERGER FIDELE.
ebber del.
A. Blotel. fe



Nous sommes contraints d'avoüer,
Qu'il n'est rien qui ne céde à de si douces armes :
Mais si l'on est forcé d'admirer tant de charmes,
Qu'on est aise de les loüer !

Ainsi, MADAME, *comme j'étois prévenu de ces éclatantes vérités, j'ai crû ma vûe trop foible pour vous aborder tout d'un coup, je me défiois de mon Ouvrage, j'en ai donné quelques essais qui n'ont pas été mal reçûs ; & ne voulant Vous rien offrir, qui fût indigne de* VÔTRE ALTESSE ROYALE, *j'ai sondé l'ap-*

probation des Gens délicats, & je ſuis enfin inſenſiblement, & comme par degrès arrivé juſqu'à Vous ; & comme rien n'eſt ſi rare à la Cour qu'un Berger Fidele, cette belle qualité lui a donné la hardieſſe d'y paroître.

Daignés-y jetter ces regars
Si fins, ſi doux, ſi redoutàbles,
Qui partent de ces yeux, que le cœur des Céſars
Trouveroit ſans doute adorables.

Si cette charmante Comédie les peut attirer, je ne doute point que V. A. R. n'y trouve des ca-

rac-

ractéres qui lui plairont assez.

C'est un Berger constant, amoureux, & fidele,
Il est du plus pur sang des Dieux;
La Bergére est illustre, elle est modeste & belle,
Et par tout son esprit brille autant que ses yeux.

On sçait, MADAME, *que vous aimez la chasse, & que ce royal exercice fait un de vos plus doux plaisirs; & vous verrez ici un Berger qui fait gloire de cette innocente passion. Vous avez le cœur du monde le mieux fait & le plus noble, & vous y trouverez des senti-*

mens si genereux, que vous ne pourez vous empêcher de les loüer. Vous n'aimez la foule ni la presse, & vous y trouverez Amarillis, qui vient quelquefois s'entretenir dans la solitude, & charmer ses plus cruels ennuis.

N'ayant pas ce qu'elle desire,
Elle aime le silence, & cherche les Forêts;
Et si son coeur ne peut soulager son martyre,
Du moins il ne sçauroit le dire
A des confidens plus secrets.

Mais après tous ces beaux sentimens, il est bien juste,

MA-

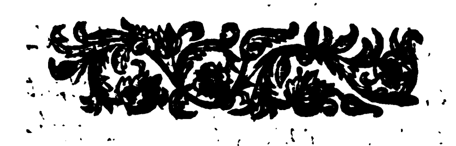
MADAME, *que je découvre les miens, & que parlant un peu pour moi, je fasse connoître à tout le monde le zéle extraordinaire que peut inspirer une grande Princesse, & le profond respect avec lequel je suis,*

MADAME,

DE VÔTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, & très-obéissant Serviteur,

D. T.



AU LECTEUR.

QUELQUE longue que fût la course que j'avois commencée, je suis enfin arrivé jusqu'au bout, & je me suis fait une necessité de la complaisance que j'avois eüe, en ébauchant cét Ouvrage, pour plaire à quelques personnes à qui je ne devois pas refuser une si légere satisfaction ; Quelques endroits choisis que j'a-

vois

vois mis en vers, ſelon les occaſions qui s'étoient préſentées, m'ont inſenſiblement engagé à une traduction plus ſuivie.

Elle a commencé de naître à la campagne, & je puis dire que c'eſt le fruit de quelques heures négligées, que l'on pourroit, ſans doute paſſer plus mal à propos. Je lui ai fait prendre en naiſſant cet air agréable, & cette douce liberté des champs; & je n'ai cherché dans les vers que la douceur, & la facilité de l'expreſſion, pour m'accommoder au génie de l'Autheur, qui eſt facile, doux & délicat.

On ne verra point ici de ces élévations pompeuſes, qui ſont ſi voiſines du galimatias, & que l'on peut appeller juſtement des caprices d'une imagination emportée, qui va plus loin qu'elle ne veut aller. Comme les ſentimens qui régnent dans cet Ouvrage ſont extrêmement doux & tendres, il a fallu que la maniére de les exprimer n'ait pas moins de douceur ni de tendreſſe; & j'ai crû que les vers irréguliers, qui ont quelque choſe de fort aiſé, & de fort coulant, feroient d'un grand ſecours pour donner à cette traduction un caractere doux & facile, & même

me auroient plus de rapport aux vers Italiens, qui sont irréguliers, & sans contrainte.

Quoi qu'il soit mal-aisé de tourner en nôtre Langue les pensées des Italiens, qui sont quelquefois de pures essences, qui s'évanoüissent quand on les montre à l'air; j'ose dire que je les ai assez fidélement exprimées, & que sans être esclave de Guarini, j'ai tâché de conserver les beautez de l'Original autant que nôtre Langue l'a pû permettre; & ceux qui sçavent l'Italien, trouveront que j'ai été assez fidéle, lors que sans scrupule je pouvois m'en dispenser. Quiconque en voudra

dra reconnoître la fidelité, poura aisément contenter son esprit, & je ne serai point fâché qu'on en vienne à cette curieuse recherche.

Cette Comédie n'est pas comme les autres, qu'on ne prendroit pas plaisir de lire, si elles n'étoient entiéres, & si l'on n'en voioit toute la suite. Celle-ci sera toûjours belle quand elle sera divisée, parce-que les parties qui la composent sont fort étenduës, ont des beautez particulieres & indépendantes de tout le corps; outre qu'il n'est gueres de personne qui n'ait eu la curiosité de la lire en Italien, ou en François, & qui n'en sçache

ſçache toute l'intrigue. Ainſi l'eſprit n'eſt point inquiété par le deſir de ſçavoir le dénoûment de la piéce; auſſi eſt-elle plus du cabinet que du théatre, & plus propre pour être leuë, que pour être repreſentée.

Comme je ne m'étois point engagé à travailler ſans ceſſe à cet Ouvrage, qui ne devoit être que l'amuſement de quelques heures, je ne me ſuis point preſſé de l'achever, & j'ai été à peu près comme ceux qui font des voyages pour leur plaiſir, qui ne s'obligent pas à courir toûjours & à ſe fatiguer ſans relâche, qui font quelque ſéjour dans les

les Villes les plus agréables, qui se détournent volontiers de leur route, pour voir ce qu'il y a de rare dans le Païs où ils passent, & qui s'arrétent enfin par tout où ils peuvent contenter leur curiosité. Comme c'est la satisfaction de l'esprit & le plaisir des yeux qu'ils cherchent, il ne faut pas que les objets se présentent à eux comme des éclairs, & s'ils voyageoient en Couriers, il ne leur resteroit que la lassitude & la peine d'avoir couru.

Je me suis ménagé de la même sorte, pendant le tems que je travaillois à cette traduction; je me suis quelquefois dé-

l'Echo, parce que la cadence en eſt plus douce, & de l'autre maniére les vers ſont beaucoup plus rudes, & le repos ne ſe trouve qu'avec peine, à cauſe de la chûte qu'il faut ménager aux depens de l'oreille.



ARGUMENT.



LES Habitans de l'Arcadie avoient accoutumé de sacrifier tous les ans à Diane une jeune fille du Pays, pour faire cesser les maux dont ils étoient cruellement affligez; & l'Oracle leur avoit conseillé ce sanglant sacrifice, comme un remède à toutes leurs misères. Quelque-tems aprés l'ayant encore consulté pour lui demander s'ils ne verroient jamais la fin de leurs infortunes, ils en reçûrent cette réponse,

Vous ne verrez jamais la fin de vos mal-heurs
Que l'Amour n'ait uni deux cœurs,
Qui descendent tous deux d'une race immortelle,
Et qu'un Berger fidele & genereux
N'ait reparé l'honneur d'une femme infidelle,
Par la noble ardeur de ses feux.

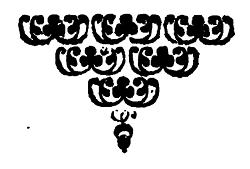
Montan, Sacrificateur de Diane, & qui descendoit de la race d'Hercule, se crût obligé par ces paroles de proposer Silvio, son fils unique, pour être solemnellement accordé à la belle Amarillis, fille de Titire, qui tiroit son origine du Dieu Pan. Quoique les Peres n'oubliassent rien pour avancer ce Mariage, on ne pouvoit pourtant l'accomplir, comme l'on desiroit, parce que Silvio ne se plaisant qu'à la chasse, vivoit

fort insensible à l'Amour. D'ailleurs un Berger nommé Mirtil, que l'on croioit être fils de Carin, & qui êtoit nouvellement arrivé en Arcadie, aimoit passionément Amarillis, qui ne le haïssoit pas; mais elle n'osoit lui faire connoître ses sentimens, parceque la Loi punissoit de mort celle qui violoit sa foi. Ce fut une occasion à Corisque, pour perdre cette fille qu'elle ne pouvoit souffrir, parce qu'elle avoit de l'Amour pour Mirtil, & par la mort de sa rivale, elle esperoit surmonter la constance de ce Berger; elle usa de tant de ruses & de tant de fausses confidences, qu'elle fit rencontrer ces deux Amans dans une caverne, où étant surpris par un Satire, & accusez devant le grand Prêtre, on donna à cette rencontre une autre cause que la véritable.

Amarillis ne pouvant justifier son innocence, est condamnée à la mort: mais Mirtil, mal-gré la jalousie que Corisque avoit fait naître dans son cœur, fait dessein de mourir pour elle; car la Loi, qui ne punissoit que les femmes, permettoit aux hommes de souffrir la mort pour celles, qui étoient condamnées: il est donc conduit au lieu où se devoit faire le sacrifice, & Montan, qui devoit exécuter l'Arêt comme Sacrificateur, aloit donner le coû qui lui devoit ôter la vie, lorsque Carin, qui passoit pour le pere de Mirtil, & qui le cherchoit en tous lieux, arriva dans ce moment: il le voit dans un état pitoiable sur le point de recevoir la mort; & comme il ne l'aimoit pas moins que s'il eût été son fils véritable, il interrompt le sacrifice, fait voir qu'il est étranger, & pour cette raison incapable, selon la Loi, de mourir pour un autre: mais, sans y penser, il découvre insensiblement que Mirtil étoit fils du Prêtre Montan, & que dans son enfance il avoit été emporté par un torrent. Le Sacrificateur s'affligeoit extrémement de se voir obligé d'être l'exécuteur de la Loi contre son

son propre fils; & ressentant toutes les peines qu'inspire la nature dans ces rencontres, il est heureusement éclairci par l'aveugle Profete Tirene, de l'acomplissement de l'Oracle; il lui fait voir que les Dieux ne demandent point cette victime, & que la fin des misères de l'Arcadie étoit arrivée, puisque l'amour avoit uni deux personnes d'une divine Race, & que la fidélité de Mirtil avoit réparé l'infidélité de Lucrine; de sorte qu'ils demeurent d'accord que la belle Amarillis doit épouser Mirtil, & que ce mariage est l'heureux accomplissement de l'Oracle.

Cependant Silvio étant devenu amoureux de Dorinde, qu'il avoit blessée à la chasse, pensant tirer sur une bête, épouse cette belle qui l'avoit si fort aimé; & lors qu'Amarillis & Mirtil goûtent les douceurs de leurs Amours, Corisque se repentant de sa malice, apres avoir obtenu pardon des Amans dont elle avoit troublé le repos, se dispose enfin à changer de vie.

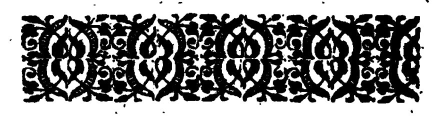


LES PERSONAGES.

SILVIO, Fils de Montan.
LINCO, Ancien serviteur de Montan.
MIRTIL, Amoureux d'Amarillis.
ERGASTE, Confident de Mirtil.
CORISQUE, Nimphe amoureuse de Mirtil.
MONTAN, Pere de Silvio, & Sacrificateur.
TITIRE, Pere d'Amarillis.
DAMETE, Vieux serviteur de Montan.
SATIRE, Amoureux de Corisque.
DORINDE, Nimphe amoureuse de Silvio.
LUPIN, Valet de Dorinde.
AMARILLIS, Fille de Titire.
NICANDRE, premier Ministre des Prêtres.
CORIDON, Amoureux de Corisque.
CARIN, Pere putatif de Mirtil.
URANIN, Vieillard, Compagnon de Carin.
LE MESSAGER.
TIRENE, Profète aveugle.

La Scene est en Arcadie.


A. Bloote f.



LE BERGER FIDELE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

SILVIO, LINCO.

SILVIO.



IL est tems de donner le signal de la chasse,
Du Monstre de nos bois il faut domter l'audace,
Puisque vous le tenez dans les toiles enclos,
Du cor & de la voix reveillez le courage
De ceux qui dans ce voisinage
Goûtent la douceur du repos.
S'il fut jamais Berger dans toute l'Arcadie,

Saisi de cette belle & noble maladie,
Qui nous pousse à chercher Diane & ses combats,
S'il fut jamais piqué d'une innocente gloire,
Et si de nos Forêts il aima les apas,
Et les nobles plaisirs d'une juste victoire,
Qu'il le montre à ce jour, & qu'il suive mes pas:
Dans un petit espace on a poussé la bête,
Qui doit être nôtre conquête,
Ce sanglier affreux, l'horreur de nos forêts,
Et ce monstre de la nature,
Qui ravage tous nos guérets,
Et ne laisse à nos yeux qu'une triste peinture:
Par toute la campagne il séme la terreur.
C'est l'énorme habitant de l'obscure Erimante,
Par tout il jette l'épouvante
Et fait trembler le Laboureur.
Allez & réveillez l'Aurore paresseuse.
Que le bruit des chasseurs lui fasse ouvrir les yeux;
Cependant nous irons sollicitet les Dieux.
De rendre nôtre chasse heureuse:
C'est presque achever un dessein
Que l'on à conçû dans le sein,
Que de bien commencer l'ouvrage,
Et cét heureux commencement
Qui nous inspire du courage
Ne vient que du Ciel seulement.

LINCO.

Silvio, ta vertu me donne un rare exémple
D'honorer les Dieux dans leur temple,
Mais, pourquoi troubler le sommeil
Des Ministres des Dieux qui dorment tous encore?
Sur le haut de ce Mont on ne voit point l'Aurore
Leur venir anoncer le retour du Soleil.

SILVIO.

Ta paupiére est à-demi-close,
Et tu crois que chacun à cette heure repose.

LINCO.

LINCO.

A quoi t'amuses-tu dans tes plus jeunes ans ?
Si j'avois comme toi tant de dons en partage,
Cette jeunesse & ce printems,
Et les charmes de ton visage,
Sans doute j'en userois mieux ;
Et, loin de mépriser ces richesses des Cieux.
Au lieu de poursuivre des bêtes,
Et d'affecter le nom de célebre Chasseur,
Je voudrois faire ailleurs de plus belles conquêtes,
Et passerois ma vie avec plus de douceur.

SILVIO.

Que ton inconstance est extrême,
Ton esprit agité de divers mouvemens,
Ne m'inspira jamais de pareils sentimens ;
D'où vient que je te voi si contraire à toi-même ?

LINCO.

Un âge diferent demande d'autres soins.
Si j'étois Silvio je n'en ferois pas moins.

SILVIO.

Et si j'étois Linco, je suivrois sa métode,
Mais étant Silvio, je veux vivre à ma mode.

LINCO.

Pourquoi parmi tant de hazards.
Vas-tu chercher si loin une bête sauvage,
Il en est une ici qui fait plus de ravage,
Et qui mérite mieux la pointe de tes dards.

SILVIO.

Linco tu veux railler par des contes frivoles.

LINCO.

C'est toi, jeune garçon, qui ris de mes paroles.

SILVIO.

Mais cette bête encore est elle prés de nous ?

LINCO.

Aussi prés, Silvio, que tu l'és de toi-méme ;
Tu peux, quand tu voudras, l'abbatre sous tes coups.

SILVIO.

SILVIO.

J'en conçois une joïe extrême ?
Mais dans quelle forêt, choisit-elle son fort,
Pour éviter les traits d'une sanglante mort ?

LINCO.

Ton cœur est la forêt, & puisqu'il le faut dire,
Ton invincible cruauté
Est la bête qui s'y retire
Aveque trop de seureté.

SILVIO.

Je sçavois bien, Linco, que tu prétendois rire.
Et te joüer de ma credulité.

LINCO.

Je connois une Nimphe & si jeune, & si belle,
Qu'elle est digne d'être immortelle,
Dont le teint est plus frais, plus vermeil & plus fin
Qu'une rose qu'on vient de cueillir le matin
Dans la saison nouvelle.
Le Cigne n'a point de douceur,
Ni son plumage de blancheur
Qui puisse justement disputer l'avantage
A la blancheur de son visage;
Aussi ne voit-on point de Berger parmi nous,
Qui ne soûpire en vain pour des charmes si doux,
Cette beauté t'est reservée,
Les Hommes & les Dieux pour toi l'ont conservée;
Tu peux la posseder & remplir tes desirs,
Sans pousser de ton cœur ni plainte ni soûpirs:
Cependant plus heureux que sage,
Tu fuis cette jeune beauté,
Et je ne dirai pas que ton cœur est sauvage ?
Et que du marbre même il a la dureté ?

SILVIO.

Si tu nommes crüel un cœur en liberté ?
Qui n'a ni maître ni maîtresse;
Je veux bien à ce prix aimer la cruauté,

Et comme une Vertu la révérer sans cesse,
Puisqu'elle a surmonté ce petit Dieu vainqueur,
Mille fois plus à craindre qu'elle,
Je lui serai toûjours fidele.
Et je ne veux jamais la bannir de mon cœur.

LINCO.

Tu n'as point sur l'Amour remporté de victoire,
Puisque de l'éprouver tu n'âs jamais la gloire.

SILVIO.

J'ai trouvé le moïen de vaincre ses apas,
En évitant sa force & ne l'éprouvant pas.

LINCO.

Ha! si par un pouvoir suprême,
Amour t'obligeoit une fois
A vivre soûs ses douces loix,
Si tu sentois la joïe & le plaisir extrême
D'aimer fort tendrement & d'être aimé de même;
Ton cœur par un transport agréable & soudain,
Ne seroit plus farouche, & deviendroit humain,
Et ton ame pour lors sensiblement ravie
Dans une amoureuse langueur,
Diroit, en soûpirant, douce & charmante vie,
Pourquoi viens-tu si tard te montrer à mon cœur?
Quitte, jeune garçon, les forêts & les bêtes,
Et du Dieu de l'Amour augmente les conquêtes.

SILVIO.

Dis ce que tu voudras afin de m'enflâmer;
Assûre qu'il n'est rien de si doux que d'aimer?
Loin d'être consumé des amoureuses flâmes,
Je donnerois toutes les Dames
Pour une bête de ce bois,
Que mon chien auroit prise & réduite aux abois.
Tous les autres plaisirs sont pour moi des suplices,
Se plonge qui voudra dans ces moles délices,
Je ne suis point d'humeur de m'en inquiéter,
Car enfin je ne puis, ni ne veux les goûter.

LINCO.

LINCO.

Hé! que peux tu goûter si ton cœur insensible,
A l'amour est inaccessible,
Et si tu fuis comme un tourment
Ce qui de l'Univers fait tout le mouvement?
Croi-moi, jeune garçon, le tems viendra peut-être
Que l'Amour, malgré toi se montrera ton maître.
Il arrive souvent qu'il nous veut faire voir,
Quelle est sa force & son pouvoir;
Apren, sur ce sujet, ma triste expérience,
Dans l'âge où tu me vois j'éprouve sa puissance,
Tu sçauras qu'il n'est point de plus grand déplaisir,
Que d'avoir dans le cœur un amoureux desir:
Sous les neiges d'une vieillesse,
Qui n'est rien que foiblesse:
Car plus on s'efforce à guérir,
Le mal qui nous possede,
Et plus il nous reste à soûfrir
Par le mal & par le remêde;
Mais s'il arrive que l'Amour
Attaque un jeune cœur par de fortes piqûures,
Il met du baûme à ses blessures,
Et les guerit un jour:
S'il le fait gémir soûs ces chaînes,
L'espérance adoucit ses peines:
Et s'il le blesse pour un tems,
Il sçait rendre à la fin tous les desirs contens:
Que si dans l'âge où les années
Font mourir la chaleur, & blanchir les cheveux.
Les mal heureuses destinées,
Permettent que l'on soit fortement amoureux,
Dans cét âge où l'on doit accuser sa foiblesse,
Plûtôt que les rigueurs d'une fiére maîtresse:
C'est pour lors que manquant d'espoir
On soufre des peines cruëlles,
Et que l'amour donnant des atteintes mortelles
Exerce

Exerce un rigoureux pouvoir.
Dans cette saison languissante.
Si nous cherchons de la pitié,
Que ce malheur est grand, si contre nôtre attente
Nous ne pouvons avoir ces marques d'amitié :
Mais je trouve ce sort encor plus déplorable ;
Lorsqu'à nos tristes vœux on se rend favorable.
Ainsi ne prévien pas dans la saison des fleurs,
De l'âge languissant les visibles malheurs ;
Car si ta vieillesse est touchée
D'un amoureux desir,
La pointe n'en poûra jamais être arrachée ;
Et tu ressentiras un double déplaisir,
De n'avoir voulu quand tu pouvois le faire,
Te guérir & te satisfaire,
Et de ne pouvoir pas dans l'effort de tes vœux
Acomplir tes desirs, & couronner tes feux :
Quitte, jeune garçon, les forêts & les bêtes,
Et du Dieu de l'Amour augmente les conquétes.

SILVIO.

Quoi, Linco, ne peut on vivre jamais heureux,
Si le cœur n'entretient des desirs amoureux ?
Ne faut-il à l'Amour jamais être rebelle ?

LINCO.

Dis moi, si dans cette saison
Qui paroit à nos yeux si charmante & si belle,
Quand le monde se renouvelle,
Que les plus belles fleurs sortent de leur prison,
Au lieu des campagnes fleuries,
Au lieu de riantes prairies,
Si tu voiois par tout les arbres dépoüillez,
Et les préz sans être émaillez :
Enfin si tu voiois sans fleurs & sans verdure
Les colines & les forêts,
Tu dirois que le monde a perdu ses attraits,
Qu'il languit avec la nature ;

Et pourquoi n'as tu pas le même étonnement,
D'être sans nul amour & sans nul sentiment?
Sçache enfin que le Ciel dont nous sommes l'ou-
Et qui regle tous nos momens, (vrage
Nous a donné des sentimens
Conformes à nôtre âge:
Et comme il ne sied pas d'être parmis les ris,
Quand on est acablé du poids de la vieillesse,
Et qu'on ne trouve rien si digne de mépris,
Qu'un amoureux à cheveux gris,
Certes aussi quand la jeunesse
Méprise le plus grand des Dieux,
Qu'elle combat l'amour & choque sa puissance,
Elle choque l'ordre des Cieux,
Et la nature s'en ôfense;
Jette ici par'tout tes regars,
Et voi ce que de toutes parts
Te divertit & t'environne;
Cette beauté de l'Univers,
Et tous ces ornemens divers
Qu'aux desirs des mortels la nature abandonne,
Ce sont les éfets de l'amour,
Qu'elle nous montre chaque jour.
Enfin tout aime dans le monde,
Le ciel la Terre & l'onde.
Et cette étoile que tu vois,
Qui prévient les raions de la naissante Aurore,
Brûle d'Amour encore:
Elle qui fait aimer les Sujets & les Rois:
Obeït à son fils & reconnoit ses loix;
Peut être que c'est l'heure où malgré son envie
Elle vient de quiter son bien hûreux Amant,
Et finir les plaisirs les plus doux de la vie
Que l'on goûte en aimant:
Voi comme elle paroît brillante,
Et comme son Amour la rend plus éclatante.

Les Ours & les Lions au milieu des forêts,
De l'Amour ressentent les traits,
Dans la Mer les Daufins, & les lourdes Baleines,
Eprouvent à leur tour les amoureuses peines.
Et ce petit Oiseau dont le chant est si doux,
Qui vole d'arbre en arbre inquiet & jaloux,
Si nous entendions son langage,
Ou bien, si comme nous, il pouvoit s'exprimer.
Il diroit qu'il languit dans un doux esclavage,
Et qu'il est trop hûreux d'aimer:
Mais il est vrai qu'il brûle, & son cœur lui fait dire,
Par ces charmans concerts son amoureux martire,
Et celle qui le cause écoute ses soûpirs,
Que lui portent les doux Zefirs,
A ses tristes accens elle répond de méme,
Et lui dit à son tour qu'elle brûle & qu'elle aime.
Ce même Dieu qui cause & qui guerit nos maux,
Porte encore sa flâme au milieu des troupeaux,
Et leurs mugissemens sont des marques certaines
Du feu qui brûle dans leurs veines.
Dis-moi, je te prie, entre nous
Crois tu que le Lion rugisse de couroux,
Connois mieux le pouvoir de l'amoureux Empire,
Quand le Lion rugit c'est d'amour qu'il soûpire;
Toutes choses enfin aiment en ces bas lieux,
Resisteras-tu seul au plus puissant des Dieux?
Et lors que dans le Ciel, sur la Terre, & sur l'Onde,
Sa puissance paroît à nulle autre seconde,
Par le nombre des cœurs qu'il soûmet chaque jour.
Le cœur de Silvio sera t-il sans amour?
Quite, jeune garçon, les forêts & les bétes,
Et du Dieu de l'Amour augmente les conquêtes.

SILVIO.

Quoi? ne m'éleves-tu dés mes plus jeunes ans,
Que pour inspirer à mon ame
Tous ces éféminés & lâches sentimens

Que produit dans les cœurs une amoureuſe flâme ?
Linco puiſque tu me conduis,
Souvien-toi de toi-même, & ſonge qui je ſuis.

LINCO.

Silvio, je ſuis homme, & fais gloire de l'être,
Et toi qui le devrois paroître,
Ecoute les douceurs de cette paſſion,
Qui flate & qui charme les hommes,
Que ſi tu ſuis encor ton inclination,
Et ſoûfres à regret d'être ce que nous ſommes,
Bien loin de t'égaler aux Dieux,
Tu deviendras ſemblable aux bêtes de ces lieux.

SILVIO.

Le grand & le fameux Alcide,
La noble ſource de mon ſang,
Dans le ſejour des Dieux ne tiendroit point de rang,
Si ce Heros fameux d'un courage intrépide,
Avant qu'avoir domté tant de monſtres divers,
N'ût triomphé d'amour & briſé tous ſes fers,

LINCO.

Comment tu t'abuſes toi-même ;
Helas que ton erreur ſur ce point eſt extréme,
Que je plains ton aveuglement,
Où ſerois tu preſentement,
Si ce Heros ſi redoutable
N'ût ſenti de l'amour la flâme inévitable,
Si par mile & mile combats
Il ſignala par tout la force de ſon bras,
S'il remporta toûjours l'honneur de la victoire,
Il en doit à l'Amour & le fruit & la gloire,
Sçais tu que l'on a vû ce Heros glorieux,
Dont la force étoit ſans egale,
Languir pour la charmante Onſale,
Et montrer hautement le pouvoir de ſes yeux:
Souvent pour plaire à cette belle,
Il s'habilloit comme elle,

Et

Et charmé d'un objet si beau,
Il quitoit sa massuë, & tournoit le fuseau:
Ainsi dans le beau sein de sa chere maitresse,
Comme en un port d'Amour favorable à ses vœux,
Il alloit soulager ses travaux & ses feux.
Parmi les doux plaisirs d'une aimable tendresse,
Les amoureux soûpirs que l'on pousse en aimant,
Apportent du soulagement
A toutes les peines passées,
Et pour les hauts projets élevent nos pensées.
Et comme le fer le plus dur,
Si d'un metal plus doux il souffre l'alliance,
Se laisse manier, s'affine, devient pur:
Et sert aux grands desseins de la magnificence.
Tel est un courage indomté,
Qui par sa fureur emporté,
Trouve souvent des précipices,
Si l'amour ramolit sa brutale fierté
Par ses plus charmantes délices,
Il change tout à coup ses inclinations,
Et son ame est plus propre aux belles actions:
Veux-tu donc imiter ce Heros invincible?
Veux-tu te montrer aujourd'hui
Digne de son sang & de lui?
Commence à devenir moins fier & plus sensible.
Aime la chasse, j'y consens,
Mais aime Amarillis & ses feux innocens,
Si tu fuis Dorinde & sa flâme,
Bien loin de t'en blâmer, j'aprouve ce mépris:
Parce qu'enfin une belle ame,
Et le cœur d'un Heros qui de gloire est épris,
Garde tout son amour & toute son estime
Pour son épouse légitime.

SILVIO.

Que dis-tu; mon épouse? Elle n'est pas pour moi.

LINCO.

Ne te souviens-tu pas d'avoir receu sa foi ?
Ne pousse pas plus loin ton orgueil téméraire,
Et ne t'attire pas la céleste colére.

SILVIO.

La liberté de l'homme est un present des Cieux;
Que ne forcent jamais les hommes ni les Dieux.

LINCO.

Rien ne fait violence à ton ame rebelle,
Mais le Ciel te convie à te montrer fidele.
A ton heureux Himen il promet tant d'honneur
Qu'il nous doit tous combler de gloire & de bonheur.

SILVIO.

Vraiment c'est bien des Dieux le soin & la pensée,
Et leur ame sans doute en est embarassée,
Souffre que je te parle aujourd'hui franchement,
Je suis Chasseur, & non Amant,
Je dédaigne l'amour des Nimphes les plus belles;
Pour toi qui n'as jamais soûpiré que pour elles,
Contente si tu peux tes amoureux desirs,
Et va-t'en en repos songer à ces plaisirs.

LINCO.

Ha cruel! je vois bien que ta noble origine,
N'est ni celeste ni divine,
Ce n'est ni Vènus, ni l'Amour:
Mais c'est quelque Furie à qui tu dois le jour.



SCE-

SCENE II.

MIRTIL, ERGASTE.

MIRTIL.

IMpitoyable Amarillis,
Pour qui mon cœur languit, soûpire, & se consume;
Ton nom & mon amour sont remplis d'amertume,
Et ton teint est plus blanc mille fois que les lis:
Mais aussi ton humeur, malgré tous mes homma-
A plus de cruauté que les bêtes sauvages: (ges,
Si lors que je me plains de mon rude tourment,
Mes pleurs & mes soûpirs attirent ta colére,
Hé bien, cruelle! pour te plaire
Je mourai sans pousser un soûpir seulement:
Mais les montagnes & les plaines,
Et ces sombres forêts où mille fois le jour
Je fais dire aux échos ton nom & mon amour,
Te parleront assez de mes cruelles peines,
Pour plaindre mon tourment, les vents murmure-
ront,
Et les fontaines pleureront,
La pitié, la douleur peintes sur mon visage,
En diront encor davantage;
Et quand ces insensibles corps,
Pour parler de mon mal ne féroient point d'efforts:
Mon trépas parlera de mon cruel martire,
Et ma mort te dira ce que je n'ose dire.

ERGASTE.

Je sai bien que l'amour est un rude tourment,
Mais il a plus de violence.
Lors qu'un respectueux silence
Le retient dans le cœur d'un malheureux Amant:
Et lors qu'il lui defend les soûpirs & la plainte,
Ce feu qui brûle dans son cœur,
Ne pouvant soufrir la contrainte
Prend une nouvelle vigueur;
Ce qui s'oppose à son passage,
Augmente sa rapidité,
Et quand il est captif il fait plus de ravage
Que s'il étoit en liberté:
Pourquoi donc me cacher la cause de ta flâme,
Si tu ne pouvois pas me cacher ton amour,
Helas! combien de fois ai-je dit que ton ame
Brûloit d'un feu secret & la nuit & le jour.

MIRTIL.

Pour ne l'irriter pas j'ai souffert le martire,
Et je serois peut être encore à te le dire,
Si la nécessité qui ne peut rien celer,
Ne me contraignoit à parler:
J'entens un bruit sourd qui réveille
Ma triste & mourante langueur,
L'Himen d'Amaillis a frapé mon oreille
Et m'a percé le cœur;
Elle ne parle point & souffre sans murmure,
Toutes les peines qu'elle endure:
Moi qui me veux toujours tenir dans le respect,
Je n'ose m'éclaircir & je n'ose me plaindre,
De peur de me rendre suspect,
Ou de peur de sçavoir tout ce que je dois craindre;
Mon amour ne m'aveugle pas,
Je me connois, & sçai que ma fortune
Est trop rampante & trop commune
Pour prétendre jamais à ses divins apas;

Je

Je ne ſuis pas ſi téméraire
D'eſpérer que l'himen par ſes aimables nœuds
Nous puiſſe un jour unir tous deux,
Sans que le ſort nous ſoit contraire.
L'aſtre que l'on vit préſider,
Sur le moment de ma naiſſance,
Par ſa malheureuſe influence,
Veut que j'aime toujours ſans jamais poſſeder:
Mais, puiſqu'enfin les deſtinées,
A me faire ſouffrir ſont toujours obſtinées,
Mourons pour contenter la rigueur de mon ſort,
Pourvû que la belle inhumaine,
L'unique cauſe de ma peine
Me prononce l'arrêt & regarde ma mort:
Avant qu'une autre la poſſede,
Avant qu'un doux himen le rende bien heureux,
Je voudrois une fois lui parler de mes feux,
Dût-elle à ma langueur refuſer le remede:
Cher ami, ſi ton cœur eſt touché de pitié,
Et ſi l'amour encore y trouve quelque place,
D'un malheureux Amant, ſoulage la diſgrace,
Ne me refuſe pas ces marques d'amitié?

ERGASTE.

Ton deſir eſt trop raiſonnable,
Et la faveur légere à qui meurt miſérable;
Mais penſes-tu, Mirtil, l'obtenir aiſément?
Songe à quels accidens Amarillis s'expoſe,
Si ſon pere en ſçait quelque choſe,
Si devant le grand Prêtre on diſoit ſeulement
Qu'elle eût prêté l'oreille aux ſoûpirs d'un Amant:
Croi-moi, de ſa rigueur c'eſt peut-être la cauſe.
Elle t'aime ſans doute & ſe cache en aimant:
Plus que nous à l'amour ce beau ſexe eſt facile,
Mais à cacher ſes feux, il eſt bien plus habile.
Quand elle t'aimeroit, & t'aimeroit bien fort
Elle devroit toujours éviter ton abord;

Qui

Qui ne peut secourir c'est en vain qu'il écoute,
La fuïte est nécessaire en cette extrêmité.
Et c'est avoir de la pitié sans doute,
D'éviter un Amant lors qu'il est mal-traité :
Par une si juste maxime,
L'eloignement est légitime,
Le devoir & l'amour ont droit de l'ordonner,
Ce qu'on ne peut tenir, il faut l'abandonner.

MIRTIL.

Ha! que j'estimerois mes peines agréables,
Et que tous mes travaux passez,
Au delà de mes vœux seroient récompensez,
Si je croyois tes discours véritables;
Mais ne me cache pas, ami trop généreux,
Le nom de ce Berger que le Ciel rend heureux.

ERGASTE.

Connois-tu le fils du grand Prêtre,
Ce Berger si puissant, si riche, & si bien fait;
C'est t'en faire un juste portrait,
Et te le faire assez connoître.

MIRTIL.

O trop heureux Berger! qui dés tes jeunes ans,
Au delà de ton espérance,
Goûtes l'aimable fruit de l'amour & du tems,
Sans l'avoir mérité par la persêverance,
Je ne suis point jaloux d'un si rare bonheur,
Mais je plains de mon sort la cruelle rigueur.

ERGASTE.

Tu dois plaindre son sort, la pitié t'y convie,
Et ce jeune Berger n'est pas digne d'envie.

MIRTIL.

Pourquoi plaindre son sort?

ERGASTE.

C'est qu'il ne l'aime pas.

MIRTIL.

O Ciel! a-t-il des yeux sans aimer tant d'apas?

A-t-il un cœur, a-t-il une ame?
Il est vrai que mal aisément
Pourroit-elle embrazer le cœur d'un autre amant;
Car lors que je sentis les ardeurs de sa flâme,
Et qu'elle me força d'adorer ses attraits:
Elle épuisa sur moi ce qu'elle avoit de traits:
Mais d'où vient qu'elle est destinée
Par un rigoureux himenée
A celui qui la traitte avec tant de mépris,
Et qui de ce trésor ne connoît pas le prix?

ERGASTE.

C'est que le Ciel enfin à nos vœux favorable,
Promet à cet himen le salut du païs:
Mais quoi! ne sçais tu pas nos malheurs inoüis?
Peus-tu bien ignorer le tribut misérable,
Que la grande Déesse exige tous les ans?
Elle veut qu'on immole une fille innocente,
Et cette victime sanglante
Appaise ses ressentimens.

MIRTIL.

Ne faisant qu'arriver l'histoire m'est nouvelle,
Mon destin & l'Amour, dont j'ai suivi les loix,
Comme un esclave fort fidele,
M'ont toujours arrêté jusqu'ici dans les bois:
Dis-moi donc le sujet d'uu ordre si severe,
Et ce qui de Diane attire la colere.

ERGASTE.

Je te veux raconter au long tous nos malheurs,
Qui de ces arbres même arracheroient des pleurs:
On ne disputoit pas encore à la jeunesse,
Le Temple & les Autels de la grande Déesse,
Les jeunes gens pouvoient exercer ces emplois.
Lors qu'un noble Berger que l'on nommoit Aminte,
Sentit son cœur blessé d'une amoureuse atteinte;
Et Lucrine bien tôt le soûmit à ses loix.

Autant

Autant qu'elle étoit belle, elle étoit inconstante,
Elle feignoit toujours d'aimer ce jeune Amant,
Elle sçavoit flater sa peine & son tourment,
Et nourir son amour d'une agréable attente:
Aminte possedoit un bonheur sans égal,
Et son destin fut doux, tant qu'il fut sans rival:
Mais, helas! que ce sexe est léger & volage,
Un rustique Berger par hazard l'envisage;
Soudain elle se rend à ses premiers regards,
Et ne peut soûtenir ces invincibles dards,
Ecoute ses soupirs, & cette ame infidelle,
Se donne toute entiére à cette amour nouvelle,
Avant qu'Aminte même en pût être jaloux:
Si-tôt qu'il eût apris son destin déplorable,
Il voulut par sa plainte en adoucir les coups;
Mais elle rebuta ce Berger misérable:
Et sans considerer ses soins & sa langueur,
Le banit de ses yeux, le banit de son cœur.
Je ne te dirai point s'il répandit des larmes,
S'il poussa des soûpirs, & la nuit & le jour;
Car tu ne sçais que trop quelles sont les allarmes;
Et quelles sont encor les peines de l'Amour.

MIRTIL.

On n'en sçauroit soufrir qui soient plus rigoureuses,
Aux ames qui sont amoureuses.

ERGASTE.

Mais voyant qu'il perdoit son tems & ses soûpirs,
Aprés avoir perdu son cœur & ses plaisirs,
Il s'adresse à Diane, & lui fait cette plainte:
Ecoute, lui dit-il, les soûpirs & les vœux,
Que pousse vers le Ciel le malheureux Aminte;
Si d'un cœur innocent je fis brûler tes feux,
Vange les miens, Déesse, & punis l'inconstance
De celle qui trahit toute mon esperance.
De son fidele Aminte, elle écouta la voix,
Et la pitié soudain allumant sa colére,

Elle

Elle prit contre nous son arc & son carquois,
Cet arc qu'à l'Arcadie on a vû si contraire,
Elle lance par tout mille funestes traits,
Qui font de la campagne un spectacle funeste,
On voit régner par tout mille trépas secrets,
Qui montrent hautement la vengeance celeste.
Tout sexe languissoit sans espoir de guerir,
Nul âge ne pouvoit s'exemter de mourir,
Tout secours étoit vain, & tout art inutile,
Trop tard & vainement on cherchoit un azile:
Souvent le Medecin voyoit finir ses jours,
Lorsque de son malade il hâtoit le secours:
Il ne nous resta plus dans ce triste spectacle,
Qu'à recourir au Ciel & consulter l'Oracle;
Il repond clairement, que Diane en couroux
Ne cesseroit jamais de se vanger de nous,
Si par les mains d'Aminte on n'immoloit Lucrine,
Comme un juste tribut à sa fureur divine:
Lucrine cependant vainement soûpiroit:
En son nouvel Amant en vain elle esperoit.
On conduit vers l'Autel cette triste victime,
Pour appaiser du Ciel le couroux légitime:
Elle se voit enfin aux pieds de cet Amant,
Qu'elle avoit, sans sujet, trahi si lâchement:
Et ployant les genoux de foiblesse & de crainte,
Elle attendoit la mort de son cruel Aminte,
Lors qu'il tire soudain le fer qui doit vanger
La Déesse irritée, & l'amour du Berger:
On eût dit que son coeur respiroit la vengeance;
Mais poussant vers Lucrine, avec un doux effort,
Un amoureux soûpir, témoin de sa constance,
Et triste messager de sa cruelle mort.
Regarde, lui dit-il, trop aimable infidelle,
Quel est l'heureux Berger dont ton coeur fut épris,
Et quel est cet Amant à qui tu fus cruelle,
Voy s'il a mérité tes injustes mépris:

De son fer, aussi-tôt, il se frape lui-même,
Comme si de ses maux il eût été l'auteur,
Et tombe entre les bras de l'ingrate qu'il aime,
Victime tout ensemble & Sacrificateur:
D'un si triste accident Lucrine fut touchée,
La pitié lui saisit & le cœur & les sens,
Ses yeux n'ont que des traits foibles & languissans,
Et son ame du corps semble être détachée:
Elle est toute incertaine, & ne sçait si son cœur
Est percé par le fer, ou bien par la douleur:
Mais dès qu'elle eût repris les sens & la parole,
Je t'ai connu trop tard, dit-elle en soûpirant,
Trop fidele Berger, c'est l'Amour qui t'immole,
Tu m'as donné la vie & la mort en mourant.
Pour réparer la foi que je t'ai violée,
J'unis à ton esprit mon ame désolée;
Et sans plus differer arrache d'une main
Le poignard qui d'Aminte avoit percé le sein,
Et tout fumant qu'il est du beau sang qu'elle adore,
Elle plonge ce fer jusqu'au fond de son cœur,
Et se laisse tomber tremblante & sans vigueur
Dans les bras du Berger qui respiroit encore,
Et qui parut touché d'un si triste malheur.
C'est de ces deux Amans l'histoire lamentable,
L'un souffrit le trépas par un excès d'Amour,
D'une infidelité l'autre devint coupable,
Et de ses propres mains voulut perdre le jour.

MIRTIL.

Je plains de ce Berger la disgrace mortelle;
Mais je le trouve heureux d'avoir pû hautement
Montrer quelle est la foi d'un véritable amant,
Et toucher par sa mort le cœur d'une infidelle:
Mais, que devint ce peuple? acheve ton discours,
Le Ciel de sa colére arrêta-t-il le cours?

ERGASTE.

Elle se ralentit, mais ne fut pas éteinte;
Car apres qu'une fois le pere des Saisons

Eut

Eut porté ses clartez dans ses douze maisons,
Son couroux augmenté redoubla nôtre crainte;
On consulte l'Oracle en cette extrêmité.
L'Oracle nous répond, & surprend nôtre attente;
Il veut que l'on immole une fille innocente
Pour calmer le Ciel irrité:
Trois lustres seulement devoient borner son âge,
Et la soumettre aux loix d'un si rigoureux sort,
Et le Ciel tous les ans exige cet hommage
Qui sauve le païs par une seule mort:
Mais ce qui nous fait voir encor mieux sa colére,
Il impose à ce sexe une Loi si sévére
Qu'il ne sçauroit garder, fragile comme il est,
Il condamne à la mort toute femme infidelle,
Si quelque autre à mourir ne s'expose pour elle,
Et ne la garentit d'un si funeste arrêt.
Dans ce pressant malheur nôtre unique espérance
Se fonde sur le nœud de cet Himen fatal,
Et l'Oracle pressé par nôtre impatience,
De nous vouloir marquer la fin de nôtre mal,
Fit entendre sa voix dans un profond silence:
Vous ne verrez jamais la fin de vos malheurs
Que l'Amour n'ait uni deux cœurs,
Qui descendent tous deux d'une race immortelle,
Et qu'un Berger fidele & généreux
N'ait réparé l'honneur d'une femme infidelle,
Par la noble ardeur de ses feux.
Dans toute l'Arcadie il seroit inutile,
De chercher deux mortels de la race des Dieux,
Silvio seulement & la belle Amarille,
Adorent dans le Ciel leurs illustres Ayeux,
L'un trouve dans Alcide une source divine,
Et l'autre du Dieu Pan tire son origine:
Mais jusques à ce jour le malheur est si grand,
Qu'on n'en a pû trouver d'un sexe différent:
Ainsi dans cette illustre & divine Alliance
Le grand Prêtre Montan fonde son espérance:

Et quoi que le bonheur de cet évenement,
Que l'Oracle à nos vœux a bien voulu promettre,
Ne ſoit pas en état encore de paroître,
Cet Himen toutefois en eſt le fondement;
Le reſte du ſuccez eſt dans les noirs abîmes
Qu'oppoſe à nos eſprits le deſtin ténébreux,
Et l'on doit eſpérer que ces feux légitimes
Feront ſortir le jour de ces antres affreux.

MIRTIL.

O malheureux Mirtil! pourquoi toute la terre
S'oppoſe-t-elle à tes deſirs?
Pourquoi tant d'ennemis qui troublent tes plaiſirs,
Et qui font à ton cœur une cruelle guerre?
A ce cœur que l'Amour de ſes traits a bleſſé,
Et qui languit ſous ſon Empire.
C'étoit trop de l'amour contre un cœur oppreſſé,
Faut-il que contre lui le Ciel même conſpire?

ERGASTE.

Ne ſçais-tu pas, Mirtil, que l'amour eſt ſans paix,
Qu'il s'entretient toujours au milieu des alarmes,
Qu'il ſe nourit de maux, & s'abreuve de larmes,
Sans ſe raſſaſier jamais:
Allons donc ſans tarder chercher quelque remêde,
Qui puiſſe ſoulager ta peine & tes ennuis,
Tu parleras aujourd'hui, ſi je puis,
A la beauté qui te poſſede;
Je te promets mes ſoins, appaiſe ta douleur;
Les ſoûpirs amoureux qui ſortent de ton cœur,
Au lieu de ſoulager ton ame
Par quelque rafraîchiſſement,
Reſſemblent à ces vents qui font croître la flâme
Et l'horreur d'un embrazement.
Dans l'eſprit des Amans s'élevent des nuages,
Formez de mille ennuis & de mille douleurs,
Et l'on voit aprés ces orages
Se fondre tout d'un coup, & ſe résoudre en pleurs.

SCE-

SCENE III.

CORISQUE.

Qui ressentit jamais de passion plus forte
Et qui donne plus d'embaras
Que la passion qui m'emporte,
Et qui fait de mon cœur le champ de ses combats?
La haine avec l'amour partage la victoire,
L'une & l'autre s'obstine à me faire souffrir,
Et sans en esperer de gloire,
Je les sens tour à tour naître, vaincre, & mourir,
Quand Mirtil à moi se présente,
Et que de ce Berger j'admire la beauté;
Ce port, cet air galant, cette grace charmante,
Ces yeux, cet entretien, que j'ai tant écouté,
C'est pour lors que l'amour se saisit de mon ame,
Je ne puis défendre mon cœur,
Des autres passions il demeure vainqueur;
Et je ne ressens plus que l'ardeur de sa flâme;
Mais quand je songe après, que malgré mes apas,
Dont on connoît assez l'Empire,
Cet aveugle Berger soûpire
Pour une autre beauté qui ne m'égale pas:
Je n'ai pour lui que de la haine,
Il faisoit mon plaisir, il fait toute ma peine;
D'un violent dépit je me sens consumer,
Et déteste le jour qui me le fit aimer;

Mais dans cette douleur amére,
e dis au fond du cœur pour soûlager mon mal;
Si Mirtil quittoit sa Bergére,
Mon bonheur seroit sans égal:
Mon destin seroit doux si j'en étois maîtresse,
Et si d'un autre cœur je pouvois l'arracher,
Alors je sens tant de tendresse
Que je ne sçaurois le cacher;
Loin de ses yeux je ne puis vivre,
Je suis prête à me déclarer:
Tantôt je sens en moi le desir de le suivre,
Tantôt celui de l'adorer,
Mais d'un autre côté revenant à moi-même,
Je blâme ma foiblesse & mon amour extrême;
Quoi? dis-je alors tout en couroux,
Aimerai-je un Berger insensible à mes charmes,
Un Berger dédaigneux qui se rit de mes armes,
Et qui d'un autre objet a ressenti les coups?
Pourrai-je bien souffrir celui qui me méprise,
Et qui sur mes apas peut arrêter les yeux
Sans me rendre un respect que l'on doit rendre aux Dieux,
Et sans mourir d'amour en perdant sa franchise;
Moi qui le devrois voir à mes pieds supplier,
Comme font mille amans qui me rendent hommage,
Dois-je faire son personage,
Et ma fierté doit elle à ce point s'oublier
Que de souffrir encor cet insolent outrage:
Non, non Corisque a plus de cœur,
On ne verra jamais que Mirtil soit vainqueur;
Et dans ce combat de pensées,
Je sens le couroux s'allumer
Contre lui, contre moi, qui me laissai charmer
Par tant de qualitez ensemble ramassées:
Je hais son nom plus que la mort;
J'abhorre mon amour, je deteste mon sort;

Et

Et dans cette douleur profonde,
Ah! si je pouvois, je rendrois ce Berger
Le plus infortuné du monde,
Et de mes propres mains je voudrois l'égorger.
Ainsi le dépit & la haine,
L'amour & le desir cause toute ma peine,
C'est ainsi que je brûle & languis à mon tour:
Après que mille cœurs soûmis à mon empire,
M'ont fait l'objet de leur amour,
Et la cause de leur martire.
Ainsi sans espoir de guérir,
Je souffre tous les maux que je faisois souffrir.
Moi qui fus toûjours sans seconde
Par mes jeunes attraits, & par mes agrémens,
Et qui vivant dans le grand monde,
Ne fus jamais sensible aux soûpirs des amans:
Maintenant je me trouve éprise
De l'amour d'un petit Berger,
Et c'est entre ses mains que je perds ma franchise,
Sans que mon triste cœur se puisse dégager:
O Corisque! ton sort seroit bien déplorable,
Si pour appaiser ton tourment,
Tu n'avois aujourd'hui que Mirtil seulement,
Qui pût à tes desirs se rendre favorable:
Belles, à mes dépens, apprenez une fois
A conserver toûjours plus d'un cœur sous vos loix;
Et ne vous laissez pas réduire
A la dure nécessité,
De n'avoir qu'un Galand sous vôtre autorité,
C'est le vray moyen de détruire
L'Empire de vôtre beauté.
Personne sur ce point ne pourra me séduire;
Qu'est-ce que la constance & la fidélité?
Ce n'est que fables & que chiméres,
Qu'un nom par les jaloux vainement inventé
Pour tromper la simplicité

De celles qui d'amour ignorent les mistéres :
Et pour dire la vérité,
Qu'est-ce que cette foi dans le cœur d'une femme,
(Si l'on peut toutefois en trouver dans son ame ?)
Ce n'est ni vertu, ni bonté,
Helas ! c'est de l'amour une nécessité,
Une loi triste & misérable,
D'une belle sur le retour,
Qui se contente d'un amour.
Lorsqu'elle ne sçauroit se rendre plus aimable;
Une jeune beauté qui d'un nombre d'amans,
Se voit en tous lieux admirée,
Doit recevoir de tous les tendres sentimens,
Et les caresser tous pour en être adorée;
Autrement de son sexe elle dément l'humeur.
Et n'en montra jamais ni l'esprit, ni le cœur.
A quoi sert enfin d'être belle,
Si vous ne faites voir vos attraits ravissans
Et si quand on les voit mille cœurs languissans
Ne brûlent d'une ardeur fidele,
Et ne vous donnent de l'encens:
Plus une beauté fait d'esclaves,
Plus ils sont amoureux & braves,
Et plus son sort est glorieux,
Plus elle établit dans le monde,
Le titre d'être sans seconde,
Et plus elle s'attire & les cœurs & les yeux.
C'est aujourd'hui l'honneur & la gloire des belles,
D'avoir beaucoup d'amans qui soûpirent pour elles.
Cette foule d'adorateurs
Se rencontre assez dans les villes
Où les Dames les plus habiles
Font mille doux efforts pour attirer les cœurs;
C'est un crime, ou du moins, c'est avoir peu d'adres-
De rebuter d'abord un amant qui les presse, (se,
Ce que l'un ne peut faire un autre le fait mieux :
L'un

L'un par mille soins se signale,
Un autre a l'ame liberale;
L'autre enfin est officieux,
L'un chasse de la fantaisie
La trop cruelle jalousie,
Qu'un autre avoit fait naître en montrant son amour,
Et quelquefois aussi lors que moins on y pense,
Un autre par ses soins la réveille à son tour,
En celui qui vivoit avec trop d'assurance.
Ainsi vivent avec plaisir,
Dans un agréable plaisir,
Les plus belles & les mieux nées:
Ainsi dès mes jeunes années,
Recevant tous les traits qu'on vouloit m'imprimer,
Une Dame m'apprit la méthode d'aimer:
Ma Mignonne, me disoit-elle,
Si tu veux être heureuse, écoute mes avis,
A nul de tes amans ne sois jamais cruelle;
Mais tu dois en user comme on fait des habits;
En avoir plusieurs à la mode,
Ne te servir que d'un, mais souvent en changer,
C'est sans doute en Amour la plus belle méthode,
Et le plus beau secret pour ne pas s'engager.
Quand on se hante trop, on a bien de la peine
De s'empêcher de voir le foible des esprits,
On passe du dégoût aisément au mépris,
Et du mépris souvent on en vient à la haine.
Un Amant doit partir d'auprés d'une beauté,
Se plaignant toûjours d'elle, & non pas dégoûté,
Dans cette commode pratique
J'ai toûjours vêcu doucement;
J'aime à faire plus d'un Amant,
Et je me trouve bien de cette politique:
Je caresse l'un de la main,
Je sçai donner à l'autre un regard favorable,

Je fais reposer sur mon sein
Le mieux fait & le plus aimable:
Mais pas un n'entre dans mon cœur,
Et je n'y reconnois ni maître ni vainqueur:
Cependant à ce coup je n'ai pû me defendre,
Mirtil a triomphé de moi,
Mon cœur s'est soûmis à sa loi.
Et je ne sçai comment il a falu se rendre;
Malgré moi je soûpire, & je soûpire en vain,
Ce n'est plus pour tromper que je forme des plain-(tes,
Je tâche d'adoucir mes crüelles ateintes,
Et je voudrois fléchir ce Berger inhumain,
Je dérobe à mon cœur le repos qu'il desire.
Mes yeux ne se ferment jamais,
J'atens toûjours l'Aurore, & forme des souhaits
Pour voir le point du jour, & finir mon martire
Quand les prémiers raions ont doré nos guérets,
J'erre dans ces sombres forets,
Et je cherche celui pour qui mon cœur soûpire:
Que feras-tu Corisque aprés tant de tourment?
Faudra-t-il te résoudre à prier un Amant
D'être plus sensible à tes charmes,
Et de se laisser vaincre à de si douces armes:
Non, non, ma haine & mes apas,
Quand mon cœur le voudroit, n'y consentiroient (pas:
Fuyons donc ce Berger c'est l'unique reméde
Pour soûlager ma peine, & guerir mes ennuis,
Sans doute il le faudroit, mais, helas! je ne puis:
Amour me le defend, c'est lui qui me possede.
Mais enfin que dois-je tenter?
Si je veux apaiser mon ardeur violente,
Il faut voir ce Berger, lui plaire & le flater,
Lui découvrir l'Amour, sans découvrir l'Amante:
Et si le succez trompe & dêtruit mon atente,
J'apellerai bien-tôt la ruse à mon secours.
Si mes ruses & mes détours

Secon-

Secondent mal mon espérance :
Ma colére sur lui fera voir ma vengeance.
Puisque tu ne veux pas éprouver mon amour,
Mirtil, tu sentiras les effets de ma haine :
Et celle qui me cause aujourd'hui tant de peine,
S'en repentira quelque jour :
Tous deux vous sentirez ce que peut une femme
Dans un desespoir amoureux,
Et jusqu'où peut aller la fureur de son ame
Quand on a mêprisé ses feux.



SCE-

SCENE IV.

TITIRE, MONTAN, DAMETE.

TITIRE.

JE le ſçai bien, Montan, que ton intelligence
Surpaſſe mon ſçavoir, & regle ma créance:
Mais qui peut pénétrer le ſens miſtérieux,
Que nous cachent toûjours les paroles des Dieux?
Plus qu'on ne s'imagine elles nous ſont obſcures,
Et reſſemblent au fer dont uſent les humains,
Qui pris du bon côté ne fait point de bleſſures:
Mais pris par le tranchant, enſanglante les mains.
Tu crois que de ma fille & de ſon Himénée,
Dépend la fin de nos malheurs,
Et que le Ciel l'a deſtinée,
Pour ſauver l'Arcadie, & pour tarir nos pleurs,
Plus qu'aucun à ce choix mon ame s'intéreſſe,
Puis qu'enfin c'eſt de moi qu'elle a reçû le jour:
Mais par un funeſte retour,
Tout me ſemble choquer la céleſte promeſſe;
Rien ne répond à nos deſirs,
Et je voi que les aparences
Secondent mal nos eſpérances,
Et vont renouveller nos maux & nos ſoûpirs,
Si l'amour doit unir & leur corps & leurs ames,
D'où vient que Silvio fuit l'amour & ſes feux,

La

La haine & le mêpris produiront-ils les flâmes
Qui doivent les rendre amoureux ?
Aux arrêts du destin rien ne fait résistance,
Il régit tout absolument ;
Et si quelque mortel résiste à sa puissance,
Il faut que le destin en ordonne autrement ;
Car si le Ciel vouloit qu'Amarillis ma fille,
Par les nœuds de l'Himen entrât dans ta famille ;
On verroit en ton fils moins d'ardeur pour les bois,
Et l'amour dans son cœur feroit régner ses loix.

MONTAN.

Il est encor enfant, & son cœur est sauvage,
Quatre lustres encor ne bornent pas son âge :
Mais nous verrons peut-être un jour.
Qu'il ne sçaura que trop ce que c'est que l'Amour.

TITIRE.

Il aura de l'amour seulement pour la chasse,
Et pour une beauté son cœur sera de glace.

MONTAN.

La chasse pour cêt âge a des plaisirs charmans.

TITIRE.

L'amour est naturel & propre aux jeunes gens.

MONTAN.

Ce seroit avec l'âge un défaut de nature.

TITIRE.

L'amour fleurit pour lors & montre sa verdure.

MONTAN.

Sans produire des fruits quelquefois il fleurit.

TITIRE.

L'amour en même tems & fleurit & meurit :
Mais ne disputons pas entre nous davantage,
Je ne veux ni ne dois contester avec toi :
Mais enfin je suis pere & j'ai cet avantage
De l'être d'une fille aussi belle que sage,
Et de qui mille Amants ont recherché la foi.

MONTAN.

Quand la puissante destinée
Sembleroit s'opposer à ce grand Himénée;
Tu dois être religieux
A conserver la foi promise à la Déesse,
Si tu violois ta promesse,
Ce seroit attirer tout le courroux des Cieux,
Tu sçais jusqu'à quel point la Déesse est sévére,
Et quels sont les mal-heurs que cause sa colére:
Sois donc à ses desirs en tout tems préparé,
Puisque selon mes conjectures;
Autant que mon esprit, par le Ciel inspiré,
Peut voir dans les choses futures:
Le nœud de cet Himen est fait par le destin,
Et tous ces présages enfin,
Qui nous font esperer la paix & l'abondance,
Se verront accomplis un jour heureusement,
Et je suis rempli d'espérance,
Depuis ce que j'ai vû cette nuit en dormant.

TITIRE.

Ne t'arrétes pas à des songes,
Ce n'est qu'illusion, qu'erreur & que mensonges;
Mais veux tu m'en entretenir?

MONTAN.

Pouras tu bien te souvenir
De cette nuit affreuse & noire?
(Mais qui peut en avoir effacé la mémoire?)
Quand le fleuve Ladon, gros de mille ruisseaux,
Rompit digues & ponts par l'effort de ses eaux:
Lors qu'on vit les poissons durant ce grand ravage,
Nager où les oiseaux chantoient leur doux ramage;
Et lors qu'on vit les flots par leurs prompts mouvemens,
Entrainer animaux, hommes & bâtimens.
O triste souvenir! c'est par cette avanture,
Que je perdis un fils encor dans le berceau,

C'est

C'est là qu'il trouva son tombeau,
Cet unique sujet des peines que j'endure,
Ce fils qui dans mon cœur régnoit uniquement,
Et que toûjours mes yeux ont pleuré tendrement
Des flots impétueux la fureur violente,
Emporta tout d'un coup l'objet de mes amours,
La nuit, & le sommeil, l'horreur & l'épouvante,
Nous ôterent l'espoir de lui donner secours;
Et j'ai cru que les flots dans cette nuit profonde,
Engloutirent l'enfant & le berceau sous l'onde.

TITIRE.

C'est dans cet accident tout ce qu'on peut penser:
Mais tu m'as raconté cette funeste histoire,
J'en conserve encor la mémoire,
Et le tems n'a pû l'effacer:
Ainsi de deux enfans dont le Ciel t'a fait pere,
L'un est né pour les bois, & l'autre pour les eaux.

MONTAN.

Peut être que le Ciel sensible à ma misére,
Veut enfin soulager mes maux,
Et me faire connoître, aprés ce coup funeste,
L'enfant que je perdis en celui qui me reste,
Toûjours par l'espérance il nous faut consoler:
Mais écoute mon songe, & me laisse parler.
Dans le tems qu'un raion de la naissante Aurore,
Ne permet pas aux yeux de pouvoir démêler
Si le jour va paroître, ou s'il est nuit encore;
Aiant à cet Himen rêvé profondément,
Et m'étant fatigué l'esprit diversement:
Dans mon inquiétude un sommeil favorable,
Offrit à ma pensée une image agréable;
Et je la vis si bien lors que je sommeillois,
Qu'il m'a toûjours semblé depuis que je veillois:
Je croiois être assis sur les rives d'Alphée,
Soûs un plane feüilleux je jettois l'ameçon,
Et jusqu'au fond de l'eau attaquant le poisson,

Je faisois de sa mort un innocent trophée,
Lors que je vis sortir du milieu du canal,
Un vieillard tout trempé de l'humide cristal,
Qui portoit un enfant, de qui les douces plaintes
Donnerent à mon cœur de sensibles atteintes:
Voilà, dit ce Vieillard, l'objet de tes amours,
Voilà ton fils, Montan, conserve le toûjours:
Dés qu'il me l'eut donné je le vis disparoître,
Il se plongea dans l'eau sans se faire connoître:
Soudain de tous côtés des nüages épais,
Troublérent dans les airs le silence & la paix:
Il se fit tout-à coup une horrible tempête,
Qui menaça l'enfant en menaçant ma tête:
Alors je le serrai plus fort entre mes bras,
Pour garentir ses jours des ombres du trépas:
Quoi? dis-je, est-il bien vrai que le Ciel l'abandonne,
Et qu'un même moment me l'ôte & me le donne?
Et comme si ma plainte avoit touché les Dieux,
Ils remîrent le calme aux campagnes des Cieux:
Je vis tomber dans l'onde encore mutinée,
D'arcs & de traits brisés une épaisse nüée:
L'arbre qui m'ombrageoit trembla plus d'une fois,
Et du milieu du tronc j'entendis une voix:
Pren courage, Montan, console-toi, dit-elle,
Tu verras l'Arcadie & florissante & belle.
Ce songe dans mon ame est si bien imprimé,
Que de son souvenir je suis encor charmé;
Ce Vieillard à mes yeux sans cesse se présente,
Il remplit mon esprit d'une agréable attente,
Et lors que tu m'as vû j'allois dans ce moment
Offrir au Temple un sacrifice,
Pour rendre à mes desirs ce beau songe propice,
Et pour en assurer l'heureux événement

TITIRE.

Les songes de la nuit ne sont pas des présages

Par

Par qui nos esprits éclairés,
Pénetrent du futur les secrets ignorés;
Ce sont de nos desirs de trompeuses images,
Des portraits qui le jour se forment dans le bruit,
Et que rendent confus les vapeurs de la nuit.

MONTAN.

Tu crois donc que l'ame sommeille,
Lorsque la nuit assoupit tous les sens:
Non, non plus ils sont languissans,
Et plus sa vertu se réveille;
Moins elle a de commerce avec ces imposteurs,
Sa lumiére en est bien plus pure,
Elle ne reçoit point cette fausse peinture,
Que lui font mille objets qui séduisent les cœurs.

TITIRE.

Enfin c'est vainement que nôtre esprit se gêne,
Ce que du juste Ciel le pouvoir absolu,
A de nos enfans résolu
Nous est une chose incertaine:
Mais cependant ton fils n'aime rien que les bois,
Et son indiférence est un mauvais augure;
Insensible à l'amour il mêprise ses loix,
Contre les loix de la nature;
Pour ma fille elle veut, sans en rien espérer,
Garder la foi qu'elle a promise:
Mais de quelque Berger n'est elle point éprise,
Elle qui fait tant soûpirer?
Je ne crois pas qu'il soit à l'amour impossible,
Aux soûpirs d'un Amant de la rendre sensible;
Elle pouroit bien à son tour,
Comme elle en a donné recevoir de l'amour.
Je la voi, contre sa coûtume,
Changer d'humeur & de couleur,
Chercher la solitude & nourir sa douleur,
Dans une secrete amertume;
Elle qui par son air, & sa grace, & ses ris,

 Inspi-

Inspiroit de la joïe aux plus sombres esprits ?
Peut être le mal qui la presse,
Vient de son Himen differé ?
Un bien que l'on a desiré,
Quand il n'arrive pas donne de la tristesse;
Il ne faut que jetter les yeux,
Dans un jardin délicieux,
Et voir une naissante rose,
Qui n'étant pas encore éclose,
Ne peut répandre son odeur,
Soûs sa peau tendre & délicate,
Elle conserve sa pudeur,
Et cache sa beauté de peur qu'elle n'éclate:
Soûs les voiles obscurs d'une paisible nuit,
Sans se vouloir faire connoître,
Elle se contente de croître
Sur le rosier qui la produit:
Mais dés que le Soleil la voit & la regarde,
Si tôt que de son Orient,
Il montre un visage riant,
Et que sur elle il darde
Ses regards amoureux, ses raions éclatants;
On voit que dans le même tems,
Sa beauté riante & vermeille,
Découvre son aimable sein,
Et semble répondre au dessein
Du bel Astre qui la réveille;
On voit aussi voler l'Abeille,
Pour en tirer le suc qu'elle a reçu du Ciel,
Et d'une adresse nompareille,
En composer apres la douceur de son miel:
Mais si d'abord on ne la cüeille,
Si du Midi brûlant elle sent les chaleurs,
Cette belle Reine des fleurs,
Pâlit & tombe feüille à-feüille,
Et suivant du Soleil le cours précipité,

On

On doute en la voiant qu'elle ait jamais été.
Le destin d'une fille est à peu près semblable;
Et tandis qu'une mere a sur elle les yeux,
Qu'elle la cache aux curieux,
Qui pouroient la trouver trop belle & trop aimable,
Elle vit inconnuë, & conserve son cœur,
Libre d'amour & de langueur,
Dans une paix inaliénable:
Mais s'il arrive par hazard
Qu'un Amant surpris de ses charmes,
Jette sur cette belle un amoureux regard,
Et qu'à son jeune cœur il donne des allarmes
D'un trait agréable & charmant.
Amour ce jeune cœur entame,
Elle reçoit facilement,
Jusques dans le fond de son ame,
Les soûpirs & les vœux de ce premier Amant,
Qui l'attendrit, & qui l'enflâme,
Que si la crainte & la pudeur,
L'obligent à cacher son amoureuse ardeur,
Elle languit dans le silence:
Et si le feu secret dont le Dieu de l'amour,
La brûle la nuit & le jour,
Au lieu de s'arêter croît avec violence,
Elle se déseche à ce point
Qu'elle perd tout son embonpoint;
L'occasion se perd & sa beauté s'éface,
Sans laisser d'elle même une légere trace.

MONTAN.

Releve ton courage, & plein d'un noble espoir,
Surmonte cette crainte humaine;
Quand on fait son apui du céleste pouvoir,
On ne conçoit jamais une espérance vaine;
Et rien ne touche tant les Dieux
Que les ardens soûpirs qu'on pousse vers les Cieux,
Si pour nous attirer des faveurs non communes,
Nous devons implorer toûjours

La puissance des Dieux, & leur divin secours,
Dans nos crüelles infortunes
Qui troublent ici bas le repos de nos jours,
Celui qui déscend de leur race
En doit plus justement esperer quelque grace:
Le sort de nos enfans est assez glorieux
D'avoir de célestes Aïeux:
Pense tu que le Ciel étoufe sa semence,
Lui qui fait croître tout, & par qui tout commence?
Allons donc au Temple tous deux
Offrir nos presens & nos voeux:
Sacrifie au Dieu Pan, & te le rends propice,
Je veux à mon Alcide offrir un sacrifice:
Celui qui rend féconds les troupeaux des mortels,
Comblera de biens & de gloire,
Ceux qui réverent sa mémoire,
Et qui font éclater l'honneur de ses autels:
Va-t-en donc fidele Damete,
Va choisir le plus gras Taureau,
Et le plus tendre du troupeau,
Et que rien ne t'arrête,
Ameine le moi promtement,
Par le sentier du Mont reviens en diligence,
Je serai dans le Temple, où je veux saintement
Révérer aujourd'hui la céleste puissance.

TITIRE.

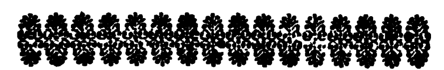
Damete, mon ami, si tu veux m'obliger,
Ameine encor un bouc pour le faire égorger.

DAMETE.

Je vais, sans differer, tous deux vous satisfaire:
Mais plaise à la bonté des Dieux,
Que ce songe mistérieux
Réponde à vos desirs, & vous soit salutaire;
Pour moi je croi, Montan, que le doux souvenir
De cet aimable fils dont tu plains l'aventure,
Et que de ton esprit tu ne sçaurois bannir,
Doit être à ton amour un favorable augure.

SCE-





SCENE V.

SATIRE.

Comme les ardentes chaleurs
Ternissent des plus belles fleurs
Les beautés les plus eclatantes :
Comme on voit que la grêle est contraire aux moissons,
Les vers à la semence, & la gêlée aux plantes ;
Les filets aux oiseaux, & la ligne aux poissons :
C'est ainsi que l'amour est contraire à nos ames,
Lors qu'elles brûlent de ses flâmes,
C'est faire de l'Amour un fidele tableau,
De le nommer un feu qui brûle, & qui consume:
Voiez un feu qui brûle aussi-tôt qu'il s'allume,
Est-il dans l'Univers un spectacle plus beau ?
Mais : quels sont les effets de sa funeste rage ?
Si-tôt qu'on veut s'en approcher,
Et si l'on ose le toucher,
Il fait encore plus de ravage :
L'éclatant flambeau du Soleil
Ne voit point ici bas de bête plus farouche,
Ni de monstre pareil,
Il dévore tout ce qu'il touche
Il est plus leger que le vent,
Et son éclat est decevant ;
Il fait comme le fer de profondes blessures,

La

La force & le pouvoir cedent à ſes morſures :
Voilà comme eſt l'amour qui regne dans nos cœurs.
Il ne fait jamais voir que des charmes trompeurs.
A le conſiderer ſur une treſſe blonde,
Où dans l'éclat de deux beaux yeux,
On ne peut rien voir dans le monde,
Ni de plus attraïant, ni de plus gratieux ;
Il uſe de mille artifices,
Il n'inſpire que les plaiſirs ;
Et lors qu'il donne des deſirs,
Il promet le repos, il promet des délices :
Mais ſi l'on s'abandonne à tous ces faux apas,
Si l'on veut éprouver l'effet de ſes promeſſes,
Si l'on ſe fie à ſes careſſes,
Quels maux ne nous cauſe-t-il pas ?
Sans ſe faire ſentir il ſe gliſſe dans l'ame,
Il y porte par tout les ardeurs de ſa flâme,
Et quand il eſt le maître il y donne des loix ;
A qui tout eſt ſoûmis juſqu'au ſceptre des Rois ;
Son empire eſt ſi tirannique,
Que lors qu'on lui réſiſte, on lui réſiſte en vain,
Et dans ſa violence il eſt plus inhumain,
Que tous les monſtres de l'Afrique ;
Il fournit mille traits à la rigueur du ſort,
Il en fournit à la colére,
Il abuſe du nom qu'il porte pour nous plaire,
Et l'on doit craindre moins & l'enfer & la mort.
Mais, quoi ! l'amour eſt plus aimable,
Il n'eſt point criminel ſi le monde eſt coupable ;
C'eſt toi, ſexe infidele, ennemi de nos jours,
A qui l'on doit, ſans doute, imputer tous les crimes,
Et tous les feux illégitimes,
Qui ſe mêlent dans nos amours ;
L'amour perd avec toi ſa douceur naturelle ;
Tu coromps toute ſa bonté,
Et s'il a de la cruauté,
... rebelle :
Lorſ-

Lorsqu'il veut fléchir ta rigueur,
Et te communiquer ses flâmes amoureuses,
Tu lui fais au dehors des caresses trompeuses,
Et tu le chasses de ton cœur;
Tu mets ton plaisir & ta gloire
A tromper par le fard nôtre esprit & nos yeux,
Au lieu de disputer qui fait aimer le mieux,
Et qui par son amour mérite la victoire;
Au lieu de te piquer de constance & de foi,
De générosité, d'amour, & de tendresse,
A peindre tes cheveux tu montres ton adresse,
Et c'est là ton plus digne emploi;
Ta main en mille nœuds sur le front les ordonne,
Elle en forme des rets pour prendre mille cœurs,
Puis elle applique des couleurs
Sur ce teint bazané que l'amour abandonne;
Ce sont-là tes soins importans,
Et tu crois sous cette imposture
Cacher tous les larcins du tems,
Et les défauts de la nature:
Mais pour nous decevoir ajuste tes cheveux,
Et rens ta couleur pâle éclatante & vermeille;
La vanité qui te conseille,
Ne sçauroit applanir tes rides & tes creux:
Blanchis tes dents & ton teint sombre,
Distile tous les mineraux,
Ce n'est pas corriger tes visibles défauts,
Mais c'est en acroître le nombre:
Arrache en changeant de couleur,
Ce poil folet & téméraire,
Qui croit sur ton visage & te met en colére,
Tu soûfres justement cette vive douleur.
Mais nous avons sujet de former d'autres plaintes
Ce n'est pas au dehors que tu bornes tes feintes;
Tes pas, tes actions, tes mœurs, & tes desseins,
Tes discours, tes regards, & tes soûpirs sont feints,
Au dehors, au dedans, ce n'est rien qu'artifice;
Tes

Tes penſers, tes pleurs, & tes ris,
Tes loüanges & tes mêpris,
Sont des éfets de ta malice:
Mais je n'ai fait encor ton portrait qu'à demi;
Tu te moques de la conſtance,
Tu trompes ton meilleur ami,
Et tu donnes la préférence
Au plus indigne objet de ta reconnoiſſance:
C'eſt de là que l'Amour a tiré ſes défauts,
C'eſt la ſource de tous nos maux:
C'eſt toi qu'il faut blâmer, ſexe trop infidele;
Ou plutôt blâmons juſtement
Celui qui te ſert avec zéle,
Et qui te croit légerement.
Ah Coriſque! c'eſt moi qui ſuis digne de blâme,
D'avoir été crédule à tes diſcours flateurs,
Quand, charmé de tes yeux, je te donnai mon ame,
Je devois ſoupçonner ces ſecrets impoſteurs:
Ne viens tu pas d'Argos, où le vice domine,
Pour troubler mon eſprit & hâter ma ruine?
Si parmi les filles d'honneur
On te croit honnête & pudique,
Tu ne dois ce rare bon-heur
Qu'aux ſoins de ton eſprit, & qu'à ta politique.
Lorſque je me ſouviens de mes tourmens ſouferts;
Quand je penſe à cette inhumaine,
Je me repens d'avoir porté ſes fers,
Et j'ai honte d'avoir enduré tant de peines.
A quoi penſez vous donc, mal-aviſez Amans,
D'adorer en tremblant le nom d'une Maitreſſe?
Quand vous la traitez de Déeſſe,
Vous faites vôtre enfer, vous cauſez vos tourmens:
Cette beauté devient ſi fiére,
Qu'elle croit qu'un mortel ne la mérite pas,
Et ſe préſumant des apas,
Rejette ſon encens, ſes voeux, & ſa priére:
Quand vous la comparez à la beauté des Cieux,

Que

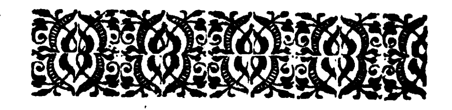
Que vous la dépeignez encore
Bien plus charmante que l'Aurore,
Elle croit mériter ces titres glorieux :
Pourquoi tant de soûpirs, de plaintes & de larmes,
Qui font voir en tous lieux les Amours triomphans?
Ce sont les imbéciles armes
Et des femmes & des enfans.
Quoique l'amour pour nous ait une douce amorce
Nos ames en aimant doivent montrer leur force.
J'ai cru durant long-tems, pour flater mes desirs,
Esperant soulager mon amoureuse peine,
Que les vœux & les pleurs, les soins & les soupirs,
Pourroient flêchir le cœur d'une belle inhumaine:
Mais je m'abusois lourdement,
Et je suis revenu de mon aveuglement;
Mes yeux ne seront plus ébloüis par les charmes:
Car si c'est un cœur de rocher,
Peut-on le ramolir avec de foibles larmes?
Et de légers soûpirs le peuvent-ils toucher?
Pour enflâmer le cœur de ces beautés rebelles,
Les soûpirs & les pleurs ne sont pas assez forts:
Lors que l'on veut du feu tirer les étincelles,
On le bat rudement, & l'on fait des efforts,
Si tu prétens gagner le cœur d'une Maîtresse,
Abandonne les pleurs, les soupirs, & les vœux;
Et si l'amour encore te tourmente & te presse,
Cache au fonds de ton cœur tes desirs amoureux;
Et dans la prémiére avanture,
Fais ce que te disent l'Amour & la Nature.
A parler sans déguisement,
Les Dames n'ont jamais aimé la modestie,
Que le Ciel leur a départie,
Qu'en aparence seulement:
Celuiqui la met en usage
S'abuse & manque de courage,
Elles en usent au dehors,
Et pour nous attirer font agir ces ressors;

Mais elles méprisent dans l'ame
Un Amour qui s'en sert dans l'ardeur de sa flâme:
Elles nous laissent remarquer
Cette rare vertu qui pare les plus belles;
Mais lorsque l'on est auprés d'elles
Il ne faut pas la pratiquer.
Sur ces beaux sentimens, & sur cette Maxime,
Je veux regler tous mes amours,
Je consens bien d'aimer toûjours,
Mais avec un peu moins de respect & d'estime;
Corisque ne me verra plus
Brûler d'une flâme discrete,
Tous ces respects sont superflus
Pour captiver une coquete
Il faut se déclarer contr'elle ouvertement,
Je la veux attaquer avec de fortes armes,
Je ne verserai plus de larmes,
Et je ne ferai plus le pitoyable Amant.
Dêja deux fois je l'ai surprise,
Et toûjours mes éforts sont vains,
Elle s'échape de mes mains,
Et rit de ma vaine entreprise:
Si je la tiens une autre fois
J'userai d'une autre conduite,
J'empêcherai bieu mieux sa fuite,
Et je la rangerai soûs de plus dures loix:
Elle vient souvent dans ce bois
Pour y chercher la solitude,
Comme un doux entretien à son inquiétude:
Je la veux attendre en ces lieux,
Afin de me vanger de son humeur volage,
Elle m'a desillé les yeux,
Et m'a fait devenir plus sage:
Elle aprendra bien-tôt, cette ingrate beauté,
Quel est le fruit de sa malice,
Et que le Ciel enfin punit avec justice
La tromperie & l'infidélité.

ACTE




A. Blotel f.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERGASTE, MIRTIL.

ERGASTE.



Dieux ! que pour te trouver tu me
coutes de peine !
En tous lieux j'ai porté mes pas,
Au rivage du fleuve, au champ de
nos combats,
A la prairie, à la fontaine ;
Enfin je te rencontre après tant de tourmens,
Et je rends grace au Ciel de cet heureux moment.

MIRTIL.

Quelle nouvelle surprenante
T'oblige à te presser si fort ?
Ne me laisse plus dans l'attente,
Viens-tu pour m'annoncer ou la vie, ou la mort ?

ERGASTE.

Ma douleur seroit éternelle,
Si je t'avois porté cette triste nouvelle.
Attens plûtôt la vie, & releve ton cœur ;

De toi même, & de la douleur,
Remporte une pleine victoire,
Si tu veux mériter la gloire
D'être d'un autre objet le maître & le vainqueur
Commence à respirer, & pour finir ta peine,
Apprens le sujet qui m'ameine.
Connois tu bien d'Ormin l'incomparable sœur?
Qui ne la connoit dans le monde?
Elle est grande, elle est gaïe & blonde,
Et son teint a toujours une vive couleur.

MIRTIL.

Son nom?

ERGASTE.

Corisque.

MIRTIL.

Helas! je puis bien la connoître,
Nous nous sommes souvent entretenus tous deux.

ERGASTE.

Sçache donc, cher Mirtil, que par un sort heureux,
Qui pour toi se declare & commence à paroitre,
Avec Amarillis elle a fait amitié.
J'ai crû que je devois lui découvrir ta flâme,
Et tous les secrets de ton ame;
Tes maux ont émû sa pitié,
Et d'une promte ardeur elle s'est engagée
A secònder les vœux de ton ame affligée.

MIRTIL.

Si le succez répond à ce commencement,
Mirtil sera le plus heureux Amant,
Comme il est dêja le plus tendre:
Mais comment veut-elle s'y prendre?

ERGASTE.

Elle n'a rien encore résolu sur ce point,
Parce qu'elle ne connoît point
Quel est le cours, ni quelle est la naissance

Du

Du feu dont tu te sens brûler.
Elle desire donc avant que d'en parler,
En avoir quelque connoissance;
Aprés elle poura plus finement sonder
L'esprit & le cœur de la belle,
Et même lui persuader
De reçevoir un Amant si fidele.
Elle travailleroit en vain,
Sans être pleinement instruite;
Et ce n'est que pour ce dessein,
Et pour mieux regler sa conduite,
Que je t'ai cherché tout le jour,
Pour apprendre de toi l'état de ton amour.

MIRTIL.

Ami, je veux te satisfaire,
Et de mes feux t'entretenir:
Mais sçache que ce souvenir
Me va causer une douleur amére.
Quand le cœur d'un Amant brûle sans esperer,
Il a beau de son mal se plaindre & soûpirer;
C'est comme un flambeau dont la flâme
Est exposée au gré du vent,
Plus il souffle, plus il l'enflâme;
Et le consume en la mouvant:
Ou bien comme une fléche avec éfort lancée,
Et dans le corps bien avant enfoncée,
Si l'on veut l'arracher, on déchire le cœur,
La blessure s'augmente avecque la douleur.
Enfin par le recit de mes cruelles peines,
Tu sçauras tous mes sentimens;
Tu verras à quel point sont trompeuses & vaines
Les espérances des Amans,
Et que l'Amour plus qu'on ne s'imagine,
Est amer dans son fruit, & doux dans sa racine.
Dans cette saison où le jour,
Par un agréable retour,

Commence sur la nuit d'avoir quelque avantage,
Cette belle Etrangere, & cet Astre nouveau
Vint rendre mon païs plus charmant & plus beau
Par les atraits de son visage,
Fit briller à nos yeux ses raïons éclatans,
Et dans nôtre contrée avança le Printems.
Sa mere l'avoit amenée
Pour voir les magnifiques jeux,
Et les sacrifices fameux
Qu'au puissant Jupiter on offroit chaque année
Dans cet agréable sejour.
Ses yeux furent témoins de ce pompeux spectacle;
Mais on la regarda comme un double miracle,
Où l'on vit triompher l'Amour.
Je n'ûs pas si-tôt vû cette jeune Merveille,
Qu'à ses premiers regards mon cœur fut enflâmé:
Helas! il n'avoit point aimé,
Ni brûlé jusqu'alors d'une flâme pareille.
Pour me ravir ma liberté,
Cette impérieuse beauté
Vint jusques dans mon sein établir son empire;
Et se montrant alors avec un air vainqueur,
Elle sembloit me dire,
Tu résistes en vain, il faut rendre ton cœur.

ERGASTE.

O que l'Amour sur nous a de puissance!
Et l'on ne l'aprend bien que de l'expérience.

MIRTIL

Ergaste, écoute encor ce qu'il sçait inspirer
Aux cœurs le moins instruits qu'il prétend éclairer.
Je déclare à ma Sœur ma passion nouvelle,
Je l'appele au secours de mon cœur amoureux:
Elle étoit depuis peu la compagne fidele

De

De l'unique objet de mes vœux.
Pour se rendre plus favorable
A mes justes empressemens,
Elle m'apprit à faire l'agréable,
Me donna le Carquois, l'Arc, & ses vétemens,
M'ajusta des cheveux dont elle fit des tresses,
Couronna ma tête de fleurs,
Des yeux & de la voix m'enseigna les finesses,
Les petites façons, & les feintes douceurs:
Je déguisois ainsi mon sexe par mon âge,
Car rien n'en paroissoit encor sur mon visage.
Quand je fus ainsi préparé,
Elle me conduisit dans un lieu retiré,
Où ma Nimphe souvent se promenoit à l'ombre,
Où d'autres Nimphes en grand nombre,
Accompagnoient alors la belle Amarillis,
De sang ou d'amitié parfaitement unies;
Leurs graces étoient infinies,
Et leur teint faisoit honte à la blancheur des lis:
Mais parmi ces beautez parfaites,
Dont les yeux lançoient mille traits,
Ma Nimphe paroissoit avec ses doux attraits,
Comme une belle rose entre dés violettes.
Apres quelques discours, une d'elles surprit
Toute cette troupe galante.
Quoi, serons nous ici sans cœur & sans esprit,
Dans une oisiveté, dit-elle, languissante?
Et lors qu'on se prépare à cüeillir des lauriers,
N'imiterons nous point nos champêtres Guerriers?
Eprouvons entre nous la force de nos armes,
Et sachons aujourd'hui ce que peuvent nos charmes,
Pour en user apres en faveur de nos vœux,
Quand nous voudrons regner sur des cœurs amoureux:
Mes Sœurs, si vous me voulez croire,
Donnons nous des baisers & disputons la gloire
De

De les ſçavoir donner:
Et celle qui ſçaura mieux les aſſaiſonner,
Pour digne prix de ſa victoire,
De ce tiſſu de fleurs ſe verra couronner,
On ſoûrit à cette penſée,
Qui d'un contraire avis ne fut point traverſée;
Et méme avant que tout fût concerté,
Il ſe fit des baiſers une guerre amoureuſe.
Chacune d'une voix agréable & flateuſe,
S'appelloit au combat qu'on avoit inventé,
Quand celle qu'on venoit d'entendre
Leur propoſer un jeu ſi galand & ſi tendre,
Dont elles eſperoient goûter tant de plaiſir,
Dit qu'il falloit auparavant choiſir
La bouche la plus belle
Pour arbitre de leur querele.
Toutes d'une commune voix
Prirent Amarillis pour Juge & pour Arbitre:
Mais ſa modeſte humeur refuſant ce beau titre,
Et ſe croiant indigne de ce choix.
Lui fit baiſſer les yeux, & couvrir ſon viſage
De ce voile incarnat qui paroit au dehors,
Et fit voir avec avantage
Que ſon ame eſt encor plus belle que ſon corps:
Peut-être que ſon tein, jaloux de tant de roſes,
Qui ſur ſa belle bouche étoient toûjours écloſes,
Se para d'un éclat ſi vif & ſi vermeil,
Pour montrer qu'il étoit comme elle ſans pareil.

ERGASTE.

Que ce déguiſement fut heureux à ta flâme,
Ce fut comme un préſage à tes brûlans deſirs.
De toutes les douceurs, & de tous les plaiſirs
Que devoit reſſentir ton ame.

MIRTIL.

La belle Amarillis accompliſſant la Loi
Où les autres l'avoient ſoûmiſe,
Commen-

Commençoit d'exercer sa charge & son emploi,
Et malgré sa rougeur déja s'étoit assise.
Chaque Nimphe à son tour alloit se disposer.
A cüeillir sur sa bouche un amoureux baiser,
Sur cette belle bouche en douceurs nompareille,
Que l'on peut appeller une vive merveille,
Un Palais animé fait par la main des Dieux,
D'où s'exhalent toûjours des parfums précieux;
Une Nacre de pourpre, où l'Inde Orientale.
Ses plus belles perles étale;
Enfin ce beau Trésor qui n'eut jamais d'égal,
Où la douceur repose au milieu du coral.
Ergaste, je voudrois te dire
Quel est le doux plaisir que ma bouche a goûté,
En baisant la rare Beauté
Pour qui mon tendre cœur incessament soûpire:
Juge de la douceur dont je me sens charmer,
Puisque je ne sçaurois moi-même l'exprimer.
Le sucre sans pareil dont la Cipre se vante,
Ni le miel le plus doux & le plus précieux,
Ne sont rien, comparés au miel délicieux,
Que je cüeillis alors sur sa bouche charmante.

ERGASTE.

Qu'heureux est ce larcin! que ce baiser est doux!
Il n'est que trop charmant pour faire des jaloux.

MIRTIL.

Il fut doux ce baiser, & non pas agréable,
Un peu de passion l'eût rendu plus aimable,
Il n'appaisa point mes desirs:
N'aiant que la moitié de ces secrets plaisirs
Qui donnent au baiser un charme incomparable:
L'Amour le donna bien avec tous ses apas;
Mais un pareil Amour ne me le rendit pas.

ERGASTE.

Mais quand ce fut à toi de baiser cette Belle,
Di moi ce que ton cœur ressentit auprés d'elle?

MIR-

MIRTIL.

Tous mes esprits émus d'une amoureuse ardeur,
Coururent à ma bouche, & quiterent mon cœur
Dans l'espoir de goûter mille douceurs charmantes,
Mon ame vint au bord de mes levres brûlantes:
Et mes sens enchantés d'un excez de plaisir,
Sembloient ne me laisser que le dernier soupir;
Enfin toute mon ame en ce lieu renfermée,
S'étoit en un baiser tout d'un coup transformée.
Le reste de mon corps, consumé de langueur,
Demeura foible & froid, tremblant & sans vigueur.
Plus prés de ses beaux yeux, je baissai la paupiére,
Ne pouvant soûtenir l'éclat de leur lumiére;
Et comme je trompois cette rare Beauté,
Je ne vis qu'en tremblant sa douce Majesté:
Mais elle d'un soûris qui portoit mille charmes,
Rassura mon esprit, & calma mes alarmes.
Je croi que de son cœur Amour étant chassé,
S'étoit, pour se cacher, adroitement placé.
Entre ses levres demi closes,
Comme un Abeille entre deux roses,
Quand je lui donnai mon baiser,
Et qu'elle le reçût de sa bouche vermeille,
Je te dirai, sans te rien déguiser,
Que je goûtai du miel la douceur nompareille:
Mais quand de mon baiser je reçus le retour,
(Par un heureux destin, plus-tôt que par amour,)
Et que l'on eut oüi l'agréable murmure
Que font deux baisers confondus,
Lorsqu'ils sont donnés & rendus,
(O doux plaisir dont la perte est bien dure,
Puis je être encor en vie, & vous avoir perdus ?)
Mon cœur sentit alors la crüele piquûre
Qui le fait plaindre & soûpirer;
Elle me le rendit, pour le mieux déchirer,
Par cette amoureuse blessure,

Mal-

Malgré la rigueur de mon sort,
Bannissant de mon cœur les sentimens timides,
Je voulus en mordant ses levres homicides
Tirer vengeance de ma mort;
Mais un air embaûmé de sa bouche céleste,
Appaisa ma fureur, & me rendit modeste.

ERGASTE.

Crüele modestie, importune aux Amans!

MIRTIL.

Après qu'on eut donné tous ces baisers charmans,
Chaque Nimphe attendoit l'agréable sentence
Qui devoit des baisers montrer la différence,
Quand celle dont mon cœur a ressenti les coups,
Et dont le souvenir sensiblement me touche,
Jugeant les miens plus piquans & plus doux,
Prononça hardiment en faveur de ma bouche,
Et me vint présenter soudain
Cette Guirlande glorieuse
Qu'on avoit destinée à la Victorieuse,
Dont elle couronna ma tête de sa main.
Mais helas! quel mal-heur sans cesse m'accompagne?
Jamais on n'a vû la campagne,
Quand l'ardente saison fait sentir sa chaleur,
Brûler comme brûloit mon cœur,
Vaincu dans sa propre victoire,
Et tout chargé de fers au milieu de sa gloire:
Animé toutefois d'un regard de ses yeux,
J'arrache de mon front la brillante Couronne;
Je vous la cede, dis-je, adorable personne,
Et nulle d'entre nous ne la mérite mieux;
Si j'ai pour mes baisers vôtre juste suffrage,
C'est à vôtre douceur à qui je rends hommage;

Et sçachez, Belle, que c'est vous
Qui les avez rendus si tendres & si doux.
Elle prit ma Guirlande, & me donna la sienne,
Que j'aime bien mieux que la mienne,
C'est celle que je porte, & porterai toûjours
Toute seche & toute fanée,
Pour mieux me souvenir de l'heureuse journée,
Qui me fit esperer de si paisibles jours,
Ou plûtôt pour marquer la douleur qui me tuë,
De voir mon espérance entierement perduë,

ERGASTE.

Loin d'en être jaloux, je plains déja ton sort:
Je te regarde, Ami, comme un autre Tantale;
Qui se jouë en Amour, hâte souvent sa mort,
Et ressent une peine à son repos fatale.
O Dieux! que ce larcin te coûte de tourment,
Et qu'il éprouve ta constance:
Tu vois bien qu'un promt châtiment
Suivit de ce plaisir la douce joüissance.
Mais ne s'aperçut-elle pas
Des piéges qu'on tendit à ses divins apas?

MIRTIL.

Je ne te dirai point si ma supercherie
Connuë à cette Belle, alluma son couroux:
Mais tant que sa présence honora ma patrie,
Ses yeux furent pour moi adorables & doux;
Un destin contraire à ma joïe,
Me ravit aussi-tôt ce trésor précieux:
Alors de mille ennuis mon cœur devint la proïe,
Et j'abandonnai tout pour suivre ses beaux yeux.
Je suis enfin arrivé dans ces lieux,
Où tu sçais que mon Pere a sa cabane encore:
Mais j'ai bien connu que ce jour
Qui fut comme la belle Aurore
De mes feux & de mon Amour,

N'est

N'est qu'un Soleil couchant qui va finir son tour.
En abordant cette Belle inhumaine,
Elle tourna ses pas & ses yeux autre part,
Elle ne voulut pas seulement d'un regard
Flater mon espérance, & soulager ma peine.
Helas ! me dis-je alors, que mes soupirs sont vains !
Voici de mon trépas des présages certains:
Mon depart cependant faisoit souffrir mon Pere,
Et causoit à son ame une douleur amere,
Jusques à le pousser sur le bord du tombeau,
Ce mal-heur imprévu, cet accident nouveau,
M'obligea de partir en dépit de ma flâme:
Mon Pere à mon retour recouvra la santé;
Mais quand je me vis arrêté,
Loin de l'unique objet pour qui brûle mon ame,
Ce retour oppressa mon cœur,
Et me fit secher de langueur;
Je fus dans cet état un assez long espace,
Mon mal eût le cours de neuf mois.
Quand mon Pere touché de ma triste disgrace,
Et me voiant presque aux abois,
Consulta sur ma maladie
De l'Oracle divin l'inévitable voix;
L'Oracle répondit, que l'air de l'Arcadie
Me donneroit la guérison;
Je revis donc l'objet qui me tient en prison:
Mais helas ! que la voix de l'Oracle est trompeuse;
Dans le tems que sa veuë à mon corps fut heureuse,
Elle fut à mon ame un funeste poison.

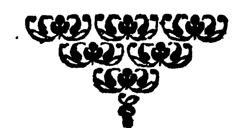
ERGASTE.

L'Histoire que je viens d'entendre,
Doit attirer sur toi la pitié la plus tendre
Que le cœur puisse concevoir ?
Elle est étrange autant qu'elle est sincere;
Mais sçache aussi que quand on desespére
L'espoir seul du salut est de n'en point avoir.

Je vai donc voir Corisque, & lui conter ta peine,
Tu m'attendras à la Fontaine,
Où je t'irai trouver assez diligemment.

MIRTIL.

Ami, pars donc heureusement,
Et que le Ciel à mes vœux favorable,
Comble de ses presens ta générosité,
Ce que ne peut un misérable
A qui le sort a tout ôté.



SCE-

SCENE II.

DORINDE, LUPIN, SILVIO.

DORINDE.

Delices d'un Berger que j'aime & que j'adore,
Puissant charme d'un cœur qui n'aime que les Bois,
Et qui ne connoit pas encore
L'Amour, ni ses aimables loix:
Cher Melampe, ton sort est bien digne d'envie;
De cette belle main dont il retient mon cœur,
Il te caresse; il a soin de ta vie,
Lorsqu'il me traite avec rigueur.
Incessamment tu l'accompagnes
Dans la plaine & sur les montagnes;
Il est avec toi nuit & jour;
Cependant en vain je soupire,
En vain pour lui mon cœur brûle d'amour;
Malgré tous mes soûpirs mon tourment devient pire:
Ce qui donne la gêne à mon esprit jaloux,
Ce sont tant de baisers si tendres & si doux
Que tu reçois d'une bouche que j'aime:
Helas! si pour flater seulement mon desir,
Je pouvois avec toi partager ce plaisir,
Rien ne seroit égal à mon bonheur extrême:

Mais si je ne le puis, je te baise toi-même :
Une étoile d'amour peut-être te conduit,
Pour me servir de guide à chercher qui me fuit :
Allons, de mon Berger le compagnon fidéle,
Où ton instinct te pousse, & mon amour m'appelle.
Mais d'où vient ce grand bruit, c'est un cor que j'entens,
Qui fait tout retentir par des sons éclatans.

SILVIO.

Tai, tai, Melampe, tai.

DORINDE.

Dieux! que viens-je d'entendre ?
Si par mes desirs cette fois
Je ne me laisse point surprendre,
J'entens de mon Berger la raisonnante voix
Qui cherche son Melampe au travers de ce Bois.

SILVIO.

Tai, tai, Melampe, tai.

DORINDE.

Sans doute c'est lui-même ;
Le Ciel m'offre aujourd'hui tout ce que mon cœur aime,
Mon espoir le plus doux, & mon unique bien :
Mais il lui faut cacher son chien,
Et puis par ce moyen m'attirer sa tendresse,
Lupin, approche toi.

LUPIN.

Me voici, ma Maîtresse.

DORINDE.

Mene ce Chien, & va-t-en le cacher,
Prens garde à ne le point lâcher :
Mais sur tout ne viens pas que je ne te râppelle.

LUPIN.

A vos commandemens je serai fort fidele.

DORINDE.

Va donc vite, avance le pas.

LU-

LUPIN.

Mais aussi ne me laissez pas
Trop long-tems avec cette Bête ;
Si la faim la pressoit je courois grand danger,
Elle pourroit bien me manger,
Et faire un repas de ma tête.

DORINDE.

Quelle peur te saisit ? Lupin retire toi.

SILVIO.

Fut-il jamais Chasseur plus malheureux que moi ?
Où dois-je aller, après toute la peine
Que pour chercher mon chien j'ai prise vainement ?
J'ai couru sur les monts, j'ai couru dans la plaine,
Sans me reposer un moment :
Que la bête qu'il a couruë,
Soit maudite & puisse perir.
Une Nimphe à propos se présente à ma veuë,
Avec elle je puis ici m'en enquerir.
Ah ! c'est cette Nimphe fâcheuse,
Dont l'ame est si fort amoureuse,
Qui toûjours m'importune, & qui me fait mourir.
Il faut en l'abordant se resoudre à souffrir.
Vous voyez, belle Nimphe, un Chasseur hors d'haleine :
Avez-vous vû mon Chien que je cherche en tous (lieux?

DORINDE.

Si je ne suis belle à tes yeux,
Pourquoi me donnes-tu cette loüange vaine ?
Ta bouche en ce moment a démenti ton cœur.

SILVIO.

Belle, ou laide, il n'importe, appaise ma douleur,
Et dis moi si Melampe a suivi cette route ;
Réponds moi, je te prie, ôtes moi de ce doute,
Je ne sçaurois ici plus long-tems m'arrêter.

DORINDE.

Faut-il, cruël Berger, si rudement traiter

Celle qui te chérit & qui cherche à te plaire,
Mais qui par sa tendresse attire ton courroux ?
Comment peux-tu montrer une ame si sévere
Avec un visage si doux ?
Par les Montagnes les plus rudes,
Helas ! tu cours incessamment :
Les Forêts & les Solitudes
Font ton plaisir le plus charmant :
A mille & mille soins tous les jours tu t'exposes,
Ton teint perd à la chasse & ses lis & ses roses :
Mais de tous ces travaux dis-moi quel est le fruit ?
Tu fatigues ton corps pour poursuivre une bête,
Qui te redoute & qui te fuit,
Et tu dédaignes pour conquête,
Une Nimphe qui te poursuit.
Ne mets plus à chasser ton plaisir & ta joye ;
Quittes les animaux & les sombres Forêts :
Regarde une plus belle & plus aimable proye
Qui se vient jetter dans tes rets.

SILVIO.

Nimphe, tes discours sont frivoles,
Je n'arrête pas en ce lieu
Pour perdre le tems en paroles,
Mais pour chercher Melampe. Adieu.

DORINDE.

Ne me fuïs pas cruël, arrête pour apprendre
En quel lieu ton Melampe a bien voulu se rendre.

SILVIO.

Dorinde, tu te ris de moi.

DORINDE.

Je jure par l'Amour qui me soûmet à toi,
Que je t'en dirai des nouvelles
Qui seront sûres & fideles :
Il relance une Biche avec beaucoup d'ardeur,
N'est-ce point la bête qu'il chasse ?

SIL-

SILVIO.

Il eſt vrai, mais pour mon malheur
D'abord j'en ai perdu la trace.

DORINDE.

L'un & l'autre eſt en mon pouvoir.

SILVIO.

J'en doute.

DORINDE.

Si tu veux, je te les ferai voir.
Es-tu fâché de m'être redevable ?

SILVIO.

Sois donc, chere Dorinde, à mes vœux favorable,
Rends moi la Biche avec le Chien.

DORINDE.

Helas! quel malheur eſt le mien!
J'aime un Berger inſenſible & volage,
Qui me recherche moins qu'une bête ſauvage.
Et dont mon cœur ne peut rien eſperer,
Qu'en lui rendant le Chien qui le fait ſoûpirer:
Mais, mon cœur, la reconnoiſſance
T'oblige à me flater de quelque récompenſe.

SILVIO.

Il eſt juſte. Je veux aujourd'hui l'abuſer.

DORINDE.

Que me donneras-tu; je prétens compoſer.

SILVIO.

Ma mere m'a donné deux pommes admirables,
Dont je fais offre à ta beauté.

DORINDE.

Je voudrois t'en donner qui ſont plus agréables,
Si mes preſens pouvoient adoucir ta fierté.

SILVIO.

Que veux-tu donc ? dis-moi ce que tu peux préten-(dre?
Tu voudrois peut-être un Chevreau,
Ou bien quelque innocent Agneau ?
Mon pere me défend d'en prendre.

DO-

DORINDE.

Sçache que rien ne peut me charmer en ce jour,
Que toi-même, & que ton amour.

SILVIO.

Ne veux tu que cela ?

DORINDE

Non,

SILVIO.

Je te l'abandonne,
Pourveu qu'aussi-tôt on me donne
Ce que je te demande aveque tant d'ardeur.

DORINDE.

Ah ! si tu connoissois le prix & la richesse
Du tresor dont tu fais largesse,
Et si ta langue étoit d'accord avec ton coeur.

SILVIO.

Nimphe, tu me parles sans cesse
De je ne sçai quelle tendresse,
Et d'un amour que je ne connois pas;
Tu veux que j'aime tes apas,
Je les chéris autant qu'il m'est possible:
Tu me nommes cruel, indomtable, insensible;
Tu dis que je te traite avec severité,
Je ne sçai ce que c'est que cette cruauté.

DORINDE.

Helas! quelle est ma destinée!
D'où puis je attendre du secours;
Où prétens je fonder le repos de mes jours ?
A quelle extrémité me vois je abandonnée ?
Il se rit de tous mes tourmens,
A l'Amour son cœur est rebele,
Et ne sent pas une étincelle
Du feu qui brûle les Amants.
De ce feu violent tu consumes mon ame,
Et tu ne ressens point la chaleur, ni la flâme;
Berger, en qui mes yeux découvrent tant d'apas,

Tu respires l'Amour, & tu ne le sens pas.
Je croi que la belle Citere,
Pour te faire adorer voulut être ta Mere;
Tu peux, comme son fils, commander même aux Dieux
Tu portes son arc & ses flèches,
Elles ont déja fait à mon cœur mille bréches,
Et l'on voit son flambeau dans l'éclat de tes yeux:
Avec son air, avec sa grace,
Prens des aîles, prens un bandeau,
Oui tu pourois bien être un Cupidon nouveau,
Si ton cœur n'étoit tout de glace.
Enfin, aimable Enfant, plus brillant que le jour,
Il ne te manque rien de l'Amour, que l'Amour.

SILVIO.

Qu'est-ce que cet Amour, veux-tu bien me le dire?

DORINDE.

Amour dans tes beaux yeux, dont je ressens l'empire,
Est un Paradis de douceur,
Mais aussi dans mon triste cœur,
Qui brûle & qui gémit, qui souffre & qui soûpire,
Ce n'est qu'un Enfer de douleur.

SILVIO.

Tout ce discours est inutile,
Nimphe, rens moi Melampe, & nous serons amis.

DORINDE.

A contenter mes vœux montre toi plus facile,
Et donne moi l'Amour que tu m'avois promis.

SILVIO.

Te l'ai-je pas donné? que veux-tu davantage?
On ne sçauroit te contenter:
Dorinde, il est à toi, pren-le pour ton partage.
Qui prétend te le disputer?

DORINDE.

Je perds ici mon tems, je seme sur le sable,
Et tous les jours mon sort devient plus misérable.

SIL-

SILVIO.

A quoi songes-tu donc? pourquoi me retiens tu?
D'oû vient que ton esprit est si fort combattu?

DORINDE.

Tu n'auras pas si-tôt l'objet de ta poursuite,
Que tu me quiteras, & tu prendras la fuite;
Je connois ta legereté,

SILVIO.

J'arêterai, je te le jure.

DORINDE.

Donne moi donc un gage qui m'assure
De ta fidelité.

SILVIO.

Quel gage voudrois tu?

DORINDE.

Je n'ose te le dire.

SILVIO.

Oseras-tu le recevoir?

DORINDE.

Je voudrois sans parler, que ton cœur pût sçavoir
Ce que le mien desire;
Mais si tu veux me l'accorder,
Je promets de te le demander.

SILVIO.

Je te l'accorderai, ne me fais plus attendre.

DORINDE.

Hé quoi! tu n'entens pas un langage si tendre?
Regarde que mon cœur s'explique par mes yeux.
Ha! si tu me parlois, je t'entendrois bien mieux.

SILVIO.

Je trouve en ton esprit un peu trop de finesse.

DORIN-

DORINDE.

Dis, trop de passion, d'amour & de tendresse.

SILVIO.

Je ne devine point; parle donc si tu veux.

DORINDE.

Helas! je voudrois un de ceux
Que bien souvent tu reçois de ta Mere.

SILVIO.

Je n'entens pas tout ce mistere;
C'est peut-être un soufflet que tu veux obtenir.

DORINDE.

Ah! crüel, voudrois tu punir
La Nimphe qui t'adore,
Et que tu n'aimes pas encore?

SILVIO.

Ma Mere me caresse ainsi.

DORINDE.

Mais tu ne dis pas tout, elle te baise aussi.

SILVIO.

Non, non, ce ne sont point des baisers qu'elle donne,
Elle ne peut souffrir me voir baiser personne.
Tu demandes donc un baiser?
Ta rougeur me le fait connoître,
Je la vois bien paroître,
Avecque ton silence elle vient t'accuser;
Je ne veux point te refuser,
Mais rends auparavant & Melampe & la proïe.

DORINDE.

Me le promets-tu bien?

SILVIO.

Oüi je te le promets;
Pourquoi retardes tu ma joïe?

DORINDE.

Lupin, Lupin, Lupin, n'entendras tu jamais ?

LUPIN.

O Dieux ! que cette voix est fâcheuse & crüelle !
Qui va là ? j'y cours, qui m'appelle ?
Je ne viens pas de sommeiller ;
C'est le Chien qui dormoit, je n'osois l'éveiller,
Et ma foi prés de lui je faisois sentinelle.

DORINDE.

Berger, voilà ton Chien, qui plus humain que toi,
M'est venu trouver de lui même.

SILVIO.

Mon cher Melampe, que je t'aime !
Heureux de te revoir, je suis tout hors de moi.

DORINDE.

Mes bras à son repos ont été favorables ;
Il n'a pas comme toi, mêprisé mes faveurs,
Il a trouvé mes baisers agréables,
Et reçû toutes mes douceurs.

SILVIO.

N'as tu point en courant reçû quelque blessure ?
Cher Melampe, je veux te baiser mille fois.

DORINDE.

Helas ! quelle est mon avanture ?
Et quels sont de l'Amour les desseins & les loix ?
D'une foule de maux mon amour est suivie,
Je déteste le sort qui m'est si rigoureux,
Et je ne puis voir sans envie
Les caresses qu'il fait à ce Chien bien heureux.
Lupin, va-t-en au lieu destiné pour la Chasse.

LUPIN.

Ma maîtresse j'y cours, pour voir ce qui s'y passe.

SCENE III.

SILVIO, DORINDE.

SILVIO.

Tu n'as donc point été blessé,
Cher Melampe? que j'en suis aise!
Il faut encor que je te baise:
Tu ne sçaurois jamais être trop caressé:
Mais donne moi la Biche & finit mon attente,
Nimphe?

DORINDE.

La veux-tu morte, ou la veux-tu vivante?

SILVIO.

Je n'entens rien à ton discours;
Si de sa vie on a tranché le cours,
Comment peut-elle vivre encore?

DORINDE.

Aimable Berger que j'adore,
Ton Melampe a sçû l'épargner.

SILVIO.

Il faut donc qu'elle soit en vie;
Un si parfait bon-heur peut-il m'accompagner?

DORINDE.

Elle est vivante encor.

SILVIO.

Mon ame en est ravie;

L'adresse de Melampe en paroit beaucoup mieux,
Même il en est plus glorieux,
De l'avoir prise sans blessure.

DORINDE.

Tu te trompes, Berger, elle est blessée au cœur,
Et souffre sans murmure
De son sort malheureux l'inflexible rigueur.

SILVIO.

Tu veux railler, Dorinde: & comment vivroit-elle
Puisqu'elle a dans le cœur une ateinte mortelle?

DORINDE.

Ah! je suis cette Biche, & ne m'en defens pas,
Qui suis prise en tes rets, sans être poursuivie:
Si tu reçois mes vœux, je cherirai la vie:
Mais s'ils sont rejettez, je choisis le trépas.

SILVIO.

Est-ce donc là cette Biche attenduë?

DORINDE.

C'est elle: mais pourquoi ton ame est elle émuë?
Ton visage en paroit troublé:
Aime-tu mieux avoir pris une Bête,
Que d'avoir de mon cœur obtenu la conquête?

SILVIO.

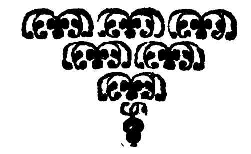
De tes discours je me sens accablé.
Non, je ne t'aime point, Nimphe trop importune,
Va plaindre ailleurs ton infortune,
Je ne te trouve point agréable à mes yeux,
Et je veux éviter ton abord en tous lieux.

DORINDE.

Berger trop inhumain, est ce la récompense,
Que je devois esperer de ta foi?
Prens Melampe & mon cœur, il se donnent à toi?
Mais ne me prive pas de ta douce présence,
Ne me dérobe pas mes uniques Soleils,
Tes yeux; oui tes beaux yeux, qui n'ont point leurs pareils:

Je

Je veux être par tout ta compagne fidele,
Et par tout te marquer ma constance & mon zéle:
Je secherai ton front, & pour te délasser,
Tu pourras dans mon sein apaiser tes alarmes;
Et lors que tu voudras chasser,
Pour soulager ton bras je porterai tes armes:
Et si dans ces noires Forets
Tu ne rencontres point de proïe,
Je serai le but de tes traits,
Et recevrai tes coups, & la mort, avec joïe.
Mais, ô Dieux! je lui parle en vain,
Il ne m'écoute pas, ce Berger inhumain:
Fui, crüel, de ton sort je suis inséparable,
Je te suivrai par tout malgré ta dureté,
Même jusqu'à l'Enfer le plus insupportable,
Si l'on en peut trouver qui soit plus redoutable
Que ma douleur & que ta cruauté.





SCENE IV.

CORISQUE.

LA Fortune me favorise
Au delà même de mes vœux,
Et secondant mon entreprise,
M'accorde enfin ce que je veux:
Elle me rit avec justice,
Je ne neglige rien pour la rendre propice;
Elle est puissante, & les mortels,
Non sans juste sujet, lui dressent des Autels.
Cependant on a beau la nommer immortelle,
Il faut la caresser, aller au devant d'elle,
Lui préparer la voie, attendre sa faveur:
Les esprits négligens n'ont jamais de bon-heur.
Si je n'avois aquis la confidence,
Et l'amitié d'Amarillis,
Tous mes desseins seroient ensevelis,
Et je ne pourrois pas exercer ma vengeance:
Une autre moins fine que moi
Auroit de sa rivale évité la présence,
Et d'un esprit jaloux montrant la violence,
N'auroit gardé ni mesure, ni foi:
Un ennemi n'est pas à craindre,
Qui se déclare ouvertement;
Mais celui qui sçait feindre,
Et cacher son ressentiment,

Soit

Soit dans le calme, ou dans l'orage,
Un écueil caché sous les flots
Trompe l'art du Pilote, & perd les Matelots,
Par un déplorable naufrage;
Qui ne sçait feindre d'être ami,
Ne peut jamais se vanger qu'à demi.
On verra ce que je sçai faire,
Puis qu'à mes grands desseins le sort n'est pas contraire,
Amarillis ne sçauroit m'abuser,
Et c'est en vain qu'elle veut déguiser
l'Amoureux tourment qui la presse;
Elle se jouë à sa maitresse,
Je suis trop bien instruite aux misteres d'Amour,
Et je ferai paroitre au jour
Le feu qui la brûle sans cesse.
Je ne croi point qu'une jeune Beauté
Qui ne vient que d'éclore
Ainsi qu'une naissante Aurore,
Puisse garder long tems sa tendre liberté;
Lors qu'un Amant l'a cajolée,
Aprés qu'elle a gouté les premieres douceurs
Que l'Amour verse dans les cœurs,
Par tant de doux apas son ame est ébranlée,
Et celui qui pense autrement,
Fait sur cette matiere un mauvais jugement:
Mais je connois du sort la puissance supréme;
Amarillis vient en ces lieux.
Je veux pour mes desseins me servir d'elle même,
Et cependant me cacher à ses yeux.



SCENE V.

AMARILLIS, CORISQUE.

AMARILLIS *parle seule.*

Sombre & noire forêt, heureuse solitude,
Véritable sejour du calme & du repos :
Vous flattez si bien à propos
Mon amoureuse inquiétude,
Que c'est avec plaisir que je viens vous revoir,
Pour charmer avec vous mon secret desespoir.

Je recevrois du Ciel une faveur extrême,
Qui combleroit mon cœur de joye & de plaisir ;
S'il vouloit seconder mon amoureux desir,
Et me laisser vivre à moi-même,
Je ne changerois pas les ombres de ce Bois,
Pour ces Champs que la Fable a chantés tant de fois.

A juger sainement, tous les biens de ce monde
Sont des plus grands malheurs la source trop féconde ;
Le plus riche est le plus indigent ;

Et

Et par un malheur sans remede,
Lors qu'il croit posseder son or & son argent,
Il en est possedé plus qu'il ne le possede.



Malgré son faux éclat & sa légereté,
On aime la Fortune, on aime ses caresses,
Mais pour ne point flatter la vérité,
Ce sont de beaux liens de nôtre liberté,
Plûtôt que des richesses.

A quoi sert la beauté, la jeunesse, & l'honneur,
Le sang illustre & la grandeur:
On a beau posseder mille & mille héritages,
Avoir des Parcs & des Châteaux,
Nourrir mille & mille Troupeaux
Dans de gras pâturages,
Ce n'est que fumée & que vent,
Si parmi tous ces biens le cœur n'est pas content.



Que cette Bergere est heureuse
Qui n'étant point ambitieuse,
Qui riche d'elle-même, & non pas de dehors,
A peine couvre son beau corps
D'une jupe qui n'est ni riche ni pompeuse,
Dont la seule blancheur jointe à la propreté
Fait tout le prix & toute la beauté.



Sans douleur & sans espérance,

Elle

Elle n'a rien, mais elle ne sent pas
Les soucis dévorans que font naître ici bas
Et la misere & l'abondance:
Son cœur n'a point d'ambition;
Ce desir d'amasser, que l'avarice enfante,
N'a jamais fait sur elle aucune impression;
Rien ne la trouble, & rien ne la tourmente,
Elle est pauvre, il est vrai, mais son ame est contente.

Avec ce qui croît dans les champs,
Elle cultive les presens,
Qu'elle a reçûs de la Nature;
Elle en écoute les avis,
Et se servant du lait de ses tendres Brébis,
En conserve son teint, & prend sa noûriture.



Pour ses naturelles douceurs
Qui seroient à la Cour des graces nompareilles,
Et qui gagneroient tous les cœurs,
Elle les entretient du miel de ses Abeilles.



Enfin dans un secret Canal,
Le pur & liquide cristal
D'une douce & claire fontaine,
Lui sert de Conseiller, de fard, & de miroir;
Elle s'y beigne, & s'y fait voir,
Sans confusion, & sans peine?
Et son esprit alors goûte un repos si doux,
Qu'elle croit aisément qu'il est commun à tous.

C'est

C'est en vain que le Ciel fait gronder le Tonnêre.
Qu'il s'arme de couroux, & que d'épais broüillards
Dérobent à la Terre
Et sa lumiere & ses regards ;
Qui ne possede rien, n'a rien qui l'épouvante ;
Elle est pauvre, il est vrai, mais son ame est contente.

Un seul souci lui tient au cœur
Qui ne lui cause point de peine ;
C'est que son cher Troupeau paisse dedans la Plaine,
Et qu'il conserve sa vigueur.
Cependant l'Amour qui l'inspire
Animant ses yeux amoureux
De mille & mille nouveaux feux,
Elle en nourrit l'ardeur du Berger qui soûpire,
De cet heureux Berger dont l'Amour a fait choix,
Et qu'elle n'a reçû ni du Ciel, ni des Loix.

A l'ombre d'une Palissade
Que des Mirtes toufus couvrent de toutes parts,
Elle envoie & reçoit mille amoureux regards,
Au Berger qui lui rend œillade pour œillade :
Elle ne ressent point d'ardeur
Que sans rougir & sans contrainte.
Elle n'en découvre l'atteinte
A cet heureux Amant qui cause sa langueur ;
Mais elle n'a rien dans le cœur,
Que ce tendre Berger à son tour ne ressente,
Elle est pauvre, il est vrai, mais elle est trop contente.

O que

O que cette vie a d'apas !
Qu'elle est pour moi pleine de charmes !
Ses douceurs ne permettent pas
Qu'on pousse des soûpirs, ni qu'on verse des larmes :
Que même avant mourir on endure la mort,
Et la mort la plus rigoureuse.
Que ne puis-je changer mon déplorable sort
Avec le doux repos de cette vie heureuse !

Mais : n'est-ce point Corisque que je voi,
Qui s'avance & qui vient à moi ?
Ma Corisque, je suis ravie
De te rencontrer en ces lieux.

CORISQUE.

Ma belle Amarillis, plus chere que ma vie,
Et que j'aime plus que mes yeux,
Quelle nouvelle inquiétude
T'ameine en cette Solitude ?

AMARILLIS.

Mal-à-propos aurois-je du souci,
Puis que je te rencontre ici.

CORISQUE.

Ton image est si bien dans mon ame imprimée :
Et je t'aime si tendrement,
Que je pensois à toi dans ce même moment ;
Et je disois, que si j'étois aimée,
Tu n'aurois pas été si long-tems sans me voir ;
Mais tu ne m'aimes plus, & c'est mon desespoir.

AMARILLIS.

Tu le dis sans raison, juge mieux de mon ame.

CORISQUE.

Il faut, Amarillis, qu'aujourd'hui je te blâme
De ne m'avoir pas dit que tu vas épouser....

AMA-

AMARILLIS.

Moi!

CORISQUE.

Toi-même, il est tems de ne plus déguiser.

AMARILLIS.

C'est une chose que j'ignore.

CORISQUE.

Quoi, mon cœur, prétens-tu dissimuler encore?

AMARILLIS.

Corisque, je voi bien que tu te ris de moi?

CORISQUE.

Personne ne raille que toi.

AMARILLIS.

Parles-tu tout de bon, seroit-il bien croyable
Que mon himen se fit si promtement?

CORISQUE.

Ma chere Amarillis, rien n'est plus veritable;
Mais on ne l'a pas fait sans ton consentement.

AMARILLIS.

Je sçai bien que je suis promise;
Mais que cét himen soit conclu,
Je l'ignore, Corisque, & j'en suis fort surprise.
Qui t'a donc fait sçavoir qu'il étoit resolu?

CORISQUE.

Mon Frere, qui par tout n'entend dire autre chose,
Mais, d'où vient donc ce trouble, & qu'elle en est la cause?
Faut-il se troubler pour cela?

AMARILLIS.

Ah! c'est un dangereux passage;
Et ma Mere m'a dit parlant du mariage,
Que l'on renaissoit ce jour-là.

CORISQUE.

On renaît, mais pour être encore plus heureuse:
Cét espoir devroit t'obliger
A ne te point tant affliger.

Pourquoi soûpires-tu ? je te voi fort rêveuse,
Ton sort n'est pas si rigoureux,
Et laisse soûpirer un autre mal-heureux.

AMARILLIS.

Quel mal-heureux ?

CORISQUE.

Mirtil, qui par cette nouvelle
Fut saisi tout à coup d'une douleur mortelle:
Mon frere devant lui m'a tenu ce discours,
Et je croi que sans mon secours
Il fut mort à nos yeux accablé de tristesse.
Moi pour soûlager sa foiblesse,
Je lui promis de rompre absolument
Les liens de ton himenée,
Ou du moins d'apporter quelque retardement,
A cette fatale journée:
Ce que je lui promis, ce fut pour le flater;
Mais je pourrois peut-être encor l'executer.

AMARILLIS.

Oserois-tu bien l'entreprendre ?

CORISQUE.

Pourquoi non ?

AMARILLIS.

Et comment ?

CORISQUE.

Avec facilité,
Pourvû que ton esprit y veüille condescendre,
Et bannir la timidité.

AMARILLIS.

Si j'osois m'asseurer sur ta fidelité,
Et qu'un heureux succés flatât mon esperance,
Je pourrois te dire un secret,
Que mon cœur tient caché dans un profond silence.

CORISQUE.

Ai-je fait voir encor un esprit indiscret ?
Peux-tu m'accuser d'inconstance ?

Que

Que la terre s'ouvre sous moi,
S'il m'arrive jamais de te manquer de foi.

AMARILLIS.

Lors que je songe à la disgrace
Qui me va ranger sous les loix
D'un jeune Époux qui n'aime que les Bois,
Et que le plaisir de la chasse;
Quand je voi qu'il me fuit, & qu'il ne m'aime pas,
Que je sçai que Melampe, & les Bêtes sauvages,
Ont pour lui de plus doux apas
Que les traits des plus beaux visages
C'est le juste sujet qui me fait soûpirer:
Je m'abandonne aux pleurs, & n'ose en murmurer
L'honneur me defend de m'en plaindre,
Mon Pere, & la Déesse, ont droit de m'y contraindre,
Ils ont reçû ma foi, j'en ai fait le serment:
Si tu pouvois adroitement
Rompre ses nœuds qui lient ma franchise,
Sans interesser mon honneur,
Et sans blesser la foi promise,
Tu serois mon salut, & l'espoir de mon cœur.

CORISQUE.

C'est un juste sujet de soûpirs & de larmes,
Je te plains, mon aimable sœur.
Et l'ai dit mille fois, en faveur de tes charmes,
Faut il les exposer au mépris d'un Chasseur?
Je trouve en ta conduite un peu trop de sagesse,
Ton esprit est trop scrupuleux:
Que n'as-tu plus de hardiesse,
Et que ne te plains-tu d'un sort si rigoureux?

AMARILLIS.

La honte m'en empêche, elle étoufe ma plainte.

CORISQUE.

Ah! ma Sœur, de quel mal ton ame est-elle atteinte?
J'aimerois mieux souffrir les plus vives douleurs,

Les transports furieux, la fiévre, & ses ardeurs:
Si tu veux écouter mon amitié fidelle,
Tu chasseras la honte, & te déferas d'elle;
C'est assés que du cœur on la chasse une fois.

AMARILLIS.

On peut mal aisément en surmonter les Loix;
Quand on veut l'étouffer, elle trouve un passage,
Et du cœur aussi-tôt elle fuit au visage.

CORISQUE.

Quand on cache ses maux, loin de les faire voir,
Ce silence forcé produit le desespoir:
Si tu m'avois plutôt decouvert ta pensée,
Tu serois maintenant libre & debarrassée:
Tu verras aujourd'hui l'effet de mon secours,
De tes mortels ennuis j'arrêterai le cours;
Tu ne pouvois choisir une ame plus discrete
Pour découvrir ton cœur, & ta peine secrete:
Mais ne voudras-tu pas te choisir un Amant
Quand d'un fâcheux Epoux je t'aurai dégagée?

AMARILLIS.

Lors que de ce fardeau je serai soûlagée,
Nous songerons aprés à cet engagement.

CORISQUE.

Au fidelle Mirtil donne quelque esperance,
C'est le mieux fait des Bergers d'alentour;
Et soit par sa tendresse, ou bien par sa constance,
Le plus digne de ton amour.
Cependant à ses feux tu parois si cruelle,
Que tu laisses mourir un Amant si fidelle:
Mais si tu ne veux pas soûlager ses douleurs,
Souffre au moins qu'il te dise, Amarillis, je meurs.

AMARILLIS.

Il devroit accorder le repos à son ame,
Et jusqu'à la racine arracher ce desir
Qui ne fait qu'augmenter sa flâme,
Et prolonger son déplaisir.

CORIS-

CORISQUE.

Eh ! de grace, avant qu'il expire,
Ecoute-le un moment, c'est tout ce qu'il desire,

AMARILLIS.

Cela redoubleroit sa peine & son ennui.

CORISQUE.

Ce soin te doit toucher plus foiblement que lui.

AMARILLIS.

On pourroit le tourner à mon desavantage.

CORISQUE.

Ma chere Amarillis, tu manques de courage.

AMARILLIS.

J'aîme mieux paroître sans cœur,
Que blesser mon devoir, & les loix de l'honneur.

CORISQUE.

Et je puis à mon tour te refuser de même.
A dieu, puis que tu veux toûjours me resister.

AMARILLIS.

Ah ! ne parts pas si tôt, tu sçais bien que je t'aime.

CORISQUE.

Promets-moi donc de l'écouter ?

AMARILLIS.

Oüi, je te le promets, borne là ta demande.

CORISQUE.

C'est tout ce que je veux, la faveur n'est pas grande.

AMARILLIS.

Qu'il ne me fasse point sur tout de longs discours,
Ou j'en interromprai le cours;
Qu'il me parle de loin, & que nôtre entrevûe
Soit un coup du hazard, & semble être imprevûe.

CORISQUE.

Tout ira selon ton desir.
Il faut bien de la complaisance
Pour contenter ton innocence:
Mais quel tems pourras-tu choisir
Pour écouter Mirtil, & souffrir sa presence?

AMARILLIS.

Tu peux regler le tems; moi je vai m'informer
D'un himen dont encor je me sens allarmer.

CORISQUE.

Va; mais adroitement ménage cette affaire,
Ecoute auparavant un avis necessaire
A quoi je viens maintenant de penser:
Vien seule dans ce Bois, resoûs-toi de laisser
Les autres Nimphes de ta suite,
Comme si le hazard t'avoit ici conduite.
Filis, Nerine, Aglaure, Elise, & Licoris.
Toutes, comme tu sçais, adroites & fidelles,
Se rendront avec moi sous ces arbres fleuris:
Tu n'auras rien à craindre d'elles,
Au jeu des yeux bandés nous prendrons nos ébas:
Et

Et Mirtil qui ne ſçaura pas
Quel ſujet ici nous aſſemble,
Pourra croire facilement
Que nous ſommes enſemble
Pour nous divertir ſeulement.

AMARILLIS.

J'aprouve aſſés ce que tu me propoſes,
Mais je veux que ſur toutes choſes
Les Nimphes ne ſoient pas témoins de l'entretien,
Et qu'elles n'en entendent rien.

CORISQUE.

Raſſeure ton eſprit, & diſſipe tes craintes;
Tu n'auras pas ſujet de me faire des plaintes,
Ton eſprit ſera ſatisfait.
Cependant hâte-toi de faire ton voyage,
Et ſonge à quoi l'Amour t'engage,
Pour celle qui te ſert d'un zele ſi parfait.

AMARILLIS.

Puiſque j'ai mis mon cœur entre tes mains Coriſque,
Tu n'as point à courir de riſque;
Tu peux aiſément l'enflâmer,
Et ſelon ton deſir tu peux t'en faire aimer.

CORISQUE.

Son cœur paroît bien ferme, & ſon ame imprénable
A mes diſcours elle eſt inexorable:
Mais ſi je ne puis la dompter,
Si ſon cœur ne veut pas ſe rendre,
Des douceurs de Mirtil peut elle ſe défendre?
Pourra-t-elle lui reſiſter?
Je ſçai ce qu'un Amant peut faire
Par ſes tendres diſcours ſur un cœur innocent:
Quand il a le ſecret de plaire,
Le charme n'eſt que trop puiſſant:
Si je puis une fois la conduire où je penſe,
Je ſçaurai tous ſes ſentimens,

Et par une apparente & fausse confidence,
Je pourrai pénétrer ses secrets mouvemens:
Et lors que de son cœur je serai la maîtresse,
Il me sera facile alors d'en disposer:
Et loin qu'on me puisse accuser
D'avoir mis en usage & la ruse & l'addresse,
On dira que depuis long tems
L'Amour la possedoit, qu'elle en étoit séduite,
Et qu'enfin cet Amour sans doute l'a conduite
Dans les pieges que je lui tens.



SCENE VI.

CORISQUE, SATIRE.

CORISQUE.

JUstes Dieux. je ſuis morte.

SATIRE.

Et moi je ſuis en vie.

CORISQUE.

Reviens, Amarillis, Coriſque t'eſt ravie.

SATIRE.

Tu l'appelles en vain, & j'ai ce que je veux.

CORISQUE.

Ah! tu m'arraches les cheveux.

SATIRE.

Je t'avois ſi long-tems attendüe au paſſage,
Que je t'ai fait donner enfin dans le panneau:
J'ai maintenant un autre gage,
Et je ne ſerai plus trompé par un manteau.

CORISQUE.

Quoi, Satire, peux-tu, ſans que je te réſiſte,
Me traiter ſi cruellement?

SATIRE.

J'avois pour ce deſſein ſuivi toûjours ta piſte,
Et je ne prétens pas te traiter doucement.
Quoi, n'és tu point cette Nimphe fameuſe,
Cette Coriſque ſi trompeuſe,

Qui

Qui par de feints discours, des regards composés,
Et par de vaines esperances,
As flaté si souvent nos esprits abusés
De l'éclat de tes récompenses?

CORISQUE.

Je suis Corisque, & tu n'en doutes pas:
Mais enfin, aimable Satire,
Tu ne vis plus sous mon Empire,
Et tu méprises mes apas.

SATIRE.

Maintenant je suis agréable;
Mais quand par un esprit leger
Tu m'as abandonné pour l'amour d'un Berger,
Je n'étois pas alors sans doute fort aimable.

CORISQUE.

Non, je ne fis jamais ce tort à ton amour.

SATIRE.

Peut-on voir une plus belle ame?
Sans doute c'est à tort qu'aujourd'hui je te blâme,
Que je mets tes desseins & ta malice au jour.
Te souviens tu des vols que j'ai faits pour te plaire,
De la robe, de l'arc, du voile que je pris?
J'esperois en avoir ton amour pour salaire,
D'un autre Amant ce fut le digne prix,
Et moi je fus payé d'un injuste mépris.
Te souviens-tu de la belle guirlande
Dont je t'avois fait une offrande?
A Nisus tu la fus offrir.
Enfin à la Caverne, au Bois, à la Fontaine,
J'ai veillé, j'ai pris tant de peine,
Que tu n'as point d'Amant qui voulût tant souffrir.
Etois je alors aimable, esprit plein d'artifice?
Avois-je l'art de plaire & de charmer tes yeux?
Tu te repentiras de ta noire malice,
Puis que je te tiens en ces lieux.

CORIS-

CORISQUE.

Tu me traînes, Satire, avecque violence.

SATIRE.

Ne prétens pas, ingrate, échaper de mes mains,
De tes mépris je veux tirer vengeance;
Et puis que mes efforts ont toûjours été vains,
Que je n'us que ton voile autrefois pour conquête,
Il faudra qu'à ce coup tu me laisses la tête.

CORISQUE.

Ne me déchire point, je veux bien arrêter:
Mais souffre que je parle, & daigne m'écouter.

SATIRE.

Parle.

CORISQUE.

Je ne sçaurois, & je suis trop contrainte.

SATIRE.

Je ne te laisse point aller,
Rien ne peut en malice aujourd'hui t'égaler:
Tu voudrois cependant songer à quelque feinte.

CORISQUE.

Je ne partirai point, je t'engage ma foi.

SATIRE.

Quelle foi, perfide & méchante?
En oses tu parler avecque moi?
En l'art de me tromper tu n'es que trop sçavante:
Mais je veux t'entrainer, pour me venger de toi
Dans une Caverne profonde,
Où les mortels n'ont pas encore été,
Où même le flambeau du monde
Ne porta jamais sa clarté;
Là je t'expliquerai ce que j'ai projetté,
Tu seras le témoin dans cette prison noire.
Et de ta honte, & de ma gloire.

CORISQUE.

Ah! cruel, peux-tu bien avec tant de rigueur.

M'ar-

M'arracher mes cheveux, les liens de ton cœur?
Peux tu maltraiter ce visage,
Qui de ton cœur soumis a merité l'hommage?
Et pourras tu faire souffrir.
Celle que tu trouvois si belle,
A qui tu-montrois tant de zele,
Et pour qui tu voulois mourir?
O Dieux! sur qui doit on fonder son esperance?
Quel sera desormais l'apui de l'innocence?

SATIRE.

Perfide, c'est en vain que tu veux me gagner
Par tes engageantes caresses;
Je connois tes détours, je connois tes finesses,
Et je ne veux point t'épargner.

CORISQUE.

Cher objet de mon cœur, trop aimable Satire,
Ne pourrai je point te toucher?
Tu n'as pas un cœur de rocher:
Regarde qu'à tes pieds je pleure & je soûpire;
Pour obtenir pardon, j'embrasse tes genoux;
Fais moi grace aujourd'hui par cet amour extrême
Qui te faisoit sentir ce qu'on sent quand on aime;
Par ces yeux dont l'éclat te paroissoit si doux,
Ces yeux que tu nommois deux Astres pleins de charmes:
Et qui sont maintement deux fontaines de larmes:
Laisse-toi donc fléchir, écoute l'amitié;
Si ce n'est par amour, laisse-moi par pitié.

SATIRE.

Elle a touché mon cœur, & je sens la tendresse
Qui s'empare déja d'un reste de foiblesse
Qui m'avoit si long-tems arrêté dans ses fers:
Mais enfin bien loin de me rendre,
Je sçaurai toûjours me défendre
De tes artifices divers.
Tu sçais l'art de trahir avec plus d'asseurançe

La plus secrete confidence,
Sous un masque trompeur tu caches tes ressorts,
Sous une douceur apparente
On voit toûjours Corisque & perfide & méchante;
Ainsi pour m'échaper, tu fais de vains efforts.

CORISQUE.

O Dieux! tu m'emportes la tête;
Accorde-moi, Satire, une faveur; Arrête.

SATIRE.

Quelle faveur?

CORISQUE.

Permets que je parle un moment.

SATIRE.

Pénses-tu m'inspirer quelque doux sentiment
Par des paroles si flateuses?
Et par des larmes si trompeuses?

CORISQUE.

De grace, laisse-moi, veux tu me déchirer?

SATIRE.

Tu sçauras mon dessein sui-moi sans murmurer.

CORISQUE.

Tu n'as point de pitié des peines que j'endure.

SATIRE.

Je n'en dois point avoir pour une ame parjure.

CORISQUE.

Rien ne peut t'ébranler?

SATIRE.

Non, je ne change pas
Pour tes enchantemens, ni pour tes doux appas.

CORISQUE.

Tu serois de mes yeux une indigne conquête.
Infame composé d'un Homme & d'une Bête,
Monstre de la Nature, effroyable Animal,
Qui n'as rien en laideur sur la Terre d'égal,
Si tu crois que pour toi Corisque est insensible,
Qu'à tes soins, qu'à tes vœux son ame est inflexible.

Tu ne te trompes point; hé ! que pourrois-je aimer?
As-tu quelques attraits qui puissent me charmer?
Aimerai-je ce groin, cette barbe crasseuse,
Ces oreilles de Bouc, cette bouche écumeuse,
Ou pour mieux m'expliquer, cet Antre ténebreux,
Qui degarni de dents, est encor plus affreux ?

SATIRE.
Oses-tu m'outrager avec tant d'insolence ?

CORISQUE.
Tu ne dois pas attendre une autre récompense,
Puis que ta cruauté me traite indignement,
Et qu'à fléchir ton cœur ma voix est impuissante.

SATIRE.
Et je t'arracherai ta langue médisante,
De tes méchancetés le fatal instrument.

CORISQUE.
O si tu m'approches, infame ?

SATIRE.
Quoi je souffrirai qu'une Femme
Qu'aisément sous mes pieds je pourrois écraser,
Sans craindre mon courroux, vienne me mépriser ?
Tremble, perfide, tremble.

CORISQUE.
Et que peux-tu me faire?

SATIRE.
Te manger pour me satisfaire.

CORISQUE.
Mais tu n'as point de dents, je crains peu ton courroux.

SA-

SATIRE.

Juste Ciel ! comment souffrez-vous
Une audace si criminelle,
Et que ne me vengez-vous d'elle ?
Malgré tous tes efforts, ingrate, tu suivras,
Quand j'y devrois laisser mes bras.

CORISQUE.

Je ne suivrai point une Bête,
Quand j'y devrois laisser ma tête.

SATIRE.

Nous allons voir qui de nous deux
Se montrera plus vigoureux.

CORISQUE.

Tire, & romps toi le col pour prix de la dispute.

SATIRE.

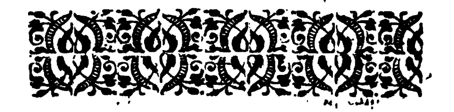
O Dieux ! quelle crüelle chûte !
Mal-heureux que je suis, j'ai les reins tout brisés,
J'ai la tête cassée, & les os écrasés,
Il s'en faut peu que je ne meure.
Qui viendra pour me secourir ?
Mais comment peut-elle courir,
Lorsque sa tête me demeure ;
Vous, Nimphes & Bergers, venez voir promptement
L'effet d'une magie incroyable & nouvelle,

Une Nimphe sans tête, & qui court librement.
Qu'elle est légere, helas! qu'elle a peu de cervelle!
Le sang n'en coule point, c'est mon étonnement:
Mais qu'est ce que je voi, mon erreur est extrême.
O Dieux! que je suis insensé,
Je la croyois sans tête, & je le suis moi-même:
Me voila bien récompensé,
Tous mes efforts sont vains, mon attente est trompée?
Je pensois la tenir, elle m'est échapée.
N'étoit-ce pas assez d'avoir l'esprit trompeur,
Les yeux, la mine, & le visage,
Le ris, le geste, & le langage,
Sans avoir les cheveux de même que le cœur?
Célebres Cignes du Parnasse,
Voila cet or que vous chantez,
Ces beaux rets où les cœurs se trouvent arrêtés;
Voila ces ornemens qui donnent tant de grace.
Flateurs rougissez de vos vers;
Et montrez à tout l'Univers
Les crimes d'une Enchanteresse,
Qui violant l'azile des tombeaux,
Y vole des cheveux, dont avec son addresse
Elle se fait aprés des ornemens nouveaux.
Les cheveux de cette Bergere
Vous doivent faire horreur comme ceux de Mégere.
Ne dites plus, Amans, que ce sont les beaux nœuds
Qui captivent vôtre franchise;
Si vous croyez qu'elle y soit prise,
Dégagez la sans peine, & sans faire des vœux:
Mais je ne trouve pas mon ardeur assez prompte
Pour rendre publique sa honte,
La céleste perruque éclatante en beauté,
Ne fut jamais si mémorable,
Que je veux rendre mêprisable.
Celle qui m'avoit enchanté.

ACTE







ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MIRTIL.

AGréable Printems, jeunesse de l'année,
Qui formes un tapis de diverses couleurs,
Qui fais naître & briller les amours & les fleurs,
Dont si pompeusement la terre est couronnée;
Tu reviens dans ces lieux, mais avec tes Zephirs
Tu ne ramenes pas ma joye & mes plaisirs:
Tu reviens étaler tes beautez & ta gloire;
Mais de ton aimable retour
Il ne me reste rien que la triste mémoire
Du précieux trésor qu'a perdu mon amour:
Tu parois toûjours agréable,
Et l'on te voit sans cesse à toi-même semblable.
Je trouve dans mon sort beaucoup de changement;
Celle que j'adore & que j'aime
Me traite plus cruellement,

Et toutefois mon cœur brûle toujours de même.
Ameres douceurs de l'Amour,
Qui causes aux Amants mille maux en un jour.
Que vôtre apparence est trompeuse!
Sans doute il est fâcheux de ne vous goûter pas;
Mais après que le cœur a senti vos apas,
La douleur de la perte est bien plus rigoureuse;
On auroit en aimant un destin trop heureux
Si la felicité des esprits amoureux
Accompagnoit toujours leur vie & leur victoire:
Ou si le sort enfin contraire à leurs desirs,
Les prive de tous leurs plaisirs,
Ils seroient trop heureux d'en perdre la mémoire.
Mais si mon esprit n'est deçu,
Dans le dessein qu'il a conçu;
Si mes amoureuses pensées
Ne prennent un trop grand essor,
Je dois voir mon Soleil, mon unique trésor,
Et lui faire un recit de mes peines passées:
Je verrai cette Belle, avec tous ses apas
Arrêter ses yeux & ses pas
Pour écouter ici mes soupirs & ma plainte,
Et mes yeux affamez de voir cette beauté,
Dont mon ame souffre l'atteinte,
S'attacheront sur elle avec avidité.
Cette beauté qui m'est si chere
Tournera contre moi ses yeux pleins de colere:
Mais si ce bel objet ne me veut secourir,
Et si mon amour ne la touche,
Qu'elle jette un regard si farouche,
Qu'il me perce le cœur & me fasse mourir;
C'est en vain que pour toi si long-tems je soupire,
O doux & précieux moment!
Bien heureux si je puis après tant de tourment
Voir ces aimables yeux qui causent mon martire.
Tous ces lieux vont être embellis
De

De la charmante Amarillis:
Ergaste m'a promis que j'y verrois la Belle
Et Corisque avec elle;
Du beau jeu de l'aveugle elles ont fait le choix
Pour se mieux divertir à l'ombre de ce bois:
Mais je ne trouve ici d'aveugle que moi même;
Quand on est Amoureux, on veut tout éprouver:
Par les soins d'un ami que j'aime,
Je cherche la lumiere & ne la puis trouver.
Mais quel retardement vient traverser ma joie?
N'est ce point que le sort, jaloux de mon bon-heur?
Exerce contre moi son injuste rigueur,
Et ne veut pas que je revoie
Celle à qui j'ai donné mon cœur?
D'un trouble inopiné je ne puis me deffendre,
Et je reconnois bien que les moindres momens,
Quand on a le cœur un peu tendre,
Durent plus d'un siecle aux amants,
Lorsqu'ils sont obligez d'attendre
Ce qui doit finir leurs tourmens.
Peut-être de Corisque ai-je trompé l'attente,
Et lassé malgré moi son ame impatiente:
Peut-être dans ce bois suis je arrivé trop tard,
Malgré toute ma diligence;
Et mon malheur, ou le hazard,
Ravit à mes desirs toute leur espérance.
Ah! si je dois souffrir un si rigoureux sort,
Rien ne peut m'empêcher de me donner la mort.

SCE-

SCENE II.

AMARILLIS, MIRTIL, CORISQUE, Chœur de Nimphes.

AMARILLIS.

ENfin puis que le sort l'ordonne,
Me voila donc les yeux bandés.

MIRTIL.

O Dieux! quel éclat l'environne!
Tous mes sens en sont possedés.

AMARILLIS.

Nimphes, qu'est ce qui vous amuse?

MIRTIL.

Douce & charmante voix, dont mon ame confuse
Reçoit du même coup qui trouble ma raison
La blessure & la guerison.

AMARILLIS.

En quels endroits du Bois étes-vous retirées?
Où vous étes-vous égarées?
Corisque, Lisete, approchés,
Est-ce ainsi que vous vous cachés?

MIRTIL.

Incomparable objet pour qui mon cœur soûpire,
Et que je veux aimer au delà du tombeau,
C'est maintenant que l'on peut dire,

Que

Que l'Amour est aveugle, & qu'il porte un bandeau

AMARILLIS.

Vous qui prenés ici le soin d'être mes guides,
Et d'asseurer mes pas timides;
Nimphes, éloignés-moi des arbres d'alentour,
Quand vous verrés ici les autres de retour:
Menés-moi daus un grand espace,
Afin que rien ne m'embarasse;
Et tout autour de moi vous pourrés commencer
Le jeu divertissant qui nous doit exercer.

MIRTIL.

Que deviendrai-je enfin, & quel est l'avantage
Qui me peut apporter cet innocent plaisir?
Rien ne flate ici mon desir;
Et Corisque qui m'encourage,
Et qui seule guide mes pas:
Pour mon mal-heur ne paroît pas,
O Ciel! favorisés un Amant miserable.

AMARILLIS.

Toute nôtre Troupe agreable
Est enfin arrivée, & le bruit que j'entens
M'avertit assés qu'il est tems
De commencer nôtre exercice.
A quoi songés-vous donc? qu'elle est vôtre malice?
Toûjours sous le bandeau retiendrés-vous mes
yeux?

MIRTIL.

Que vois je? où suis-je? helas! O Dieux!
Souverains maîtres du Tonnerre,
Dites-moi si je suis au Ciel, ou sur la Terre?
Sa presence a surpris tous mes sens à la fois
Vos globes azurés, dont la belle harmonie
Est d'une douceur infinie,
Ont ils rien de si doux que le son de sa voix?
Et vos plus brillantes étoiles,
Lors que la nuit étend ses voiles,
Ont-elles un aspect si doux & si charmant,

Que

Que ce divin objet dans son aveuglement ?

AMARILLIS.

Tout de bon, Licoris, je croyois t'avoir prise,
Et c'est un arbre que j'ai pris :
Méchante, j'entens que tu ris
De ce que je me suis méprise.

MIRTIL.

Pourquoi ne suis je pas cet arbre bien heureux ?
Le Ciel, pour comble de mes vœux,
Me devoit accorder cette faveur insigne.
Mais j'apperçois Corisque, elle fait quelque signe,
Je n'entens pas trop bien ce qu'elle veut de moi.

AMARILLIS.

Ne cesserai-je point de heurter contre toi,
Arbre le plus fâcheux qui soit dans ce boccage ?
Pourquoi n'es tu point arraché ?
Elise, tu cours, mais je gage
Que j'irai te surprendre au lieu le plus caché.

MIRTIL.

Que veut encor Corisque ? elle s'offre à ma vûe,
Et me fait signe de la main :
Elle me paroit toute émûe,
Mais je ne sçai pas son dessein.
Ne pourrai je point le connoître ?
Elle souhaiteroit des Nimphes que je vois.

AMARILLIS.

Comment, tout le jour dans ce Bois
Faut-il joüer avec des Plantes !

CORISQUE.

Aprés ces longueurs surprenantes,
Il faut que malgré moi je quitte ce buisson.
Que je parle à Mirtil, que j'excite son zèle.
Quoi, n'as tu point le cœur aussi froid qu'un glaçon ?
Lâche, laisse-toi prendre, & cours au devant d'elle,
Dis moi, Mirtil, n'attens-tu pas

Qu'elle

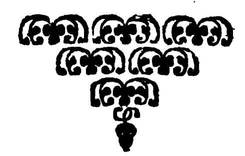
Qu'elle se jette entre tes bras?
A ton heureux Destin ne veux-tu pas te rendre?
Va, donnes-moi ton dard, songes à te laisser prendre.

MIRTIL.

Ah! que j'accorde mal mes voeux & mes soupirs
Avec si peu de hardiesse!
Et que mon coeur a de foiblesse
Avec de si pressans desirs!

AMARILLIS.

En verité je suis bien lasse.
Quoi, nulle d'entre-vous ne me vient secourir?
Encore un coup je veux courir,
Mais apres je quite la place
Certes vous aves bonne grace,
Voulés-vous me faire mourir?





SCENE III.

AMARILLIS, CORISQUE, MIRTIL.

AMARILLIS.

Aglaure, enfin te voila prise;
Malgré tous vos desseins le sort me favorise;
Tu me veux échapper, mais inutilement,
Car je t'embrasse étroitement.

CORISQUE.

Si je n'eusse poussé d'une main imprévûë
Cet amant trop respectueux,
Pour les faire approcher tous deux,
Je n'aurois jamais pû vaincre sa retenuë.

AMARILLIS.

Tu ne dis mot, Aglaure; est-ce quelqu'autre, ou toi?
De grace parle, répons moi.

CORISQUE.

Je mets ici son dard, & loin de leur presence,
Je prétens observer si bien
Ce qui se passera pendant leur entretien,
Qu'ils ne sçauroient tous deux tromper ma vigilance.

AMARILLIS.

A ta taille, à tes courts cheveux,
Je te connois, Corisque, & c'est toi que je veux,
Pour

Pour te faire souffrir mille petits supplices,
Et pour te faire cent malices.
Mais quoi, tu ne dis rien quand tu reçois des coups;
Ote moi le bandeau dont tu m'avois voilée,
Et tu vas être regalée
D'un baiser si tendre & si doux,
Que ta bouche jamais n'en reçût un semblable,
Hâtes-toi donc, mon cœur, & sois moi secourable;
Mais quoi, la main te tremble ? as-tu couru si fort,
Qu'il ne te reste plus d'haleine ?
Des ongles & des dents fais un dernier effort
Pour delier enfin ce bandeau qui me gêne.
As tu si peu d'addresse ? attens donc un moment,
Je l'ôterai plus aisément.
Voila bien des nœuds à défaire :
Non, je ne pense pas les dénoüer jamais,
Je sçaurai m'en venger, c'est toi qui les a faits,
Et c'est de ta malice un effet ordinaire :
Enfin j'en viens à bout, je recouvre mes yeux.
O Ciel ! que vois-je dans ces lieux ?
Je suis morte, je suis perduë :
Perfide, éloignes-toi promptement de ma vûë,
Et va porter ailleurs tes pas.

MIRTIL.

Cher objet de mon ame, ah ! ne vous troublés pas.

AMARILLIS.

Laisse-moi donc, te dis-je; est ce ainsi qu'on en use?
Te sers-tu de la force ainsi que de la ruse ?
A moi, mes Compagnes, venés.
Quoi, seule vous m'abandonnés ?
Ne me retiens donc plus avec tant d'insolence.

MIRTIL.

Qu'en vous laissant aller je sens de violence !

AMARILLIS.

Corisque m'a joüé ce tour,
Je découvre ici sa finesse;

Mais tu ne dois qu'à son addresse
Ce que tu ne pouvois obtenir de l'Amour,

MIRTIL.

Inhumaine, où fuis-tu? contente ton envie,
Regarde mon tragique sort;
Et sois le témoin de ma mort,
Si tu ne peux souffrir ma vie;
Voi comme de ce dard je me perce le cœur.

AMARILLIS.

Que fais tu, malheureux? arrête ta fureur.

MIRTIL.

Je fais; ô Nimphe trop crüelle,
Ce que contre mes jours tu voudrois avoir fait;
De ta fiere beauté c'est le dernier effet,
Et le dernier effort de mon amour fidelle.

AMARILLIS.

Ah! je meurs.

MIRTIL.

Si tu veux accomplir le dessein
De mon amour & de ma rage;
Si ma mort est un coup reservé pour ta main;
Acheve ce funeste ouvrage:
Crüelle, prens ce dard, & m'en perce le sein.

AMARILLIS.

Tu le meriterois; d'où te vient cette audace?

MIRTIL.

De l'Amour.

AMARILLIS.

Dans ton cœur il n'eut jamais de place,
Quand un cœur brule de ses feux,
Il est toûjours respectueux.

MIRTIL.

Si l'on est discret quand on aime,
Tu ne dois pas douter de mon amour extrême,
Puis qu'enfin je n'ai point perdu
Le juste respect qui t'est du:

Et

Et si je voulois me défendre,
Je dirois seulement que tu m'es venu prendre;
Que j'ai gardé les Loix d'un rigoureux devoir,
Loin d'écouter l'Amour qui m'étoit secourable:
Et quand j'ai pû me prévaloir
D'une occasion favorable,
Je l'ai fait si discretement.
Que j'ai presque oublié tous les droits d'un Amant.

AMARILLIS.

Ne me reptoche point ce que tu m'as vû faire.
Lors que j'étois aveugle.

MIRTIL.

Appaise ta colere;
C'est moi qui suis aveugle, & qui sans liberté
Soûpire incessamment dans tes fers arrêté.

AMARILLIS.

Un amant dont l'ame est soûmise,
Ne met point en usage auprés d'une Beauté,
Les embuches, ni la surprise,
Mais les soins, le respect, & la fidelité.

MIRTIL.

Comme du fond d'un Bois une Bête affamée
Sort avec des desirs pressans;
Et se jette sur les passans,
De faim & de rage animée;
Ainsi moi qui vivois seulement par tes yeux.
Privé de tes regars, je portois en tous lieux
Ma triste & noire inquietude;
Et j'ai quitté la solitude
Où mon sort & ta cruauté
M'avoient si long-tems arrêté.
J'ai pris pour soûlager une si longue absence,
Ce que l'Amour offroit à mon impatience:
Blâme donc ta rigueur plûtôt que mon transport,
Et si comme tu dis, les soûpirs & les larmes,
D'un veritable Amant sont les plus justes armes,

Et les vens les plus doux qui conduisent au port :
Que ne m'as tu permis de les mettre en usage,
Et d'employer ce beau secret ?
Le grand soin que tu prens d'éviter mon visage,
M'a ravi le moyen d'être un amant discret.

AMARILLIS.

Tu pouvois le paroître en changeant de conduite,
Et me laissant vivre en repos.
Pourquoi viens-tu mal à propos,
Par une inutile poursuite,
Me chercher en tous lieux, moi qui fuis de te voir ?
Que prétens-tu de moi ? je voudrois le sçavoir.

MIRTIL.

Que du moins avant que j'expire,
Tu daignes une fois seulement m'écouter !
C'est la grace que je desire ;
Et que je ne puis meriter.

AMARILLIS.

Ne la demande plus cette grace accordée,
Tu viens de l'obtenir sans l'avoir demandée.

MIRTIL.

Crüelle cause de mes pleurs,
Tout ce que je t'ai dit des peines que j'endure,
Du triste amas de mes douleurs :
N'est qu'une legere peinture.
Ah ! si je ne puis être écouté par pitié,
Si tu n'es point sensible aux traits de l'amitié,
Ne songe qu'à te satisfaire ;
Et pour augmenter tes plaisirs,
Ecoute les derniers soûpirs
D'un malheureux Amant qui ne sçauroit te plaire.

AMARILLIS.

Si tu veux retrancher les discours superflus,
Je veux bien écouter ta plainte,
Pour soulager ta peine, & finir ma contrainte :
Mais pars soudain aprés, & ne retourne plus.

MIR-

MIRTIL.

Inhumaine Beauté qui regnes sur mon ame,
Comment puis-je donner des bornes à ma flâme
Et t'expliquer en peu de mots
Ce violent amour qui trouble mon repos ?
L'esprit humain ne peut comprendre
Ce que pour toi mon cœur sent de doux & de ten-
Oui je t'aime plus cherement (dre:
Et que mes yeux, & que ma vie;
Et si tu doutes un moment
De cette belle ardeur dont mon ame est ravie,
Demande à ces sombres Forêts,
Apprens de ces Bêtes farouches
Ce que tu fais sentir à ce cœur que tu touches
Par tes adorables attraits:
Interroge ces Mons, interroge ces Plaines,
Et tous les Rochers d'alentour,
Qui se sont ramolis au recit de mes peines,
Ils te feront sçavoir l'excés de mon amour.
Mais pourquoi tant de témoignages,
Pour te montrer ce que je sens;
Ta beauté souveraine, & tes charmes puissans,
Sont les garans de mes hommages.
Vois tout ce que le Ciel & la Terre ont de beau,
Ramasse toutes leurs merveilles,
Qui ne seront jamais à tes beautés pareilles,
Tu verras que je dois t'aimer jusqu'au tombeau.
Comme on voit que les eaux précipitent leur course
Pour aller sans cesse à leur source;
Que le feu vers le Ciel monte legerement,
Et cherche un repos plus tranquille;
Que l'air est toûjours vague, & la terre immobile,
Et les Cieux dans le mouvement:
Ainsi tes beaux yeux & tes charmes
Sont le centre de mes desirs;
C'est où tendent tous mes soûpirs,

C'est où coulent toutes mes larmes ;
Mon ame sans se partager
Suit cet aimable objet qui la charme & l'entraîne
Et quiconque voudroit l'empêcher d'y songer,
Pourroit avec que moins de peine
Renverser l'Univers jusqu'à ses fondemens
Et suspendre le cours de tous les Elemens
Pourquoi m'ordonnes-tu, lors que mon cœur soû-
De parler peu de mes douleurs, (pire
Et de l'excés de mon martire ?
Oüi je te dirai peu, si je dis que je meurs ;
Je ferai peu pour satisfaire
Et tes desirs & mon amour ;
Mais au moins en perdant le jour,
Je cesserai de te déplaire.
Dans un état si malheureux,
Puis que l'Amour m'est si funeste,
Il faut que par la mort je couronne mes feux,
C'est l'unique espoir qui me reste ?
Mais aprés mon trépas, dis moi si par pitié
Tu voudras de mes maux ressentir la moitié ?
Agreable objet de ma flâme,
Qui faisois autrefois ma joïe & mon bonheur,
Suspens avant ma mort ta funeste rigueur
Et jette un doux regard qui console mon ame ;
Tourne sur moi ces yeux que je vis si serains,
Ces Astres dont le cours me fut si favorable,
Ils doivent être plus humains
Lors que je suis plus miserable :
Après cette faveur, il me sera bien doux
De mourir à tes piés tout percé de tes coups.
Oüi, parmi les malheurs dont ma flâme est suivie,
Tes yeux décideront mon sort ;
Et s'ils m'ont annoncé la vie,
Il faut qu'ils m'annoncent la mort ;
Il faut que ce regard si doux & si propice,

Qui

Qui d'abord pour aimer me servit de flambeau,
Pour achever mon sacrifice,
Me montre le chemin qui conduit au tombeau.
Ces beaux ennemis que j'adore,
Qui d'un amour naissant furent la belle Aurore,
Et l'étoile du point du jour,
Paroîtront pour marquer la nuit de mon amour:
Mais, crüelle, rien ne te touche,
Et loin de te fléchir, mon discours t'effarouche.
Quoi donc tu m'entendras parler
Des maux dont je ressens l'extrême violence,
Et tu garderas le silence,
Sans me dire un seul mot, & sans me consoler?
Malheureux que je suis, quelle est mon avanture!
J'entretiens un Rocher des peines que j'endure:
Du moins commande-moi, crüelle, de mourir,
Et soudain au trépas tu me verras courir.
Ah! c'est bien à cette heure, Amour impitoyable,
Que je vois le malheur d'un Amant miserable:
J'éprouve maintenant la rigueur de mon sort;
La Nimphe dont le cœur est pour moi tout de gla-
Me refuse même la mort, (ce,
De peur de me faire une grace,
Et sans vouloir repondre à mes tristes accens,
Elle ne daigne pas me montrer sa colere,
Ni terminer mes jours, & les maux que je sens,
Par une parole severe.

AMARILLIS.

Tu me blâmerois justement,
Si je t'avois promis de répondre à ta plainte?
Mais je t'ai promis seulement
D'écouter la douleur dont ton ame est atteinte:
Tu m'appelles crüelle, & tu crois sans raison
Me faire devenir plus tendre:
Ce réproche est un fin poison
Dont je sçaurai bien me deffendre:

Je

Je ne me laiſſe point flater
Du tître d'adorable, & du tître de belle,
Je ne ſçaurois les mériter,
Et j'aime beaucoup mieux qu'on me nomme crüelle,
Peut être que la cruauté
Pour un autre ſujet ſeroit digne de blâme;
Mais c'eſt une vertu ſous le nom de fierté
Qui des traits de l'Amour fait deffendre nôtre ame,
Et ce que tu nommes rigueur,
Eſt un chemin ouvert pour aller à l'honneur:
Mais ſoit que l'on nous louë, ou que l'on nous accuſe
D'exercer la fierté contre un cœur amoureux,
De crainte qu'un amant n'abuſe
D'un traitement moins rigoureux;
Ingrat, oſes-tu bien te plaindre
Et de ma rigueur & de moi?
Eſt-ce quand tu devois tout craindre,
Et qu'on ne devoit point avoir pitié de toi?
Tu ſçais bien que j'en eus, quand dans nôtre aſſemblée,
Comme un amant folâtre, indiſcret, emporté,
Et ſous un habit emprunté,
Tu vins d'une ardeur déreglée
De nos chaſtes baiſers ſoüiller la pureté:
Le ſouvenir encor me fait rougir de honte;
Dans ce fâcheux diſcours la pudeur me ſurmonte.
Mais je prens à témoin les Dieux
De mon aveugle erreur & de mon innocence;
J'en eus du déplaiſir, quand j'examinai mieux
Le ſuccés de ton inſolence:
Alors je conſervai l'empire à ma raiſon,
Et deffendis mon cœur de l'amoureux poiſon,
Enfin ce qui le plus me conſole & me touche,
C'eſt que tu n'as ſoüillé que les bords de ma bouche;

Et

Et lors que par surprise on dérobe un baiser,
Si le cœur y resiste, on doit le mêpriser.
Si j'eusse découvert ton larcin témeraire
Aux chastes Nimphes de nos Bois,
Elles eussent sur toi déchargé leur colere;
Comme on sçait qu'Orphée autrefois
Par une funeste disgrace
Eût le corps déchiré par les femmes de Trace:
Et celle dont tu viens de blâmer la rigueur,
T'a sauvé par pitié de ce crüel malheur.
Mais je devrois bien être encor plus rigoureuse,
Et n'être pas si génereuse:
Si tu n'es point respectueux
Quand je te traite avec rudesse,
Quelle seroit ta hardiesse,
Si j'étois plus facile à seconder tes vœux?
Oui, je t'ai fait assez connoître
La pitié que j'avois pour toi,
Autant que mon devoir a pû me le permettre:
En vain esperes-tu d'autre pitié de moi;
Quand on l'accorde à ce qu'on aime,
Ah! que mal aisément peut on s'en reserver
Et si l'on en veût pour soi-méme,
Souvent on n'en sçauroit trouver.
Si ton amour est véritable,
Chéris & ma gloire & mes jours,
De tes ardens desirs arrête un peu le cours,
Et ne me rens pas misérable;
Tu ne peux arriver au but où tu prétens,
Et que ton amour se propose.
N'espere rien de moi, n'espere rien du tems;
Le Ciel à tes desseins s'oppose,
La terre resiste à tes vœux,
Et la mort puniroit nos feux:
Mais ce qui sur mon ame a bien plus de puissance,
Et qui doit regler mes desirs,

Mon

Mon honneur me defend d'écouter tes soûpirs,
Et de flater ton espérance.
Ainsi redonne moi la paix
Que ta poursuite m'a ravie,
Evite ma presence, & pren soin desormais
De ton repos & de ta vie:
Se laisser vaincre à la douleur,
Et desirer la mort pour vaincre son malheur,
N'est pas le sentiment d'une ame magnanime:
Mais le cœur qui resiste aux doux charmes des sens,
Quand ils ne sont point innocens
Merite une éternelle estimé.

MIRTIL.

Lors qu'on nous arrache le cœur,
En vain contre la mort on pretend se deffendre.

AMARILLIS.

Armé de la Vertu on peut tout entreprendre.

MIRTIL.

La Vertu ne peut vaincre où l'Amour est vainqueur.

AMARILLIS.

Qui ne peut parvenir à tout ce qu'il aspire,
Se borne à ce qu'il peut, non à ce qu'il desire.

MIRTIL.

Un violent amour nous en ôte le choix.

AMARILLIS.

L'absence bien souvent affranchit de ses Loix.

MIRTIL.

Quand on a dans le cœur la mortelle blessure,
L'absence ne peut rien sur les maux qu'on endure.

AMARILLIS.

Tâche de soûpirer pour une autre Beauté,
Romps tes premiers liens, reprens ta liberté.

MIRTIL.

Il faudroit que les Dieux m'eussent fait une autre ame

Mon cœur ne peut brûler d'une ſeconde flâme.
AMARILLIS.
Le tems qui détruit tout, peut détruire l'Amour.
MIRTIL.
Avant qu'il me l'arrache, il m'ôtera le jour.
AMARILLIS.
Quoi, le mal que tu ſens ſeroit-il ſans remede?
MIRTIL.
Je ne vois que la mort au mal qui me poſſede.
AMARILLIS.
La mort? Ah! je n'approuve pas,
Que pour guerir ton mal tu cherches le trépas;
Ecoute, & dans ton cœur imprime ces paroles.
Je ſçai que les Amants pour orner leurs diſcours,
Diſent inceſſamment qu'ils vont finir leurs jours;
Mais ce ſont des diſcours frivoles,
Et les maux qu'on leur voit ſouffrir
Ne leur inſpirent pas le deſſein de mourir.
Mais enfin ſi jamais il t'en prenoit envie,
Et ſi le deſeſpoir te pouſſoit à la mort,
Sçache que par un même ſort
Tu ternirois ma gloire en t'arrachant la vie.
Conſerves donc tes jours, ſi je ſuis dans ton cœur,
Et tu me feras voir ton amoureuſe ardeur;
Evite ma rencontre avec un ſoin extrême,
Et fais en ma faveur cet effort ſur toi même.
MIRTIL.
Que cet Arrêt eſt rigoureux,
Et qu'il me va coûter de larmes!
Puis-je vivre éloigné d'un objet plein de charmes,
Qui ſeul ſoutient ma vie, & conſerve mes feux?
Ou comment, ſans mourir, puis-je finir les peines
Qu'Amour me fait ſouffrir ſous le poids de mes chaines?
AMARILLIS.
Mirtil, il eſt tems de partir,

J'ai trop écouté ton martire :
Mais certes je veux bien encore t'avertir,
Que tu n'es pas le ſeul dans l'amoureux Empire
Qui ſe plaigne de ſon deſtin ;
On en voit en tous lieux, le nombre en eſt ſans fin,
Et bien d'autres que toi vivent dans la ſouffrance ;
Chaque bleſſure a ſes douleurs,
Et mille Amans verſent des pleurs,
Qui les verſent ſans eſperance.

MIRTIL.

Je croi que parmi les Amans
Je ne ſuis pas le ſeul de qui la deſtinée
Soit à de rigoureux tourmens
Sans nul ſecours abandonnée :
Mais quel Amant eſt ici bas
Le rebut de la vie ainſi que du trepas ?
Eſt-il quelque douleur à la mienne ſemblable ?
Je perds tout eſpoir de guerir,
Et mon ſort eſt ſi déplorable,
Que je ne dois pas vivre, & ne ſçaurois mourir.

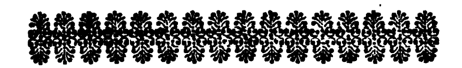
AMARILLIS.

Conſoles-toi, Mirtil, dans le mal qui te preſſe.
Adieu montre moins de foibleſſe.

MIRTIL.

Ah ! triſte & funeſte départ,
Qui viens par ce dernier regard
Renouveller tous mes ſupplices,
Et finir toutes mes delices !
Beaux yeux ſi charmans & ſi doux,
Puis-je bien, ſans mourir, me ſéparer de vous ?
Je ſouffre en ce moment les peines effroyables
Que la mort fait ſouffrir à tous les miſérables ;
Et je ſens au fond de mon cœur
Une certaine mort vivante,
Qui rend mon ame languiſſante,
Qui conſume ma vie, & nourrit ma douleur.

SCE-



SCENE IV.

AMARILLIS, seule.

CHer objet pour qui je soûpire,
Mirtil qui causes ma langueur,
Si tu pouvois voir le martire
Que tu fais souffrir à mon cœur,
Loin de m'appeller inhumaine,
Tu connoîtrois bien-tôt ce que je sens pour toi,
Et tu m'accorderois sans peine
Cette même pitié que tu voudrois de moi.

Mais helas! qu'en Amour je suis infortunée?
Et que ton sort est rigoureux!
Une crüelle destinée
Nous fait pousser en vain des soûpirs & des vœux;
Car enfin que me sert de posseder ton ame?
Et de quoi peut servir à ton cœur amoureux,
Que le mien brûle aussi d'une pareille flâme,
Si je ne puis le rendre heureux?

Pourquoi, crüel destin, par une loi barbare,
Viens-tu rompre des nœuds que l'Amour a formés?

Et toi, perfide Amour, qui nous as enflamés,
Pourquoi nous unis-tu, si le Ciel nous sépare.

Que vous étes heureux, mais heureux mille fois,
Sauvages habitans des Bois,
Où vous errés à l'avanture !
Et qui dès le moment que vous venés au jour
Ne recevés de la Nature
D'autre regle en aimant que celle de l'Amour.

Nos Loix sont bien plus inhumaines,
D'imposer à l'Amour la derniere des peines,
Lors que le penchant est si doux,
Et que c'est une Loi pour nous,
De vaincre l'attrait qui nous presse.
Quel parti doit prendre mon cœur ?
La Nature a trop de foiblesse,
Et la Loi nous condamne avec trop de rigueur.
Vous qui voyés du Ciel les peines que j'endure,
Revoqués vos Arrets ou combattés pour moi,
Grans Dieux, corrigés la Nature,
Ou bien reformés vôtre Loi.

Mais qui craint de mourir pour un objet aimable,
N'a jamais de l'Amour ressenti le pouvoir.
Ah ! Mirtil, que la mort me seroit agréable,
Si je pouvois t'aimer sans blesser mon devoir !
Sainte Loi de l'honneur que je garde & que j'aime,
Mon unique Divinité,
J'immole à ta sévérité,

Par

Par les mains de la pudeur même,
Cette amoureuse volonté.

Et toi, mon cher Mirtil, qu'une Loi rigoureuse
M'empêche de pouvoir guerir,
Pardonne à cette malheureuse
Qui voudroit bien te secourir;
Sçache que dans le cœur je suis tendre & fidelle,
Que j'ai pitié de ton tourment,
Et que je ne te suis crüelle
Qu'en apparence seulement.

Que si de ma riguéur tu veux tirer vengeance,
Tu me punis assés par ta propre souffrance:
Car enfin si je puis t'appeller mon Amant,
Mon espoir, mon cœur, & ma vie,
Comme tu l'es assurément,
Malgré tous les traits de l'Envie,
Et malgré la terre & les Cieux,
Lors que je vois couler les larmes de tes yeux,
C'est mon sang que je vois répandre ?
Je pousse de mon cœur tes soûpirs languissans,
De tes propres douleurs je ne puis me deffendre;
Et ces pitoyables accens
Que ta foible voix fait entendre,
Sont les tristes échos des peines que je sens.

SCENE V.

CORISQUE, AMARILLIS.

CORISQUE.

NE dissimules plus ta passion secrete,
En vain voudrois-tu la cacher.
AMARILLIS.
Helas! que je suis indiscrete!
CORISQUE.
Je sçai ce qui t'a pû toucher.
N'avois-je pas raison, quand tu m'entendois dire,
Que ton cœur gemissoit sous l'amoureux empire?
Maintenant je n'en puis douter,
Et ce que je viens d'écouter
Soûtient ma premiere créance.
Je te suis donc suspecte, & loin d'avoir en moi
Une parfaite confiance,
Ma Sœur, tu doutes de ma foi:
Cependant tu sçais que je t'aime
Aussi cherement que moi-même.
Mais d'où vient cette émotion
Qui change tout à coup ta couleur ordinaire;
L'Amour est un mal nécessaire,
Il ne faut point rougir de cette passion.
AMARILLIS.
Je ne puis te cacher plus long tems ma foiblesse,
J'ai-

J'aime, il eſt vrai, je le confeſſe.

CORISQUE.

Certes il eſt tems d'en parler ;
Quand tu ne ſçaurois plus me le diſſimuler.

AMARILLIS.

Ah ! je reconnois bien par mon expérience,
Que lors que l'Amour regne avec que violence,
Le cœur eſt un Vaiſſeau, qui dans ſes foibles bords
Ne ſçauroit retenir les amoureux tranſports.

CORISQUE.

Crüelle à ton Berger qui t'adore & qui t'aime,
Songe que tu deviens plus crüelle à toi-même

AMARILLIS.

Voudrois-tu nommer cruauté
Ce que la pitié ſeule inſpire à ma bonté ?

CORISQUE.

Voit-on par un effet contraire
Naître un mortel poiſon d'un arbre ſalutaire ?
La cruauté qui fait ſouffrir,
Dans ſes plus rudes coups n'eſt pas ſi dangereuſe.
Que cette pitié rigoureuſe
Qui refuſe de ſecourir.

AMARILLIS.

Ah ! Coriſque.

CORISQUE.

Ma Sœur. ces ſoûpirs tout de flâme
Qui ſortent du fond de ton ame,
Me font voir ta foibleſſe, & ſont les vrais témoins
De tes peines & de tes ſoins.

AMARILLIS.

Sans doute je ſerois encore plus crüelle,
Et j'aurois pour Mirtil moins d'amour & de zele,
Si j'entretenois ſans eſpoir
Une ardeur qui s'oppoſe aux loix de mon devoir.
Lors que j'évite ſa preſence,
Et que je fuis ſon entretien,

Je montre assès par ma souffrance
Que je plains son mal & le mien.

CORISQUE.

Pourquoi ravir l'espoir à son ame affligée ?

AMARILLIS.

Quoi, ne sçais-tu pas bien que je suis engagée,
Et que si je manquois de foi,
J'éprouverois bien-tôt la rigueur de la Loi ?

CORISQUE.

Innocente, faut il que cela te retienne ?
Di-moi quelle des Loix est la plus ancienne,
Ou celle de Diane, ou celle de l'Amour ?
Celle-ci naît en nous quand nous venons au jour,
Et se fortifie avec l'âge,
Les preceptes de l'art n'en montrent pas l'usage ?
La Nature elle même, & de sa propre main,
Comme une sçavante Maîtresse,
L'imprime dans nos cœurs sur un fond de tendresse
Et quand elle commande, on écoute sa voix ;
Les Hommes & les Dieux fléchissent sous ses Loix.

AMARILLIS.

Mais si l'autre Loi rigoureuse
M'alloit condamner à mourir,
Celle qu'on voit regner sur une ame amoureuse
Pourroit-elle me secourir ?

CORISQUE.

Ton esprit est rempli de mille vains scrupules.
Si les Femmes avoient ces craintes ridicules,
Il faudroit étouffer les amoureux desirs,
Et bannir loin de nous les Jeux & les plaisirs.
Les mal-habiles sont sujettes
A souffrir de nos Loix le rude châtiment ;
Mais ces Loix n'ont pas été faites
Pour celles qui sçauront aimer adroitement.
Si l'on donnoit la mort à toutes les coupables,
Ces lieux se changeroient en un desert affreux.

Que

Que d'Amans seroient mal-heureux !
Et que de Femmes miserables !
Celles qui n'ont pas l'esprit fin,
Eprouvent sottement une Loi si sevêre ;
Et certes il est bon de punir le larcin
Qu'on ne sçait pas cacher dans l'amoureux mistere.
Enfin cet honneur délicat
Où nôtre Sexe nous engage,
A proprement parler, n'est rien qu'un faux éclat ;
Et qu'un art de paroître sage :
Chacun sur ce sujet parle diversement ;
Pour moi c'est là mon sentiment,
Et je tiens toûjours ce langage.

AMARILLIS.

Corisque ton discours est vain,
Ce n'est qu'un feu brillant que ton esprit fait naître.
Il faut abandonner soudain
Ce qu'on ne peut garder, & dont on n'est pas maî-
tre.

CORISQUE.

Dis-moi, qui t'en empêche, & pourquoi t'affliger?
Le Ciel de nôtre vie a borné la carriere ;
Veux tu si mal la ménager,
Et dans un seul amour la passer toute entiere.
Les Hommes maintenant ne font pas ce qu'il faut,
Ils sont trop fiers & trop avares,
Leurs faveurs deviennent trop rares,
Et c'est là leur commun défaut :
Nous ne leur sommes agréables
Qu'autant que nous avons d'éclat & de blancheur,
Et ce qui peut nous rendre aimables,
C'est la jeunesse & la fraicheur.
Si-tôt que la beauté nous quitte,
Nous sommes sans Amans, nous sommes sans méri-
Quand le tems a ravi cette faveur du Ciel, (te
Nous n'avons plus la preference,

Nous

Nous sommes des ruches sans miel,
Le joüet du mépris & de l'indifference.
Les Hommes de ce tems méprisent les discours,
Ils sont libres par tout, ils vivent à leur mode,
Nôtre façon de vivre est bien plus incommode,
Et mille vains respects la traversent toûjours:
Les Hommes avec l'âge acquierent la sagesse,
Ils deviennent parfaits en perdant la jeunesse:
Mais quand nous perdons la beauté,
La jeunesse, & les autres charmes,
(Qui par un agréable & douce autorité
Aux esprits les plus forts ont fait rendre les armes)
Il ne nous reste rien alors:
Nous voyons expirer toute nôtre puissance,
Et nous perdons tous nos trésors,
Sans retour & sans esperance.
On ne sçauroit rien voir plus digne de mépris,
Que les Femmes abandonnées
A la merci de leurs années,
Qui pour tout agrément n'ont que des cheveux gris.
Si tu suis mon conseil, préviens cette infortune
Si rigoureuse & si commune;
Connois mieux ton mérite & tes rares apas;
Amarillis, crois-moi, ne leur refuse pas
Les plaisirs les plus doux où l'âge te convie;
Enfin ménage mieux les momens de ta vie:
Le Lion auroit vainement
Reçû tant de force en partage;
Et l'homme le rare avantage
De l'esprit & du jugement,
S'ils ne mettoient jamais ces beaux dons en usage.
Ainsi la fleur de la Beauté,
Qui nous tient lieu d'esprit, de force, & de prudence,
Ne seroit qu'une ingrate & vaine qualité,
Si nous n'en avions pas la douce joüissance.

Pen-

Pendant qu'elle est à nous, il faut en bien user,
Et joüir d'un trésor qu'on ne peut trop priser:
Il faut que les plaisirs viennent à nous en foule,
Pour nous faire passer les plus beaux de nos jours;
Et puis qu'on ne sçauroit en arrêter le cours,
Profitons du tems qui s'écoule.
Dans un âge plus avancé,
Nous voyons mourir toutes choses;
Et quand le Printems est passé,
Il ne nous reste plus de roses;
La jeunesse ne revient plus,
Et pour la rappeller les vœux sont superflus:
L'Amour, malgré les ans, peut enflâmer nos ames,
Par un rigoureux châtiment:
Mais s'il revient avec ses flâmes,
Il ne ramene pas l'Amant.

AMARILLIS.

Ma chere Corisque, j'admire
Tout ce que tu viens de me dire;
Mais je veux croire aussi que par cet entretien
Tu me caches ton cœur, & tu sondes le mien.
Si tu ne trouves point quelque prétexte honnête
Pour rompre cet hymen qui menace ma tête,
Ah! j'aime mieux cent fois en souffrir la rigueur,
Que de laisser ternir l'éclat de mon honneur.

CORISQUE.

Dieux que je te trouve obstinée!
Hé bien, il faut te contenter;
Et si tu veux changer ta triste destinée,
Daigne seulement m'écouter.
Crois-tu que Silvio, ce Berger si rebelle,
Se pique fort d'être fidelle;
Pense-tu qu'il soit comme toi
Delicat sur l'honneur, & jaloux de sa foi?

AMARILLIS.

Pour la foi, ce n'est pas, je croi, ce qui le gêne,

Lui qui porte à l'Amour une si grande haine.

CORISQUE.

Tu crois donc que son cœur est un cœur de rocher,
Et qu'Amour de ses traits ne sçauroit le toucher?
Ah! que tu connois mal son cœur & sa tendresse!
Pour mieux cacher ses feux, il use de finesse:
Il faut se défier de ces esprits cachez
Qui semblent de l'Amour n'être jamais touchés:
Le larcin amoureux est bien plus agréable,
A qui sçait aimer finement,
Et se fait bien plus seurement,
Quand on le peut cacher sous un voile honorable.
Enfin ce Berger aime, & son cœur amoureux
N'adresse point à toi ses soûpirs, ni ses vœûx.

AMARILLIS.

Apprens moi donc quelle est la Beauté qui le blesse,
Quels attraits ont pû le charmer?
Sans doute c'est une Déesse.
Les Beautés d'ici bas ne sçauroient l'enflâmer.

CORISQUE.

Celle à qui son cœur songe à plaire,
Et qui retient sa liberté,
N'est pas une Divinité,
Ni même une Nimphe ordinaire.

AMARILLIS.

Dois-je à tout ce discours ajouter quelque foi?
Ne te raille tu point de moi?

CORISQUE.

Dis moi connois-tu pas Lisette?

AMARILLIS.

Celle qui garde tes troupeaux?
Et qui sur le bord des ruisseaux
Fait entendre souvent le son de sa Musette?

CORISQUE.

C'est celle qu'il adore, & qu'il voit tous les jours.

AMA-

AMARILLIS.

Voila de fort belles amours
Pour un esprit si difficile.

CORISQUE.

Pour elle il en quitteroit mille
Dont les attraits seroient plus nobles & plus doux ?
Son cœur en est êpris, il en ressent les coups :
Et feignant d'aller à la chasse,
Il la voit tous les jours sans que rien l'embarasse.

AMARILLIS.

Avant le lever du Soleil.
Tous les jours de son cor il trouble mon sommeil.

CORISQUE.

Et quand sur le midi tout le monde travaille,
Il vient par un secret chemin,
Et se rend, sans témoins, auprés de mon jardin,
Qu'une haie environne, & lui sert de muraille:
C'est là que pour flater ses amoureux desirs,
Et soulager l'ennui de son esprit malade,
Au travers d'une palissade,
Lisette écoute ses soupirs:
Aprés elle me le vient dire,
Et presque tous les soirs nous ne faisons qu'en rire.
Voici ce que j'ai projetté,
Pour donner à ton cœur le repos qu'il desire,
Et te rendre la liberté:
Tu sçais bien que la Loi, dont la rigueur mortelle
Punit toute femme infidelle,
La dispense de son serment,
Quand on voit son Epoux manquer de foi pour elle,
Et qu'elle peut alors chercher un autre Amant.

AMARILLIS.

Je sçai bien cette circonstance
Qui nous est confirmée assez,
Par l'infaillible expérience
De quelques exemples passez.

CORISQUE.

Donc pour te rendre un bon office,
Et pour te faire un sort plus doux,
Lisette par mon ordre, & par mon artifice,
Dans la Grote voisine a donné rendez-vous
A ce credule Amant, qui d'une attente vaine,
Croit finir aujourd'hui son amoureuse peine:
Tu pourras l'y surprendre avec un peu de soin,
Et je serai de tout un fidelle témoin;
Mon témoignage est nécessaire
Pour bien conduire cette affaire.
Ainsi tu peux te dégager
Des nœuds de ce triste Himenée,
Et retirer la foi donnée
Avec honneur & sans danger.

AMARILLIS.

Corisque, cet avis me paroit admirable:
Ah! que je te suis redevable:
Mais est-ce là tout le dessein?

CORISQUE.

Tu sçauras que sur la main droite
Cette Caverne a dans son sein
Un Antre dont la forme est longue & fort étroite,
Cavé dans le roc par hazard,
Mais si bien, qu'on diroit que l'Art
A voulu dans ce lieu seconder la Nature:
Il reçoit du Soleil un favorable jour
Par une petite ouverture,
Qui le rend fort commode aux larcins de l'Amour;
Un liére l'entoure, & le rend agréable,
Et c'est là qu'aux Amants Venus est favorable.
Dans cet agréable rocher
Les deux Amants doivent se rendre;
Avant leur arrivée, il faudra t'y cacher,
Et là fort seurement tu pourras les attendre.
Selon que nous avons concerté toutes deux,

Lisette

Lisette y sera la premiere:
Moi je suivrai de loin le Berger amoureux,
Et ne viendrai que la derniere:
En entrant je pourrai le saisir par le corps,
Pour empêcher sa fuite, & rompre ses efforts.
Au bruit que nous ferons, il te faudra paroître,
Et lui reprocher hardiment
Le larcin qu'il alloit commettre
Contre la foi promise & contre son serment;
Après nous irons voir ensemble le grand Prêtre,
Qui te delivrera de ce perfide Amant.

AMARILLIS.

Mais comment l'accuser? le Grand Prêtre est son Pe-(re

CORISQUE.

Qu'importe: penses-tu que tout Pere qu'il est,
Il nous laisse perir pour son propre interêt?
Et qu'aveuglément il préfere
Le profane au sacré, sa maison aux Autels,
Les droits de la Nature aux droits des immortels.

AMARILLIS.

Sans craindre d'en être séduite,
Je m'abandonne à ta conduite.

CORISQUE.

Entre donc dans la grote, & sans plus differer,
Attens y le succés que tu dois esperer.

AMARILLIS.

Souffre que j'aille au Temple avant que je m'engage
A t'accorder ce que tu veux:
L'évenement n'est point heureux,
Lors que nous n'avons pas le celeste suffrage.

CORISQUE.

Un cœur ardent trouve en tous lieux
Un temple & des autels pour invoquer les Dieux:
Tu perdras trop de tems, & l'affaire te presse.

AMARILLIS.

Puis-je mieux l'employer qu'à demander sans cesse

Le secours nécessaire à ceux dont je l'attens,
Et qui sont les maîtres du tems.
CORISQUE.
Va donc vîte, & reviens avecque diligence.
L'affaire ce me semble est en assez bon train,
Sa scrupuleuse bienséance
Va retarder un peu l'effet de mon dessein ;
Il faut que par ma ruse elle me serve encore.
Le berger Coridon qui m'aime & qui m'adore,
Ne pourra pas me refuser,
Quand je lui ferai proposer
Qu'aujourd'hui je l'attens dans la grote voisine ;
C'est là qu'Amarillis trouvera sa ruine.
Si-tôt qu'il y sera venu,
Je conduirai Montan dans ce lieu solitaire,
Non par le chemin ordinaire,
Mais par un sentier inconnu.
Ainsi ma rivale surprise
Sera condamnée à mourir,
Et je pourrai mieux m'aquerir
Ce Berger qui pour elle aujourd'hui me méprise.
Mais il vient à propos, & selon mon desir ;
Servons nous du peu de loisir
Qu'Amarillis me laisse prendre,
Et tâchons de le rendre
A la force de mes apas.
Amour, ne me refuse pas
D'animer à ce coup mes yeux & mon visage,
Je devrai la victoire à ta divine ardeur ;
Et parois au dehors sans sortir de mon cœur.

SCE-

SCENE VI.

MIRTIL, CORISQUE.

MIRTIL.

ESprits condamnés aux tenebres,
Qui ne voyés jamais que des objets funebres,
Sortez du profond des Enfers,
Écoutés mon tourment, & ma nouvelle peine ;
Voyés la Beauté que je sers,
Qui sous une apparence humaine
Est plus crüelle que vos fers.
Ce n'est pas assés pour lui plaire,
De vouloir une fois expirer à ses yeux,
Il faut pour calmer sa colere
Un supplice plus ennuyeux ?
Elle me commande de vivre,
Et ne veut pas me laisser suivre,
D'un juste desespoir les violens transports,
Pour me faire souffrir tous les jours mille morts.

CORISQUE.

Pour mon dessein il me faut feindre
De ne l'avoir point vû paroître devant moi.
Mais j'entens une voix se plaindre.
Ah ! mon cher Mirtil, est ce toi ?

MIRTIL.

Que ne suis-je aujourd'hui privé de la lumiere,
Ou plutôt reduit en poussiere!

CORISQUE.

Hé bien, en quel état est maintenant ton cœur?
Amarillis par sa presence
A-t-elle soulagé ton amoureuse ardeur,
Et par son entretien flaté ton esperance?

MIRTIL.

Je suis comme un malade ardemment altéré,
Et qui long-tems a soûpiré
Après une liqueur qu'on lui defend de boire:
S'il ne peut sur soi-même obtenir la victoire,
Et s'il se laisse vaincre à son brulant desir,
Lors qu'il contente son envie,
Il voit par ce foible plaisir
Eteindre en même tems & sa soif & sa vie.
Ainsi je me sentois tous les jours consumer
Par les vives ardeurs d'une soif amoureuse;
Je voulois voir les yeux qui m'avoient sçeu charmer,
Esperant que mon ame en seroit plus heureuse.
Je les ai vûs ces yeux si propres à toucher;
Mais que j'ai cherement obtenu cette grace!
Ils ont été pour moi deux fontaines de glace,
Dont la source secrete est un cœur de rocher:
J'ai puisé dans ses yeux un venin qui me tuë,
Et qui cause mon desespoir:
Oui, je meurs pour l'avoir veuë,
Et je conserve encor le desir de la voir.

CORISQUE.

Si l'amour a de la puissance,
Il la reçoit de nôtre cœur,
Et n'a le titre de vainqueur,
Que parce qu'on le flate au point de sa naissance:
On peut dire que les Amours

Naissent

Naiſſent comme les petits Ours,
Qui ſont ſans forme & ſans figure,
Et que leur Mere leche avec que tant d'effet,
Que d'une maſſe où la Nature
N'a pas tracé le moindre trait,
Par ſa langue elle en forme un ouvrage parfait.
Un Amant en uſe de même,
Lors que flaté d'un doux plaiſir
Il ſent au dedans de ſoi-même,
Sans trouble & ſans effort, naître un ſimple deſir,
Dont le commencement n'a que de la foibleſſe:
Mais il devient plus fort, ſi l'eſprit le careſſe:
Et quand il eſt puiſſant, on voit paroître au jour
Un effet merveilleux que l'on appelle Amour.
Cet Amour en naiſſant eſt délicat & tendre,
C'eſt un petit enfant dans un berceau de fleurs,
Et de qui l'on ne doit attendre,
Dans ce premier état qu'un amas de douceurs;
Mais lors qu'il avance dans l'âge,
Il eſt crüel & plein de rage;
Enfin s'il s'établit dans le cœur d'un Amant,
Il y fait un triſte ravage,
Et ne donne que du tourment.
Que ſi l'ame eſt enſevelie
Dans cet unique ſouvenir,
Et qu'elle veüille entretenir
Cette ingenieuſe folie,
C'eſt alors que l'Amour qui ne devroit avoir
Que joie & que plaiſir, que douceur & qu'eſpoir,
Dégenere en melancolie,
Qui par un inſenſible effort
Nous ôte la raiſon, ou nous donne la mort.
Ainſi loin de juger qu'un Amant eſt volage,
Lors qu'il vient à changer d'amour,
Il faut croire qu'il eſt bien ſage,
Quand il en change chaque jour,

MIRTIL.

Ah! plutôt que ma triste vie
Me soit cruellement ravie,
Avant que je puisse changer:
Et bien qu'Amarillis, insensible & crüelle,
Refuse de me soulager,
Je ne veux vivre que pour elle.
Que si je pouvois concevoir
Le dessein de brûler d'une seconde flâme,
Certes il me faudroit avoir
Et plus d'un cœur, & plus d'une ame.

CORISQUE.

Berger infortuné, que tu sçais mal user
Des plaisirs que l'Amour ici bas nous presente!
Tu te laisses tiranniser
Avec ton humeur trop constante:
Peux tu te résoudre d'aimer
Une fiere Beauté qui se rit de ta peine?
Et ton cœur peut il s'enflâmer
Par le mépris & par la haine?
Pour moi j'aimerois mieux mourir,
Que d'être constant pour souffrir.

MIRTIL.

Comme l'or dans le feu se polit & s'épure,
De même la fidelité,
Dans les maux qu'un Amant endure,
Reçoit & plus de force, & plus de pureté.
Enfin rien ne sert tant d'épreuve à la constance
Qu'une impitoyable fierté
Qui nous laisse dans la souffrance:
Mais ce qui me console en répandant des pleurs,
Et ce qui flate mes douleurs,
C'est le sujet de mon martire,
Il est digne de mes soupirs,
Il mérite tous mes desirs;
Et si mon cœur languit, s'il brûle, s'il soûpire,

Quand

Quand il seroit jusqu'au tombeau,
Il est doux de souffrir pour un objet si beau;
Le nœud qui tient mon ame à mon corps enchaînée?
Se rompra bien plutôt que le nœud de ma foi,
Et je choisirai sans effroi
De finir par la mort ma triste destinée,
Plutôt que de changer & de vivre ici bas.
Sans adorer ses doux appas.

CORISQUE.

O l'amant généreux! ô la belle entreprise!
Aimeras-tu toûjours celle qui te méprise?
Et seras-tu comme un Rocher
Que le mépris ne peut toucher?
La peste, cher Mirtil, n'est pas si dangereuse,
Et l'on ne peut trouver de plus mortel poison,
Que cette vaine foi dont une ame amoureuse
Contre son repos même infecte sa raison.
Certes un Amant est à plaindre,
Lors qu'il laisse piper son cœur
A ce vain fantôme d'erreur,
Que toute la Terre doit craindre,
Qui fait par tout des malheureux,
Et trouble les plaisirs de l'Empire amoureux.
Amant infortuné, qui vis dans la souffrance,
Et qui te picques de constance,
Di moi ce que tu peux aimer
En celle qui t'a sçeu charmer?
Est-ce sa beauté qui te tuë,
Et que pour ton malheur le Ciel t'a defenduë?
Est-ce sa joie & ses apas,
Ou sa tendre pitié, que tu ne ressens pas?
Est-ce la recompense à tes feux preparée,
Et que ton triste cœur a long-tems desirée?
En vain elle te fait en tous lieux soûpirer,
Il ne t'est pas permis, Mirtil, de l'esperer:
Enfin tu n'aimes rien, plus je te considere,

Que

Que tes pleurs & que ta misere.
Es-tu donc résolu de garder ton amour,
D'aimer jusqu'au trepas, & d'aimer sans retour ?
Rappelle tes esprits, & reviens à toi même,
Dissipe ton erreur extrême,
Mille petits Amours te suivront en tous lieux.
Et tu trouveras d'autres Belles
Qui ne te seront pas cruelles,
Et qui t'aimeront beaucoup mieux.

MIRTIL.

Ah! j'aime mieux mourir pour celle qui m'enflâme,
Que d'être caressé de mille autres Beautés :
Et si le sort jaloux des fers que j'ai portés
Me ravit cet objet qui regne sur mon ame,
Qu'il étouffe tous mes desirs,
Et qu'il fasse mourir tous mes autres plaisirs ;
Pourrois-je vivre heureux en portant d'autres chaines ?
D'autres feux aigriroient mes douleurs & mes peines :
Je ne puis soûpirer après d'autres apas.
Que si par un malheur étrange
Je pouvois, ou voulois m'abandonner au change,
O Ciel! & vous Amour, qui fondés mon espoir,
Otés m'en le desir, ôtés m'en le pouvoir.

CORISQUE.

Dieux! quel enchantement & quelle frénésie
S'empare de ton cœur & de ta fantaisie ?
Faut-il te ravaler, pour rehausser le prix
De celle qui te traite avec tant de mépris ?

MIRTIL.

Celui qui n'attend de personne
Ni de secours dans ses travaux,
Ni même de pitié sous le poids de ses maux,
Aux plus rudes tourmens sans crainte s'abandonne.

CORISQUE.

Tu te flates peut-être, & tu crois que son cœur
N'est

N'est pas toûjours d'accord avec que sa rigueur ;
Tu crois peut être qu'elle t'aime :
Mais, croi moi, sur ce point ton erreur est extrême;
Si tu sçavois comment elle parle de toi,
Tu te picquerois moins de constance & de foi.

MIRTIL.

De ma fidelité ce sont les beaux trofées,
Et les eternels monumens ;
Sous le nombre de mes tourmens
On ne verra jamais mes flâmes étouffées :
Avec cette fidelité
Je veux vaincre sa dureté,
Et tous les ennemis qui me livrent la guerre.
Ainsi je flêchirai la rigueur de mon sort,
Et je triomferai du Ciel & de la Terre,
De la fortune & de la Mort.

CORISQUE.

Que ne feroit-il pas encore,
S'il croyoit être aimé de celle qu'il adore ?
Mirtil, j'ai pitié de ton mal,
Et je le trouve sans égal,
Mais, di-moi, n'as-tu point aimé quelqu'autre Belle,
Et n'aurois tu jamais soûpiré que pour elle ?

MIRTIL.

La belle Amarillis fut le premier objet
Qui posseda mon cœur, & regna sur mon ame ;
Ce sera le dernier sujet
De mes soûpirs & de ma flâme.

CORISQUE.

Tu n'as donc éprouvé jamais
Que d'un cruel Amour les rigoureux supplices ?
Ah! si ton cœur goûtoit ses aimables delices,
Après avoir senti la rigueur de ses traits :
Eprouve ses douleurs, donne ton ame en proye
A tous les doux transports d'une sensible joie,
Auprés d'une beauté qui te cherisse autant

Que

Que pour Amarillis ton cœur paroit constant.
Apprens par ton experience
Quels sont les plaisirs infinis
D'une parfaite joüissance,
Lors que deux tendres cœurs ensemble sont unis:
Certes il est bien doux après un long martire,
D'avoir tout ce qu'on aime, & tout ce qu'on desire;
De pousser tour à tour mille amoureux soûpirs,
Et goûter à l'envi les plus tendres plaisirs.
Ce bonheur n'est il pas extrême?
Ne comble-t-il pas pleinement
Le cœur d'un veritable Amant?
Lors que l'unique objet qu'il aime
Le regarde amoureusement,
Et lui dit dans l'excés de l'ardeur qui le presse;
Cher objet de mon cœur, digne de ma tendresse,
Les appas que tu vois en moi,
Cette bouche, ce sein, ces cheveux, ce visage,
A qui tes yeux rendent hommage,
Ne sont reservés que pour toi:
C'est pour toi seulement que je veux être belle,
Tu causes toute mon ardeur,
Je rens à ton amour une amour mutuelle,
Et c'est toi seul enfin qui possedes mon cœur:
Mais ce n'est qu'un ruisseau de la source féconde
Des plaisirs dont l'Amour abonde,
Quand on sçait tendrement aimer,
Et qui ne l'a senti, ne le peut exprimer.

MIRTIL.

Bien heureux est celui qu'un Astre favorable
Regarde avec des yeux si doux!
Le Ciel de mon bonheur jaloux
M'a voulu rendre miserable.

CORISQUE.

Ecoute moi, Mirtil (j'allois sans y penser
T'appeller mon ame & ma vie)

Ton

Ton destin est digne d'envie,
Et rien ne peut le traverser:
Une Nimphe agréable & blonde,
Digne de ton amour comme tu l'es du sien,
De qui le charmant entretien
Fait le plaisir de tout le monde;
Elle est l'amour des cœurs, l'ornement de nos Bois,
Nos Bergers les mieux faits soûpirent sous ses loix;
Mais au lieu d'appaiser l'ardeur qui les devore,
Elle t'aime, Mirtil, c'est toi seul qu'elle adore,
Crois-moi, ne la méprise pas,
Cette Beauté n'est point commune,
En tout tems, en tous lieux elle suivra tes pas,
Tu peux facilement posseder ses apas,
Ne sois point ennemi de ta bonne fortune.
Que ce plaisir est doux, qu'on n'a point achepté
Par les soûpirs, ni par les larmes!
C'est un trésor sans prix, un bonheur plein de charmes,
Une pure felicité;
Joüis de ce plaisir si commode & si rare,
Que ton heureux destin aujourd'hui te prepare;
Quitte l'ingrate qui te fuit,
Et répons à l'amour de celle qui te suit:
On n'entretiendra point d'une esperance vaine
Les doux transports de ton amour,
Et tu peux soulager ta peine,
Avant que de finir ce jour;
Elle n'est pas bien loin, la Nimphe qui t'adore;
Commande, & tu verras le feu qui la devore.

MIRTIL.

Mon cœur ne pousse point de vœux
Pour joüir des plaisirs de l'Empire amoureux.

CORISQUE.

Sçache au moins une fois ce que l'on en peut dire ;
Et s'ils sont dégoûtans, reviens à ton martire.

MIRTIL.

Un goût comme le mien abhorre les douceurs.

CORISQUE.

Ne laisse pas mourir, sans flater son envie,
Celle de qui tes yeux entretiennent la vie ;
Tu sçais ce qu'il en coûte à qui veut des faveurs,
Combien il est fâcheux de demander sans cesse,
Et ne rien obtenir qui flate nôtre espoir.
Ne refuse donc pas à celle qui t'en presse,
Cette même pitié que tu voudrois avoir.

MIRTIL.

Comment veux-tu que je lui donne
Ce que je ne possede pas ?
Enfin, quoi que le sort ordonne,
Je veux garder jusqu'au trépas,
A mon Amarillis insensible & cruelle,
Un cœur amoureux & fidelle.

CORISQUE.

Aveugle & malheureux Berger,
A qui veux tu garder une foi si constante ?
Je ne voulois point t'affliger,
Ni rendre ta douleur encor plus violente :
Mais on te trahit lâchement ;
Et moi qui t'aime tendrement,
Je ne sçaurois souffrir qu'on fasse un sacrifice
De ton amour & de ton cœur,
Et qu'Amarillis te trahisse
Sous un faux pretexte d'honneur.
Ce n'est pas cet honneur qui la rend si farouche,
Un autre a pris ta place ; un autre objet la touche ?

Et

Et quand un autre rit, ton sort est de pleurer
Le trésor précieux que son amour te vole :
Mais as tu perdu la parole ?
Tu m'écoutes sans murmurer.

MIRTIL.

Si je garde un profond silence,
Et si je ne te répons pas,
C'est que mon ame est en balance
Entre la vie & le trepas :
Je doute, en t'écoutant, d'une action si noire,
Et mon cœur ne sçait pas encor ce qu'il doit croire.

CORISQUE.

Tu doutes donc, Mirtil, de ma sincerité ?

MIRTIL.

Si je ne doutois pas de cette verité,
Tu me verrois finir ma vie & ma disgrace ;
Et si ton discours est certain,
Et qu'un autre occupe ma place,
Je veux mourir sur l'heure, & mourir de ma main.

CORISQUE.

Ce seroit te punir de sa propre inconstance,
Il faut te conserver pour en tirer vengeance.

MIRTIL.

Non, non, je ne crois point qu'elle manque de foi,
Et ce honteux soupçon est indigne de moi.

CORISQUE.

Tu ne crois pas encor mon discours veritable :
Cependant tu voudrois sçavoir
Ce qui rend ton sort déplorable,
Et ce qui va causer ton juste desespoir,
Vois-tu cette Grote voisine,
C'est la Caverne d'Ericine,
C'est le lieu qui garde l'honneur
De l'ingrate Beauté qui captive ton cœur :
C'est l'endroit où cette inhumaine
Se rit en secret de ton mal,
Et c'est là qu'elle fait de l'excès de ta peine

Mille nouveaux plaisirs à ton heureux Rival:
Enfin c'est où l'Amour l'invite
Aux doux embrassemens d'un Berger sans mérite.
Soûpire maintenant, plains toi, verse des pleurs,
Comme un fidele Amant signale ta constance;
Voila la digne récompense
De tes soins & de tes douleurs.

MIRTIL.

Mais dis-tu vrai, Corisque, & faut-il que je croye
Ce qui m'ôte toute ma joye?

CORISQUE.

Plus dans sa trahison tu chercheras de jour,
Et plus tu plaindras ton amour.

MIRTIL.

Ah! Corisque, as-tu veu ce qui me desespere?

CORISQUE.

Non seulement j'ai veu ce qui fait ton ennui;
Mais tu peux toi-même aujourd'hui
T'éclaircir de tout ce mistere;
L'heure est prise, & bien-tôt ils se rendront ici,
La belle Amarillis, & son Berger aussi:
Derriere ce Buisson tu pourras les attendre,
Et dans l'Antre tous deux tu les verras descendre.

MIRTIL.

Ah! courons plutôt au trépas.

CORISQUE.

Voi comme elle vient pas à pas
Par le chemin du Temple, au lieu de ses delices
De son perfide cœur les pieds sont les complices:
Attens ici quelques momens,
Et tu verras bien-tôt venir les deux Amans;
Après nous parlerons ensemble.

MIRTIL.

Je suis assez prês, ce me semble,
De sçavoir ce qui fait la rigueur de mon sort:
Ainsi jusqu'à ce tems je suspendrai ma mort.

SCE-

SCENE VII.

AMARILLIS.

DAns une entreprise importante
Qui fait le repos de nos jours,
Nôtre industrie est impuissante,
Si nous n'implorons pas le celeste secours.
J'étois auparavant dans une incertitude
Qui rendoit mon esprit confus ;
A mon retour je ne l'ai plus,
Et je suis, grace aux Dieux, libre d'inquietude ;
Pendant que je poussois des vœux avec ardeur,
Il sembloit qu'une voix secrete
Des volontés du Ciel la fidéle interprete,
Rasseuroit mon esprit, & relevoit mon cœur.
Ainsi puis que le Ciel me guide,
Je veux marcher sans crainte, & n'être plus timide.
Divine Mere de l'Amour,
Daignez seconder en ce jour
Les justes desseins de ma flâme ;
Et si vôtre fils par ses feux
A rendu sensible vôtre ame,
Favorisez les miens, & rendez les heureux ;
Du perfide Berger à qui je suis promise,
Excitez aujourd'hui les desirs amoureux,
Et secondez son entreprise.
Et toi, chere Caverne, à mon juste dessein

Si propice & si nécessaire,
Dérobe aux yeux de tous, & reçois dans ton sein
Cette esclave d'Amour, qui veut se satisfaire :
Mais entrons sans plus differer.
D'où me vient encore ce doute ?
Personne ne me voit, personne ne m'écoute,
Et j'ai tout sujet d'esperer.
Ah! Mirtil, je voudrois que tu pûsses comprendre
Quel sujet dans ce lieu m'oblige de me rendre!



SCE-

SCENE VIII.

MIRTIL.

CE n'eſt pas un ſonge trompeur
Qui trouble mon eſprit, & ſeduiſe mon cœur;
Ah! je ne vois que trop le malheur déplorable
Qui me va rendre miſerable.
Que ne ſuis-je ſans yeux, ou pourquoi mon berceau
N'eſt-il devenu mon tombeau?
Falloit-il venir dans le monde
Pour traîner une vie en miſére féconde?
Ne m'as-tu conſervé, Deſtin trop rigoureux,
Que pour me rendre malheureux?
La rage, les douleurs, les feux, & la torture,
Et les autres tourmens divers
Que l'on ſouffre dans les Enfers,
Ne ſont pas ſi cruels que les maux que j'endure.
Puis-je douter de mon malheur,
Et ſuſpendre encor ma créance?
Infortuné témoin de ſa lâche inconſtance,
J'ai veu, malgré mes yeux, ce qui fait ma douleur;
Ce ne ſont point les Loix qui me ſeparent d'elle,
L'Amour me la ravit cette Nimphe cruelle,
Je me plaindrois à tort de la rigueur des Loix,
Il ne faut accuſer que ſon injuſte choix.
Cruelle Amarillis, inconſtante & volage,
N'étoit-ce pas aſſez de me donner la mort?

Falloit-il augmenter la rigueur de mon sort,
Et trahir un Amant qui te rendoit hommage,
Et de qui tu receus autrefois les soûpirs,
Les innocens transports & les tendres desirs ?
Après une action si noire
Qui rend mon tourment infini,
Mon nom est sans doute banni
De ton cœur & de ta mémoire;
Il ne t'en souvient plus dans tes plus doux transports
Et lors qu'il t'en souvient ce n'est que par remords.
Celle qui par ses yeux entretenoit ma vie,
Pour un autre me l'a ravie;
Et puis que mes plaisirs meurent en ce moment,
Finissons tout d'un coup ma vie & mon tourment:
Il ne faut plus languir, Mirtil, brise tes chaines,
Termine par la mort ton amour & tes peines.
Mais dois-je mourir sans venger
L'affront que me fait ce Berger ?
Il faut qu'au desespoir mon ame s'abandonne;
Punissons par la mort celui qui me la donne,
Suspendons le desir qui me pousse à la mort,
Jusques à ce moment propice
Où je dois terminer le sort
De celui qui m'arrache avec tant d'injustice
Mon cœur, ma joye, & mes plaisirs,
Et qui dans ce cœur même étouffe mes desirs.
Il faut que la douleur laisse agir la vengeance,
Que la pitié cede au courroux;
Les sentimens tendres & doux
Sont d'une trop foible défense;
Je veux survivre à ma douleur,
Pour venger en vivant mon funeste malheur:
Il faut que mon rival perisse,
Ce dard lui percera le flanc,
Avant qu'il fume & qu'il rougisse,
Tout trempé de mon propre sang;

Et

Et mon bras repoussant ce qui me desespere,
Avant que de finir mon mal,
Sera le ministre fatal
Des transports violens de ma juste colere :
Je sçaurai te punir, infame ravisseur
De l'adorable objet qui régne dans mon cœur ;
Je prépare à mes feux un sanglant sacrifice :
Deussai-je en te perdant trouver un précipice,
Je veux dans ce buisson l'attendre & me cacher ;
Et de l'Antre voisin le voyant approcher,
Je veux tout à coup le surprendre,
Avant que de mon dard il puisse se défendre.
Mais ne seroit-ce point l'attaquer lâchement ?
Il vaut mieux qu'un combat décide pleinement
A qui doit être la victoire ;
Il faut par un coup de valeur
Couronner mon amour d'une immortelle gloire,
Et faire triompher mon extrême douleur ?
Mais les Bergers du voisinage
Qui viennent ici tous les jours,
Accourront à nôtre secours,
Et je ne pourrai pas satisfaire ma rage :
Ils voudront peut-être sçavoir
Le sujet de nôtre querele ;
En le cachant je ferai voir
Que la crainte me rend à moi-même infidele.
Que si je dis la verité,
Et que mon devoir me surmonte,
Le nom d'Amarillis sera couvert de honte,
Par mon trop de sincerité :
Et cette Nimphe en est si chere,
Qu'il faut à son honneur immoler ma colére :
Et j'y respecte encor ce qu'elle eut autrefois,
Lors que je commençai de vivre sous ses loix :
Mais je balance trop à m'immoler ce traître
Qui ravit son honneur, & qui devient son Maître.

Quoi-

Quoi, je ne verrai pas périr
Ce Berger qui m'outrage, & qui me fait mourir?
Mais son sang répandu découvrira mon crime,
Et peut-être ma vie en sera la victime.
Qu'importe, soûtenons la cruauté du sort;
Quand je cherche à mourir, dois-je craindre la mort?
Mais ce qui fait ma peine, & qui me rend timide,
On sçaura le sujet d'un si prompt homicide,
Et je prétens sauver l'honneur
De l'ingrate Beauté qui captive mon cœur.
Entrons dans la Caverne, & cherchons le silence,
A la clarté du jour dérobons ma vengeance;
Aux yeux d'Amarillis je puis bien me cacher,
Elle est avant dans le Rocher:
Sur la main gauche est un passage
Propre pour mon dessein, & couvert de feüillage,
Là je veux accomplir ce que j'ai projetté,
Et quand il sera mort, exposer à la veuë
De cette perfide Beauté,
Cét Amant trop heureux, sans l'avoir mérité;
A ce funeste objet sensiblement émeuë,
Elle succombera sans doute à sa douleur;
Et moi du même fer je m'ouvrirai le cœur.
Ainsi deux par le fer verront finir leur vie,
A l'autre de douleur elle sera ravie:
Cette ingrate verra le Destin rigoureux
Du malheureux Amant, & de l'Amant heureux;
Et dans cette Caverne obscure,
Destinée aux plaisirs d'une douce avanture,
Par un sort étrange & nouveau.
L'Honneur & les Amans trouveront leur tombeau.
A ce petit sentier je me laisse conduire;
Corisqué, tu ne mentois pas,
Tu ne m'as point voulu seduire,
Je te crois maintenant, & tu guides mes pas.

SCE-



SCENE IX.

SATIRE.

Il est bien aisé de comprendre,
Par le discours de ce Berger,
Que pour lui Corisque est fort tendre,
Et qu'elle veut le soulager:
Il la tient mieux que moi par de plus fortes chaînes
Que par celles de ses cheveux;
Les presens le rendent heureux,
Et finissent toutes ses peines:
La perfide a vendu chèrement ses faveurs;
Et c'est dans cette Grotte, où secondant sa flâme,
Elle donne le prix de ce commerce infame,
Qu'elle avoit differé par ses feintes rigueurs:
Mais peut-être le Ciel, à mes vœux favorable,
Veut en la punissant venger un misérable.
Sans doute elle est dans ce Rocher,
Il faut que cette pierre en ferme l'ouverture,
Et que j'apprenne l'avanture
A Montan que j'irai chercher.
Ses Ministres viendront pour rendre témoignage
De l'indigne mépris qu'elle fait de la Loi:
Je sçai qu'à Coridon elle a donné sa foi,
Qui n'ose se vanter d'un si cher avantage;

Mais je veux venger en ce joür
Et Coridon, & mon amour.
Sans perdre en vains discours, & mon tems & ma peine,
Il me faut arracher une branche de chêne,
Pour remuër la terre, & la déraciner.
Mais que j'y sens de resistance!
Et plus je m'y veux obstiner,
Plus je connois mon impuissance.
Je sens pourtant que ce Rocher
Semble vouloir se détacher;
Je l'ébranle un peu ce me semble;
Il faut qu'encore je rassemble
Toute la force dc mon corps.
O Ciel! ne rendez pas impuissans mes efforts:
Et toi Pan, de qui la science
Egale l'extrême puissance,
Si tes feux mal recompensez
Ont laissé dans ton cœur un desir de vengeance,
Fais que mes vœux soient exancez;
Venges-toi sur Corisque, & punis son offence.
J'éprouve déja ton pouvoir,
Et je sens que bien-tôt cette masse va choir;
Elle m'est enfin échapée
Et l'attente où j'étois n'a pas été trompée.
Certes c'est maintenant que le renard est pris,
Il faut se punir par les flâmes;
Corisque va payer ses injustes mépris.
Je voudrois que toutes les Femmes
Qui nous trahissent impunément,
Eussent pour nous venger un pareil traitement.

ACTE




A. Blootel f.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CORISQUE.


E soin de tromper ma rivale
A si fort partagé mon esprit & mon cœur,
Et ce que l'artifice étale,
A durant si long-tems suspendu ma douleur,
Que j'ai presque oublié l'ornement de ma tête,
Qu'un Satire insolent, infame, & demi bête,
M'avoit arraché dans le Bois,
Pour n'avoir pas voulu me soûmettre à ses Loix,
Et je ne sçai comment, après un tel outrage,
Je pourrai retirer ce gage.
Quel fut mon déplaisir en ce funeste jour,
De me voir ravir cét atour,
Pour me tirer des mains de l'infame Satire!
Je ne puis aisément le penser, ni le dire:
Comme il est sans honte & sans cœur,
Il eût usé de violence,
Pour satisfaire sa vengeance,

Et me punir de ma rigueur.
J'ai ri de ses soûpirs, j'ai méprisé sa flâme,
Et je l'ai fait servir toûjours à més desseins;
C'est injustement qu'il me blâme
D'avoir rendu ses vœux inutiles & vains:
Si je l'avois aimé, je me croirois coupable,
Mais on ne peut aimer ce qui n'est point aimable;
Mon cœur n'en fut jamais charmé,
Je le regarde & je le traite
Comme les herbes qu'on rejette
Quand le suc en est exprimé.
Sçachons si Coridon s'est rendu dans cét Antre,
De ces plus doux plaisirs cette Grote est le centre,
Mais que vois je devant mes yeux?
Est-ce une illusion qui surprenne ma veuë?
Suis-je de raison dépourveuë?
Ou seroit-ce du Ciel un coup prodigieux?
Par quelle soudaine avanture
Une si lourde pierre a pû se détacher,
Et tomber sur cette ouverture
Qui conduisoit dans le Rocher?
Il n'est point arrivé de tremblement de Terre,
Et le Ciel n'a pas fait éclater son Tonnere:
Tous mes vœux seroient accomplis,
Si Coridon étoit avec Amarillis
Dans cette paisible retraite,
Guidé seulement de l'Amour,
Il doit être arrivé dans ce sombre sejour,
Si j'ai bien entendu ce que m'a dit Lizette.
Mirtil de fureur animé,
L'a peut-être dans l'Antre avec elle enfermé,
Un Amour en courroux a beaucoup de puissance,
Il peut tout renverser au gré de sa vengeance.
Mirtil pouvoit-il mieux seconder mes desirs,
Quand j'eusse été l'objet de ses tendres soûpirs?
Mais pour m'éclaircir de ce doute,
Du côté de ce Mont prenons une autre route.

SCE-



SCENE II.

DORINDE, LINCO.

DORINDE.

Si tu veux parler franchement,
Dés le moment que tu m'as veuë,
Tu ne m'aurois point reconnuë
Sous ce sauvage habillement.

LINCO.

Hé! qui pouroit te reconnoître,
En te voiant ainsi paroître?
Quoi, Dorinde avec tant d'attraits
Se cache sous les peaux des hostes des Forests?
Si les Chiens t'avoient veuë ainsi défigurée,
Sans doute ils t'auroient déchirée:
Mais quel est ton dessein. veux tu perdre le jour?

DORINDE.

Tu vois un effet de l'Amour,
Aussi nouveau que déplorable,
Qui m'ôte le repos, & me rend miserable.

LINCO.

Toi, Dorinde, qui sors à peine du berceau,
Qui viens d'ouvrir les yeux au celeste flambeau,
A qui je formois le langage,
Que je portois entre mes bras,
Et dont je conduisois les pas

Dans ce foible & ce premier âge.
Toi qu'un Lesard & qu'un Oiseau,
Ou le moindre bruit d'un Rameau,
Avant que de sentir les amoureuses peines,
Efraioit si legerement,
Tu cours sans cësse incessamment,
Les Forets, les Monts, & les Plaines;
Et depuis que tu sçais aimer.
Il n'est rien dans nos bois qui te puisse alarmer.

DORINDE.
Uu cœur blessé d'amour, craint-il d'autre blessure?

LINCO.
Je connois que l'Amour, plus fort que la Nature,
Sur ton cœur amoureux exerce son pouvoir,
Puis que dans une fille il peut nous faire voir,
Le courage d'un Homme, & d'un loup la figure.

DORINDE.
Ah! si tu pouvois voir les peines que j'endure,
Tu verrois que mon cœur, sans oser soûpirer,
Par un Loup devorant se laisse déchirer
De méme qu'un Agneau qui souffre sans murmure.

LINCO.
Ce Loup est Silvio qui déchire ton cœur.

DORINDE.
C'est lui de qui je sens la funeste rigueur.

LINCO.
Tu ne l'as pû toucher sous une forme humaine,
Ce cruel fut toûjours insensible à ta peine,
Et tu veux attirer son amour & ses yeux
Par tout ce qui le charme & qu'il aime le mieux:
Tu prens pour le gagner une forme sauvage,
Lors qu'il n'a pû se rendre aux traits de ton visage:
Mais

Mais qui t'a pû servir à ce déguisement ?

DORINDE.

Je t'expliquerai tout, écoute seulement.
Ce matin, pour flater ma peine & mon attente,
J'avois porté mes pas au pied de l'Erimante,
(C'étoit là des Chasseurs le commun rendez-vous,
Ils devoient terrasser sous l'effort de leurs coups
Cet affreux Sanglier, l'effroi de la Campagne)
J'ai rencontré Mélampe au bord de ce Ruisseau
Qui d'un rapide cours descend de la Montagne ;
J'ai veu qu'il reposoit à la fraischeur de l'eau
Dans un pré que borde cette onde ;
Moi qui cheris plus tendrement
Que toutes les choses du monde,
Ce qui plaît à celui que j'aime uniquement,
Et dont je cheris, quand il passe,
Jusqu'à l'ombre & jusqu'à la trace ;
Lors que je rencontrai son Chien,
Je ne puis t'expliquer quel plaisir fut le mien,
Je le caresse & je le flate,
Lui comme un doux Agneau me presente la pate ;
Quand je voulus le ramener,
Croiant par ce present pouvoir plaire à son Maitre ;
J'entendis sa voix resonner,
Et soudain je le vis paroître.
Je ne te dirai point quels furent nos discours,
Après mille fausses promesses,
Après mille & mille détours,
Il emmena son Chien, & garda ses caresses,

Et loin d'avoir pour moi quelque chose de doux,
Cét ingrat est parti transporté de courroux,

LINCO.

O cœur impitoiable, insensible, & farouche,
Que rien n'aprivoise & ne touche!
Mais, dis-moi, cette dureté
N'a point réveillé ta fierté.

DORINDE.

Ce Berger inhumain, par un effet contraire.
Enflamant mon cœur amoureux,
A par le feu de sa colére
Redoublé mon amour, & fait croître mes feux:
Aprés j'ai marché sur sa trace
Vers le rendez-vous de la Chasse;
J'ai rencontré Lupin, j'ai pris son vêtement,
Afin de voir plus aisement
Dans cét equipage champêtre
Cét imcomparable Chasseur.
Sans que l'on pût me reconnoître,
Et sans faire éclater le secret de mon cœur.

LINCO.

Tu n'ètois point accompagnée,
Et sous la peau d'un Loup les Chiens t'ont épargnée;
C'ètoit bien exposer tes jours,
Et vouloir en borner le cours.

DORINDE.

Les Chiens ont respecté celle qui devoit être
La proie & le butin de leur aimable Maître:
Cependant j'ai suivi la foule des Bergers,
Et me tenant hors de l'enceinte;

Je

Je regardois l'objet dont mon ame est atteinte,
Qui d'un courage ferme affrontoit les Dangers :
Tout mon sang se glaçoit, j'ètois dans la soûfrance,
Quand l'âfréux Sanglier venoit à s'élancer,
La valeur du Berger flatoit mon esperance,
Quand je lui voiois repousser
Du terrible Animal l'extrême violence ;
Mais enfin sa fureur contraire à mes desirs,
Troubloit cruellement ma joie & mes plaisirs ;
Comme une tempête soudaine,
Offusquant tout à coup le Pere des Saisons,
Renverse les Rochers, les Arbres, les Maisons,
Et ravage tout dans la Plaine ;
Ainsi par un desordre égal
Cét épouuantable Animal,
Meprisant des Chasseurs les flèches dangereuses,
Et devenant plus furieux,
De ses defénses écumeuses
Déchiroit les limiers, & brisoit les épieux,
Helas ! dans ce peril extréme
J'ai voulu mille fois composer par mes vœux
Avec ce Sanglier affreux,
Et sauver par mon sang l'unique objet que j'aime:
J'ai mille fois eu le dessein
De faire de mon corps un rempart à son sein ;
Et j'ai dit dans le cœur, au milieu des allarmes
Qui m'arrachoient souvent des soûpirs & des larmes:
Fier Animal, pardonne à l'objet de mon cœur,
Et sur ma propre vie exerce ta fureur,
Quand Silvio poussé du beau feu qui l'anime,
Voulant du Sanglier se faire une victime
A détaché Melampe au combat preparé
Contre cét énnemi, qui de sang alteré
Redoubloit en tous lieux sa force & son courage,
Par les sanglans effets de sa funeste rage.

En-

Enfin je ne puis t'exprimer
Quelle fut de ce chien l'ardeur infatigable;
Son Maître a sujet de l'aimer,
Et son adresse est incroiable:
Comme on voit un Lion ardent & généreux
Eviter du Taureau la corne meurtriere,
Et pour mieux s'assûrer l'honneur de la carriere,
Attendre le moment heureux
Qui découvre son dos à ses griffes mortelles,
Alors, certes, alors il déchire son flanc,
Et par mille atteintes cruelles,
Il rend vains ses efforts, & verse tout son sang;
Ainsi d'une adresse pareille
Melampe évite à tous momens
Du cruel Sanglier les premiers mouvemens,
Et l'atteint enfin à l'oreille:
C'est en vain qu'il veut resister,
Alors il le secoüe, & le fait arrêter,
Il expose son corps aux mortellés atteintes,
Et Silvio soudain a dissipé mes craintes,
Il a pris & lancé le plus fort de ses traits
Sur le monstre de nos Forêts,
A la chaste Diane il a promis la hure,
Et cét ennemi redouté
Au dessous de l'oreille a reçeu la blessure
Qui finit les malheurs où nous avons été.
Si-tôt que je l'ai veu terrassé sur le sable
Aux pieds ne l'aimable Berger.
Mon cœur s'est rejoüi d'un coup si favorable,
Qui d'un si cher objet écartoit le danger:
Une si belle mort vaut bien mieux que la vie,
Tu verses ton sang, & tu meurs
Par les mains de celui qui ravit tous les cœurs.

LINCO.

Mais que fera t-on de la Bête
Qui du noble Berger est la chere conquête?

DO-

DORINDE.

Je n'en ai-rien apris , & j'ai quitté ces lieux
Pour me dérober à leurs yeux :
Je pénse toutefois que selon la promesse
Que le Berger a faite en cette extrémité.
On doit avec solemnité
Aller offrir la hure à la grande Déesse.

LINCO.

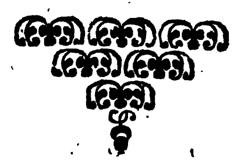
Mais quand veux tu quitter ce rude habillement ;
Veux-tu toûjours paroître en ce déguisement ?

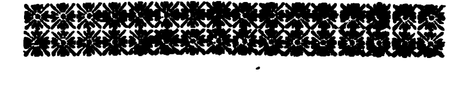
DORINDE.

Lupin a mes habits, & ce n'est pas sans peine
Que pour le rencontrer je porte ici mes pas ,
Il me devoit attendre auprés de la Fontaine,
Je le cherche par tout, & ne le trouve pas.
Si tu m'aimes, Linco , soulage ma foiblesse,
Cherche-le dans ce Bois & ces lieux d'alentour,
Auprés de ce Buisson j'attendrai ton retour,
Le travail m'a lassée, & le sommeil me presse.

LINCO.

Ne pars donc pa d'ici, je vai pour le chercher ;
Auprés de ce Buisson tu peux t'aller coucher.





SCENE III.

CHOEUR DES BERGERS, ERGASTE.

LE CHOEUR.

Bergers, avés vous ſçeu la fameuſe victoire
Que Silvio vient de gagner?
La mort du Sanglier l'a couronné de gloire,
Au Temple de Diane il faut l'accompagner;
Signalons aujourd'hui nôtre reconnoiſſance,
Il eſt nôtre Liberateur;
Honorons ſa vertu de la bouche & du cœur,
Et rendons cét hommage à ſa haute vaillance;
La vertu n'attend pas ici ſa recompenſe,
Elle eſt au deſſus des Autels
Que lui peuvent dreſſer les profanes mortels;
A de plus hauts honneurs elle a droit de pretendre,
Mais c'eſt le ſeul tribut que nous pouvons lui rendre

ERGASTE.

O funeſte accident qui n'a point de pareil!
Miſerable Province aux pleurs abandonnée;
Triſte & lamentable journée,

Que

LE CHOEUR.

Quelle eſt la triſte voix qui donne ces allarmes,
Qui parle de malheurs, de ſoûpirs & de larmes ?

ERGASTE.

Ennemis de nos jours, Aſtres pernicieux,
Mépriſez-vous la foi que nous devons aux Dieux ?
Ne flatez-vous nos eſpérances,
Que pour nous condamner à de rudes ſouffrances ?

LE CHOEUR.

C'eſt Ergaſte qui vient; Bergers, qu'en dites vous ?
C'eſt lui que nous voions, il s'approche de nous.

ERGASTE.

Pourquoi m'en prendre aux Cieux dans ce malheur extrême ?
Le Ciel eſt innocent, je m'accuſe moi-même;
J'ai produit cét embraſement,
Et cauſé le malheur qui menace nos têtes;
Mais les Dieux ſçavent bien que c'eſt innocemment
Que j'ai ſur l'Arcadie attiré ces tempêtes.
Amans infortunés, Mirtil, Amarillis,
Dans un gouffre de maux tous deux enſevelis,
Que je plains vôtre ſort, & que mon cœur ſoûpire !
Et toi, triſte Montan, miſérable Titire,
Pere trop malheureux ſur la fin de tes jours.
Province deſolée, Arcadie affligée,
Tu ne ſeras jamais de tes maux ſoulagée;
Je ne vois rien qui puiſſe en arrêter le cours.

LE CHOEUR.

Quel eſt cet accident qui nous rend miſérables ?
Allons tous au devant de lui,
Bergers, apprenons aujourd'hui
Quelles ſont du Deſtin les loix inévitables.

Sans cesse & sans pitié vôtre foudre sur nous ?
Et rien ne pourra satisfaire
Les ardeurs de vôtre colere ?
Cher Ergaste, dis-nous la cause de tes pleurs,
Quelle est ton infortune,& quels sont nos malheurs.

ERGASTE.

Que voulés-vous que je vous die ;
Ah ! ne demandés pas un si triste entretien ;
Je plains vôtre sort & le mien,
Je déplore les maux de toute l'Arcadie.

LE CHOEUR.

Dieux ! que tu nous surprens par ces tristes discours!

ERGASTE.

En vain nous attendions d'une illustre Alliance,
Et du repos, & du secours ;
Le Ciel ennemi de nos jours
A renversé l'appui d'une juste esperance.

LE CHOEUR.

Quels sont donc nos malheurs ? parle plus claire-(ment.

ERGASTE.

La Fille de Titire, helas ! quelle disgrace !
L'appui de sa vieillesse : & l'honneur de sa race,
De tout nôtre païs le plus bel ornement,
Celle qui par l'espoir d'un heureux Himenée,
Au Fils de Montan destinée,
Devoit enfin tarir nos pleurs,
Et par l'ordre des Cieux finir tous nos malheurs :
Ce modele parfait d'honneur & de sagesse,
Cette incomparable Beauté,
Ce miracle de pureté.
Je ne puis achever, & la douleur m'oppresse.

LE CHOEUR.

Quoi, seroit-elle morte ?

ERGASTE.

Helas ! non, mais son sort
N'est

LE CHOEUR.

Quelle triste nouvelle!

ERGASTE.

Ah! ce n'est rien encore;
Pleurez, Bergers, pleurez, sa mort la deshonore.

LE CHOEUR.

La belle Amarillis meurt infame? & comment?

ERGASTE.

C'est qu'on l'a malheureusement
Surprise aujourd'hui dans le crime,
On l'a conduite au Temple, & bien-tôt à vos yeux
On montrera cette Victime,
Si vous arrêtez en ces lieux.

LE CHOEUR.

Belle Vertu, mais difficile,
Que tu te soûtiens mal dans un sexe fragile!
On voit rarement ici bas
Briller ses aimables appas.
Quoi ne regneras-tu que dans ces foibles ames,
Qui n'ont jamais senti les amoureux desirs,
Qui n'ont point écouté les vœux, ni les soûpirs
D'un Amant que l'Amour consume de ses flames?
O siecle malheureux, qui corromps les plaisirs!

ERGASTE.

On pourra soupçonner toutes les autres Femmes,
L'honnêteté n'a plus d'appui,
Puisque la pudeur même est tombée aujourd'hui.

LE CHOEUR.

Racontes nous au long ce malheur déplorable,
Et fais nous un recit fidele & véritable.

ERGASTE.

Je veux vous accorder ce que vous desirés;
Et pour commencer vous sçaurés
Que d'assés grand matin, & Montan, & Titire,
Sont venus dans le temple offrir sur les Autels

En faveur de l'Himen pour qui leur cœur soupire.
Jamais presages plus heureux
N'ont secondé les sacrifices ;
Enfin les Dieux jamais n'ont paru si propices,
Et les victimes, & les feux ;
Toutes choses sembloient favoriser nos vœux,
Aussi-tôt l'aveugle Prophete,
Des volontés du Ciel le fidele Interprete,
A dit au Sacrificateur,
Poussé d'une fureur divine ;
C'est en vain que ton Fils contre l'Amour s'obstine,
Il doit perdre aujourd'hui sa franchise & son cœur :
Et toi, apprens que dans cette journée
Ta Fille recevra les Loix de l'Himenée ;
Prepare ce qu'il faut pour celebrer ce jour
Destiné seulement aux plaisirs de l'Amour.
(Mais que tous ces Devins ont de vaines pensées,
Et que dans leur esprit elles sont mal tracées !)
Trop aveugle Prophéte, & dedans & dehors,
Que tu découvres mal les celestes ressors !
Tu devois bien plutôt, pour être véritable,
Lui prédire la mort de sa Fille coupable.
Tout le peuple pourtant paroissoit consolé ;
Titire s'en étoit allé
Rempli de joye & d'esperance,
De voir bien-tôt l'effet d'une heureuse Alliance :
Dés qu'il disparut à nos yeux,
Nous vîmes tout à coup de sinistres augures,
Funestes Messagers des tristes avantures
Qui nous ont annoncé la colére des Dieux ;
Nous fûmes tous saisis d'une crainte soudaine,
Et nous voyant desesperés,
Les Prêtres se sont retirés,
Pour appaiser du ciel la vengeance prochaine ;

vœux,
Lors qu'un Satire malheureux,
Est venu demander au Grand Prêtre audience,
Avec beaucoup d'empressement,
Pour une affaire d'importance
Qui venoit d'arriver assés subitement.
Par le devoir de mon office,
Je l'ai dans le Temple introduit,
Où d'abord cét Infame a pleinement instruit
Les Ministres du Sacrifice.
Si vous voiés, dit-il, des signes malheureux,
Si le Ciel reçoit mal vôtre encens & vos vœux,
Et si la flâme n'est pas pure,
Apprenés aujourd'hui quelle en est l'avanture;
Sçachés qu'une infidelle a violé sa foi,
Et c'est dans l'Antre d'Ericine,
Où suivant les transports du feu qui la domine,
Elle commet un crime au mépris de la loi,
Nous surpendrons ces Dieux coupables,
(Mais que nos esprits sont plongés,
Dans des tenebres êfroiables!)
Les Ministres alors ont esté soulagés,
Ils ont cessé de craindre une commune perte,
Voiant de leur malheur la cause découverte,
Nicandre le premier des Ministres des Dieux,
Fut nommé par Montan pour suivre le Satire;
Nous l'avons escorté dans ces funestes lieux,
Où nous avons trouvé ce que je crains de dire;
Des flambeaux alumés la soudaine clarté,
A de cét Antre noir percé l'obscurité;
Dè sa Nimphe coupable, elle a frapé la veuë,
Et ne sçachant où se cacher,
Elle a voulu sortir par l'endroit du rocher,
Dont le malin Satire avoit fermé l'issuë.

Que pour
Aup
Qu
D'

Lors que
Certes il est
D'avoir
De pous
Et goûter
Ce
Ne
Le
Le
Le

Et lui dit
Cher objet
Le
Cette bou
A
Ne
C'est pour
Tu
Je rens à
Et c'est toi
Mais ce n'est
Dep
Qu
Et qu

Bien heureu
Rep
Le C
M'a

Ecoute moi
T'ap





SCENE IV.

CORISQUE.

GLorieux ornemens d'une illustre conquête,
Immortels & fameux Lauriers,
Qui couronnés le front des plus braves Gueriers,
Servés de parure à ma tête;
J'ai vaincu dans le Champ d'Amour,
Et je dois pour ma gloire éterniser ce jour.
Aujourd'hui le Destin, le Ciel & la Nature,
Les Amis & les Ennemis,
Par une surprenante & nouvelle avanture,
Semblent m'avoir été soûmis:
J'ai tout ce que mon cœur desire;
Tout m'a favorisé, même jusqu'au Satire.
Coridon eût rendu mon sort moins glorieux;
Et sans doute j'aime bien mieux,
Pour rendre Amarillis beaucoup plus criminelle,
Que Mirtil soit sorti de la Grotte avec elle.
Qu'importe qu'il soit pris, si par l'ordre des Cieux
On ne punit jamais que la Femme infidelle?
Agréable victoire! ô triomphe éclatant,
Qui rendés mon esprit content!
Mensonges amoureux, qui flatés ma memoire,
Dressés un troféé à ma gloire,

Sur

Vous avés un pouvoir de tout autre vainqueur,
Mais c'est trop s'arrêter, il faut prendre la fuite,
Je dois garder cette conduite,
Et dans un lieu secret attendre tout du sort.
Amarillis est prisonniere;
Mais enfin jusqu' aprés sa mort
Ma vengeance n'est pas entiere.
Avant que de mourir elle peut m'accuser,
Et je ne veux pas m'exposer
A parler devant le Grand Prêtre.
Fuions, il n'est pas têms encore de paroître,
Il faut favoriser par cét éloignement
Le succés du mensonge & du déguisement:
C'est dans cette Forêt obscure,
Que j'attendrai la fin de toute l'avanture,
Et quand il sera tems ma joie éclatera;
Peut-être que Mirtil alors m'écoutera.
Que mon entreprise est heureuse!
Tout seconde les vœux de mon ame amoureuse.



SCE-

SCENE V.

NICANDRE, AMARILLIS.

NICANDRE.

CElui que ne pourroit toucher
Une surprenante & si triste avanture,
Auroit l'ame insensible & dure,
Ou n'auroit point de cœur, ou l'auroit de rocher;
Plus on te considere, & moins on le peut croire,
Que ton cœur ait trahi ton devoir & ta gloire,
Et que la Vertu même ait pû se relâcher.
Qui pourroit voir sans pleurs une Nimphe adorable,
L'ouvrage sans pareil de nos Dieux immortels,
Digne de nôtre encens, digne de leurs Autels,
Dans un état si déplorable?
Qui peut voir dans les fers de si charmans appas,
Et ne s'afliger pas?
Mais quand je pense encor quelle est ton origine,
Qu'elle est noble, qu'elle est divine,
Que Titire est ton Pere, & que l'Himen un jour
Au Fils du grand Montan prometoit ton amour;
Ces deux sages Bergers, nos Demons tutelaires,
Qui tachoient d'arrêter le cours de nos miseres,
Aigrissent nos justes douleurs.
Et leur sort malheureux me fait verser des pleurs.
Quoi, faut-il qu'une Nimphe & si jeune & si belle,
Qui

Eprouve la rigueur du ſort ,
Et ſoit ſi proche de la mort ?
Qui peut voir ſans douleur cette funeſte image,
A plus de dureté qu'une bête ſauvage.

AMARILLIS.

S'il êtoit vrai que mon malheur
Vînt du déreglement de l'eſprit & du cœur ;
Si je me ſentois criminelle,
Comme je ne la ſuis que malheureuſement,
En apparence ſeulement ,
Alors , certes , alors la mort la plus cruelle ,
Seroit de mon amour le juſte châtiment ;
Il faudroit par mon ſang reſtablir l'innocence ,
Et mourant au pied des Autels ,
Je devrois appaiſer la celeſte vengeance,
Et ſatisfaire encore à la Loi des Mortels :
Ainſi je ſerois conſolée
D'avoir merité cette mort ,
Et ſoûmettant mon ame à la rigueur du Sort,
Je ſoufrirois d'être immolée :
L'eſpoir de joüir d'un repos,
Et plus tranquille & plus durable ,
Arrêteroit le cours de mes triſtes ſanglots ,
Et me feroit trouver la mort plus agréable.
Mais quelle eſt ma douleur. de voir finir mes jours,
Avant que la Nature en ait borné le cours ?
D'un ſolide bonheur je flatois mon attente ?
Mais helas ! je meurs jeune, & je meurs innocente

NICANDRE.

Si les hommes t'avoient accuſé fauſſement
D'un crime aſſés honteux pour noircir ta mémoire ,
On repareroit aiſément
Tout ce qu'ils auroient fait au mépris de ta gloire ;
Mais les Dieux de leurs droits paroiſſent ſi jaloux ,
Qu'on peut mal aiſement appaiſer leur courroux.,

Dans

Je ne vois que toi de coupable ;
On vient de te trouver dans le creux d'un rocher
Seule avec cét Amant qui t' avoit sçeu toucher.
Au Fils du grand Montan n'étois tu pas promise ?
N'as-tu pas violé ta foi,
Dans ce lieu malheureux où nous t'avons surprise ?
Peut-on être innocente, en méprisant la Loi ?

AMARILLIS.

Dis ce que tu voudras, exagere le crime,
Dont je suis aujourd'hui l'innocente victime ;
Je n'ai point attiré la Colere des Cieux,
Ni violé la Loi qui regne dans ces lieux.

NICANDRE.

Tu n'as pas violé la Loi de la Nature,
Qui nous pousse à chercher ce qui plait à nos yeux,
Mais tu viens de pecher contre la Loi des Dieux,
Qui veut que nous brûlions d'une flâme plus pure.

AMARILLIS.

Les Hommes & les Dieux ont causé mon malheur,
Et puis que le Ciel est l'autheur
De toutes les tempêtes
Qui tombent sur nos têtes,
Peut on me punir aujour d'hui,
D'une faute étrangere, & du crime d'autrui.

NICANDRE.

Nimphe, modere ta colere,
Retiens ta langue & tes transports ;
Les Dieux veulent que l'on révére
Leurs impénetrables ressorts.
Que c'est injustement que de tous nos desastres
Nous voulons accuser & le Ciel, & les Astres !
Nous sommes ici bas de nos propres mal-heurs
Les instrumens & les autheurs.

AMARILLIS.

Aux volontés du Ciel mon ame abandonnée,

Mais plutôt il faut accuser
Celle dont la malice a voulu m'abuser.

NICANDRE.

Ton erreur amoureuse à ce mal-heur t'expose.

AMARILLIS.

Si je me suis trompée, une autre en est la cause.

NICANDRE.

On se laisse tromper, quand on aime une erreur
Qui flate la Nature, & qui charme le cœur.

AMARILLIS.

Avant ce mal-heur dêplorable,
T'ai-je donné sujet de me croire coupable ?
Et m'a-t-on jamais veu manquer à mon devoir ?

NICANDRE.

Ta derniere action nous le fait assés voir.

AMARILLIS

Des sentimens du cœur, souvent les apparences
Donnent à nôtre esprit de fausses connoissances.

NICANDRE.

On ne sçauroit du cœur demêler les ressorts,
Et l'on en doit juger sur la foi du dehors.

AMARILLIS.

Par les yeux de l'esprit on en voit le mistére.

NICANDRE.

Sans le secours des sens, nôtre esprit ne voit guere.

AMARILLIS.

Les sens, sans la raison, sont dans l'aveuglement

NICANDRE.

Elle éclaire inutilement,
Lors que l'apparence est contr'elle.

AMARILLIS.

Pense tu me montrer que je suis criminelle ?

NICANDRE.

Quel dessein dans la Grote a pû guider tes pas ?

NICANDRE.

Peux-tu, ſans meriter de blâme,
Expoſer ton honneur à l'objet de ta flâme?

AMARILLIS.

Une Amie infidele a trahi mon honneur,
Elle a ſeule cauſé mon funeſte mal-heur.

NICANDRE.

Ta paſſion eſt ton Amie.

AMARILLIS.

C'eſt Coriſque qui m'a trahie.

NICANDRE.

Il eſt doux de ſe voir livrer à ſon Amant;
C'eſt une trahiſon qu'on pardonne aiſement.

AMARILLIS.

Quand Mirtil eſt entré dans l'Antre d'Ericine,
I'ignorois qu'il y fût, & ne m'en doutois pas.

NICANDRE.

Quel eſt donc le deſſein, & quels ſont les appas
Qui t'ont conduite à ta ruine?

AMARILLIS.

Ce n'eſt pas pour Mirtil, ſi j'eus quelque deſſein.

NICANDRE.

Nimphe, tu t'excuſes en vain,
Ta faute n'eſt que trop connuë,
Et ta cauſe eſt mal ſoutenuë.

AMARILLIS.

Que ſur cette impoſture il ſoit interrogé.

NICANDRE.

Mirtil eſt dans ton crime un peu trop engagé.

AMARILLIS.

Interroge Coriſque, écoute ſon langage;
Je m'en tiens à ſon témoignage.

NICANDRE.

Et de quel poids peut être une Femme ſans foi,

Qui





Qui t'engage à trahir ton devoir, & la Loi?

AMARILLIS.

Si tout le monde me condamne,
J'attesterai le nom de la chaste Diane.

NICANDRE.

Nimphe, ce seroit te flatter,
Tu ferois à Diane une sensible injure,
Ton crime feroit voir que ta langue est parjure;
Appaise son courroux au lieu de l'irriter;
Parle plus clairement, & laisse le mensonge:
Tout ce que tu m'as dit peut passer pour un songe.
Prepare ton esprit quand il faudra parler,
Et ne crois pas toûjours pouvoir dissimuler.
On ne se peut laver que d'une eau pure & belle,
Et le langage est faux quand l'ame est criminelle;
On se defend toûjours en vain,
Et même on se fait tort, quand le crime est certain;
Tu devois sur tes sens remporter la victoire,
Et plus que de tes yeux, avoir soin de ta gloire.
Pourquoi perds-tu le tems; pourquoi t'abuses-tu?
Ce n'est que par la Mort qu'on venge la Vertu.

AMARILLIS.

Quoi, mourir de la sorte! Helas. sage Nicandre,
Nul ne prendra soin de mes jours.
Me laissera-t-on sans secours,
Sans m'écouter, ni me défendre?
N'exciterai-je dans le cœur
Qu'une pitié sans assistance?
Et m'ôtera-t-on l'esperance
De voir la fin de mon mal-heur?

NICANDRE.

Nimphe, la plainte est inutile:
Si tu n'as pas toûjours écouté ton devoir,
Montre dans ta disgrace une ame plus tranquille,
Et bannis de ton cœur un lâche desespoir;
Vers le lieu de ton origine

Tout ſe fait par l'ordre des Dieux,
Et tout coule ici bas d'une Source divine,
Comme d'une Fontaine on voit naître un Ruiſſeau,
Et comme on voit d'une racine
Sortir & croître un Arbriſſeau.
Bien que par un ordre adorable
Et les maux & les biens ſoient mélés ici bas,
Ce qui paroît un mal, bien ſouvent ne l'eſt pas,
Et tel nous ſemble heureux, qui n'eſt qu'un miſéra-
Le Souverain Maître des Cieux, (ble.
Et la Divinité que je ſers en ces lieux,
Peuvent voir aiſément la peine & la triſteſſe
Que me fait reſſentir le mal-heur qui te preſſe.
Si je t'ai parlé librement,
C'eſt comme un Médecin qui ſonde hardiment
L'endroit le plus profond d'une grande bleſſure,
Et malgré les maux qu'on endure.
N'a pas le cœur touché des plaintes ni des pleurs;
Sa pitié deviendroit mortelle,
Si ſa main étoit moins crüelle,
Et ſi de ſon malade il flatoit les douleurs.
Raſsûre ton eſprit, appaiſe tes allarmes,
Retiens tes ſoupirs & tes larmes,
Souffre ce que le Ciel a de toi réſolu,
Et révére en tremblant ſon pouvoir abſolu.

AMARILLIS.

Helas! cette Sentence eſt un coup de Tonnêre,
Soit qu'elle ſoit écrite au Ciel, ou ſur la Terre:
Mais le Ciel ne peut pas me ſoûmettre à ce ſort;
Puis qu'il connoît mon innocence,
N'eſt-il pas obligé de prendre ma défence,
Et de me délivrer d'une honteuſe mort.
Mais dequoi me ſert de me plaindre?
Et que puis-je eſperer, lors que j'ai tout à craindre?
Nul ne vient pour me ſecourir;

Mou-

rir.
Ha ! qu'il eſt mal - aiſé de ſubir ſans murmure
Une Loi ſi triſte & ſi dure !
Nicandre, ſi mon ſort a pû toucher ton cœur,
Diſére encore un peu de me conduire au Temple,
Et retarde l'effet de ce tragique exemple,
Qui doit m'abandonner à mon dernier mal-heur.

NICANDRE.

Nimphe afligée & malheureuſe,
Tu rends ta deſtinée encor plus rigoureuſe ;
Appaiſe ta douleur, modére tes tranſports,
Celui qui craint la mort endure mille morts ;
La mort n'a rien d'affreux, que la crainte qu'impri-
me
La rigueur du ſupplice, & la honte du crime ;
Et quiconque meurt promptement,
Se dérobe à la crainte, & finit ſon tourment.

AMARILLIS.

Il eſt vrai ; mais enfin le mal qui me poſſéde
Me permet d'eſperer encor quelque remêde.
Ha ! Pere infortuné, doux eſpoir de mes jours,
Me laiſſerés-vous ſans ſecours ?
Abandonnerés - vous une Fille ſi chere ?
Et ne ſerés-vous pas encore un coup mon Pere ?
Ha ! ſi je dois mourir, ne me refuſés pas
Les derniers baiſers du trépas.
Dans cette funeſte avanture,
Le même fer, ſans doute, ouvrira nos deux cœurs :
Vôtre ſang coulera d'une même bleſſure,
Et nous aurons mêmes douleurs.
Pere trop mal heureux, écoutez ma priere,
Je n'invoquai jamais vôtre nom vainement,
Venés pour me donner quelque ſoulagement,
Avant que de fermer les yeux à la lumiére.
Quoi, faut-il que je ſois ſans apui, ſans eſpoir,
Epouſe le matin, & victime le ſoir ?

Apaiſe ta douleur, ô Nimphe infortunée ?
Tu murmures en vain contre la deſtinée ;
Ne viens plus nous troubler par tes triſtes accens,
Et ſouffre conſtamment la douleur que tu ſens ;
Il eſt tems de partir, & mon devoir m'oblige
A te conduire au Temple au pied de nos Autels ;
Quoi que ton infortune, & me touche, & m'oblige,
Il me faut obeïr aux Loix des Immortels.

AMARILLIS.

Adieu donc, paiſibles retraites,
Agréables Forêts, doux ſejour des Zéphirs ;
Vous fûtes les témoins de mes peines ſecretes,
Recevés mes derniers ſoûpirs ;
Et dans vôtre demeure ſombre,
Quand le fer de ma vie aura tranché le cours,
Recevés encore mon ombre,
Et dans ces lieux ſacrés conſervés la toûjours :
Puis qu'il faut enfin que je meure,
Je ne puis dans le monde avoir d'autre demeure ;
L'enfer n'eſt deſtiné que pour les criminels,
C'eſt là qu'ils ſont punis par des feux éternels.
(Et puis qu'il plait aux Dieux, je ne ſuis point coupable)
Le Ciel eſt un ſejour digne de tous nos vœux ;
Mais helas ! une miſérable
Ne ſeroit point receuë au rang des Bienheureux
Ah ! Mirtil, que cette journée
Qui me fit voir aimable à tes yeux abuſés,
Rend funeſte ma deſtinée,
Par les maux qu'elle m'a cauſés !
Dequoi te ſert enfin d'avoir cheri ma vie,
Puis qu'elle va pour toi bien-tôt m'être ravie ?
Quoi qu'on me condamne à la mort,
Je ne ſuis pas plus criminelle ;
C'eſt pour t'avoir été crüelle,

Que

Et tu sçais que mon innocen
Ne s'est jamais renduë à ta perséveran
Amant pour moi trop amou
Ou pour toi trop respectueux
Il valoit mieux sans doute, aprés t'av
Eviter ta présence, ou bien te satisfa
Oui, je meurs innocente en ce funest
Malgré ma retenuë, & malgré ton
Je meurs sans toi, Mirtil, doux espo
Je meurs sans te donner aucun fruit
Ah! Mirtil....

NICANDRE.

Justes Dieux! elle finit les jo
Venés la soûtenir, venés à mon secc
Que cette avanture me touch
Et que cét accident paroit prodigieu
Cette Nimphe expire à mes
Le nom de Mirtil à la bouch
L'Amour & la douleur dans cét évé
Ont prévenu le châtiment
Que lui reservoit la Justice
Par un rigoureux sacrifice:
Mais elle n'est pas morte, & je sens
Palpite encore avecque peine
Il faut secourir sa langueur:
Portons-la, sans tarder, au bord d
Rappelons avec l'eau ses esprits égaré
Qui se font prés du cœur sans doute
Mais quoi, cette pitié n'est-elle pas
Peut être il vaudroit mieux ne la poi
Elle céde à l'excés d'une douleur mo
Pour éviter le fer dont elle doit mou
Ce seroit lui manquer, & manque
Il faut la soulager dans ce peril extré
Il n'appartient qu'aux Dieux de sçav
Et jamais nôtre esprit ne le doit prév

SCENE VI.

CORIDON.

JE crois mal aiſément tout ce que le Satire
Contre Coriſque a pû me dire.
Il l'a, pour me tromper, finement inventé ;
C'eſt un piége qu'il tend à ma crédulité ;
Il la veut à mes yeux faire voir infidelle.
Quoi, l'auroit-on ſurpriſe avec un autre Amant,
Dans l'Antre où je devois me trouver avec elle ?
Si Lizette ne ment.
Mais, que vois-je ? cette ouverture
Eſt fermée ainſi qu'il m'a dit ;
C'eſt une forte conjecture
Qui trouble ma raiſon, & me rend interdit.
Connoiſſant ton humeur volage,
J'avois bien préveu ton mal-heur ;
Coriſque, un eſprit ſi trompeur,
Eſtoit de ta ruine un aſſeuré préſage,
Ou plutôt un remède à mon cœur enflamé,
Si de tes feints regards il n'eût été charmé.
Que je ſuis aiſe que mon Pere
M'ait fait arrêter près de lui ;
J'en avois un mortel ennui,
Et ce commandement me ſembloit bien ſevêre.
Que d'ennuis & de ſoins m'alloit coûter ce jour,
Si j'euſſe eſté dans l'Antre au gré de mon amour !
Mais,



Et contre cette ingrate exciter mon cc
Ah! j'ai pour elle encor, malgré sc
Des sentimens tendres & dou
Mais sa perfidie est extréme,
Elle m'a trompé lâchemer
Non, non, elle s'abuse, & se trom
Lors qu'elle me préfere un misérable
Je vivois sous ses loix, & je n'aimoi
J'étois discret, j'étois fidele;
Celui qu'elle caresse est un petit Berg
Perfide, vagabond, indiscret, étran
L'outrage est réparé, cette ingrate m
Lors qu'elle m'abandonne, & qu'elle
Et quand je perds son amitié
J'ai bien moins de coûroux que je n'a
Elle me fait honneur, lors qu'elle es
Et je suis redevable à son humeur cha
Quelle est la gloire & le plaisi
D'avoir part à l'amour d'une Femme
Perfide, legere, & coquette,
Qui se laisse emporter à son premier d
Mais si tant de mépris ne peut toucher
Regrete au moins le bien qu'on dérob
Songe à ce que tu perds par une injuste
Non, non, je ne l'ai point p
En vain l'aurois-je retenuë,
Puis qu'elle n'étoit point à mo
J'ai dissipé la nuit de mon erreur extré
Et je me suis rendu pleinement à moi-
Aprés avoir repris & mon cœur & ma
Est-ce une perte enfin qu'une Femm
Et qu'une Beauté sans pudeur
De qui les sentimens cachés au fond du
Estoient aussi fardés que l'étoit son vi
C'étoit une ingrate Beauté,

Une Femme sans cœur, & pleine d'artifice;
Et ce favorable accident
Me dérobe à son injustice,
Et malgré ses desseins, je gagne en la perdant:
Oui, je sçaurai trouver de plus aimables Femmes,
Qui me traiteront mieux que celle que je perds;
Mon cœur brûlera d'autres flâmes;
Et ne gemira plus sous ses injustes Loix,
Elle ne peut gagner un cœur aussi fidele
Que celui qu'elle perd par son indigne choix;
Et l'Amant qui vivra sous ses injustes Loix,
N'aura pas tant que moi de constance & de zéle;
Elle m'avoit donné sa foi;
Mais n'étant plus sous son empire,
Je pourois l'accuser d'avoir blessé la Loi,
Selon le conseil du Satire:
Mais je suis au dessus de mon ressentiment,
Un cœur comme le mien doit agir autrement;
L'inconstance d'une Maîtresse
Ne doit causer en lui ni trouble, ni tristesse;
Et quiconque en est alarmé,
N'a pas le cœur bien fait, & doit être blâmé.
Je consens donc, quoi qu'il m'arrive,
Que Corisque aujourd'hui me quitte, & qu'elle
Qu'elle se dérobe au trépas, (vive,
Et qu'un autre Berger adore ses appas:
Je veux qu'elle survive à sa lâche inconstance,
Et que sa trahison me serve de vengeance;
Je ne l'aime, ni ne la hais,
Je l'abandonne pour jamais,
Sans dépit & sans jalousie,
Aux desirs de son Favori,
Son inconstance m'a gueri
De l'amoureuse frenesie,
Et je méprise enfin ce que j'avois cheri.

SCE-

SCENE V

SILVIO.

NOn, tu n'es pas une Dée
Et les esprits impurs te dressent des aut
Ce sont, lâche Venus, de profanes m
Qui vivent sous tes Loix, & cherchen
Tes temples sont toûjours ouv
Aux crimes de tout l'Univers ;
Mais ce sont plutôt des aziles
Du Vice & de la Volupté,
Où, sous le nom fameux de la Divini
L'injustice est permise, & les crimes l
Tu produis le déréglement
Par des amorces agréables,
Et par le nombre des coupable
Tu péches plus impunément.
La raison est ton ennemie,
Le crime & les larcins sont l'objet de t
Tu gâtes les esprits, tu les rends mal-
Et tu les couvres d'infamie.
Digne Fille du flot amer,
Crüel Monstre conçeu dans le sein de l
Tu n'excites que des orages
Soûs l'espoir des appas qui nous tromp
Tu ne causes que des naufrages

La mere du desordre, & non pas des amours.
Dans quel goûfre de maux, & dans quelle infortu-
As tu plongé ces deux Amans ? (ne,
Si ta force n'est pas commune,
Brise, brise leurs fers, & fini leurs tourmens,
Sauve-la, si tu peux, cette Nimphe opprimée,
Et de tes vains appas honteusement charmée.
Belle & chaste Diane, ah ! qu'heureux est le jour
Que je vous consacrai mon cœur & mon amour;
Vous êtes mon secours, vous êtes ma Déesse,
C'est pour vous seulement que j'ai de la tendresse;
Les Astres les plus beaux qui brillent dans les Cieux,
Ont moins d'éclat que vous, moins pures sont leurs flâmes,
Et vous regnés dans ces bas lieux
Sur les cœurs genereux, & sur les belles ames.
Vos devots ont toûjours de plus nobles emplois
Que ces effeminés qui vivent sous les Loix
D'une Divinité sans honneur & sans gloire.
La mort des Sangliers fait nos plus doux ébas,
Nous remportons sur eux une pleine victoire,
Et ces lâches Amans en soufrent le trépas.
Bel Arc & vous Traits invincibles,
Defendés-moi toûjours de ces traits invisibles,
Dont amour attaque les cœurs;
Parois, effeminé, parois avec tes armes,
Je me moque de tous tes charmes,
Je ne serai jamais de tes adorateurs:
Non, je ne te crains point, Enfant plein de foiblesse,
Je veux malgré ton Arc te mépriser sans cesse,
Cesse. Il me semble avoir oüi
Echo, qui dans ce bois résonne;
Mais n'est ce point Amour qui toûjours m'environ-
Et qui vient me vanter son pouvoir inoüi ? (ne,
Oüi, C'Est toi qui répons, Enfant plein d'imposture:
N'es-tu



Tes larcins amoureux ne sont que tro
Et tu dois ta naissance à cette Mere in
Pure. Elle êtoit fort pure, & conser
Quand Mars avoit pour elle une ardeu
N'es tu pas conçeu par un crin
Peux-tu me démentir, infame; répo
Moi. Toi-même & vulcain, ne fut jar
Il faut te découvrir cét important mis
Taire. Dois je obeïr à ce commande
Cherche ailleurs de l'obeïssan
Que feras-tu de moi, qui crains peu t
Et qui sçai t'opposer un cœur de diama
Amant. Jeune insensé, quelle est ta
Tu crois m'inspirer de l'amour
Mon ame est-elle propre à ton afféterie
Quand veux-tu dans mon cœur établi
Ce jour. Si promptement? ah! ne vie
Mais quelle est la Beauté qu'il faudra q
Dori.... C'est begajer, c'est mal artic
Tu veux dire Dorinde, appren donc à
N'est-ce point cette Nimphe à qui je su
Dorinde, à qui je porte une haine mo
Elle. Veux tu dompter mon cœur com
Est ce avec mon Arc, ou le tie
Le tien. Quoi donc, mon Arc serviroi
Je sçaurai bien mieux me cond
Tu te vantes à tort d'avoir l'esprit divin
Tu n'es qu'un faux Prophete, & tout r
Divin. Mais c'est un loup que je vois, c
Caché dans ce Buisson êpais;
Cette bête au moins lui ressem
C'en est un, preparons le plus fort de
O que ce jour m'est agréable!
Que Diane aujour d'hui me paroît favo
Elle Couronne mes travaux

R

Mais pourquoi diferer plus long tems ma victoire :
Belle & chaste Diane à qui je dois ma gloire,
Je prens en vôtre nom le trait le plus fatal
Pour terrasser cét animal :
Conduisés cette fléche, assurés ma conquête,
C'est vous que je veux implorer,
Et je prétens vous consacrer
La dépoüille de cette Bête.
O le beau coup, qu'il est heureux!
Qu'il a bien secondé mes vœux !
Il faut que les cailloux rendent sa mort certaine,
Il faut que j'en aille chercher,
(Il poûroit ici se cacher)
Mais je n'en trouve qu'avec peine.
Suis-je pas aveuglé du bon-heur de mon sort ;
Ce que j'ai dans les mains va lui donner la mort.
Justes Cieux ! quel objet se presente à ma veuë ?
Et quelle avanture impréveuë !
Malheureux que je suis, quel coup a fait ma main,
Helas ! qu'il est funeste, & qu'il est inhumain ?
Accident triste & deplorable,
Qui me va rendre miserable,
Qui, sous la peau d'un Loup un Berger ai blessé ;
Helas ! qui l'eût jamais pensé,
Si je ne suis déceu, je croi le reconnoître :
Linco le soûtient par les bras.
Comment oserai-je paroître,
Le voiant si pres du trépas ?
O fléche infortunée ! ô funeste Diane !
Chasseur malheureux & profane,
Brise ton Arc, brise tes traits,
Et quitte le soin des Forêts :
Pour sauver més amis, j'eusse donné ma vie,
Et j'ai versé le sang d'autrui,
Mais voici le Berger à qui je l'ai ravie,
Je suis plus malheureux que lui.

SCE-

SCENE VIII.

LINCO, SILVIO, DORINDE.

LINCO.

Soûtiens-toi sur mes bras, soulage ta foiblesse,
J'ai pitié du mal qui te presse.

SILVIO

O Dieux! c'est Dorinde: Ah! je meurs.

DORINDE.

Cher Linco, dans l'excés de mes vives douleurs,
Que ton secours m'est salutaire!
Tu me donnes la vie, & tu me sers de Pere.

SILVIO.

Oui, c'est Dorinde, c'est sa voix.
O funeste avanture! elle est presque aux abois.

DORINDE.

Par une suprême puissance
Qui nous fait dépendre du Sort,
Tu reçeus mes soûpirs le jour de ma naissance,
Et tu vas recueillir les soûpirs de ma mort;
Tes soins dans le berceau m'ont été salutaires,
Ils me seront encor au tombeau nécessaires.

LINCO.

Quand je te vois soûfrir tant de vives douleurs,

Je

Je ne puis te répondre, accablé de tristesse:
Tu fais mourir ma voix, & le mal qui te presse
Dissout mes paroles en pleurs.

SILVIO.

O terre, sous mes pas ouvre tés noirs abîmes,
Et ne retarde point la vengeance des crimes.

DORINDE.

Modere ta plainte & tes pas
Cher Linco, ta vitesse augmente ma blessure,
Et ta pitié ne guerit pas
La douleur quo je sens, & les maux que j'endure.

SILVIO.

Ah! malheureuse Nimphe à qui j'ôte le jour,
C'est mal recompenser tes soins & ton amour.

LINCO.

Ne te rens pas, Dorinde, à ta douleur crüelle,
Ta blessure n'est pas mortelle,

DORINDE.

Ah! je n'ignore pas que le même Destin
Qui nous fait commencer. nous conduit à la fin:
Mais dis moi par quelle avanture,
Et de qui j'ai reçeu cette grande blessure?

LINCO.

Dorinde, il n'est pas tems encor de se venger,
Il faut sonder ta plaie, il faut te soulager.

SILVIO.

Que fais je dans ces lieux? souffrirai-je sa veuë?
Et mon cœur aura-t-il assés de dureté?
Evitons ses regards, cherchons l'obscurité,
Sa presence déja me tourmente & me tuë,
Ses yeux redoublent ma douleur,
Sa voix est un poignard qui me perce le cœur;
Mais helas! je ne puis éviter sa presence,
Et mon Destin m'entraine avecque violence.

DORINDE.

Avant que de céder à la rigueur du Sort,

Que

LINCO.

C'éſt Silvio qui t'a bleſſée
En chaſſant dans ce Bois d'une ardeur inſenſée.

DORINDE.

Helas ! comment ſçais-tu que c'eſt un de ſes coups ?

LINCO.

Je reconnois le trait:

DORINDE.

Ah ! que ce coup m'eſt doux !
Je ne régrete point la vie
Si Silvio me l'a ravie.

LINCO.

Le voila qui paroît, ce Chaſſeur malheureux,
Cét indigne objet de tes feux ;
Il a les yeux baiſſés & le viſage blême,
Et ſemble s'accuſer ſoi-même.
Hé bien es-tu content de ce coup inhumain ?
Voi ce qu'a fait ton Arc ; voi ce qu'a fait ta main,
Mépriſe mes conſeils & mon expérience,
Aux plaiſirs de nos Bois donne la préference ;
Pour ſuivre ton humeur, tu cauſes le trépas
D'une Nimphe qui t'aime, & que tu n'aimes pas.
Mais que deviendras-tu, ſi par cette bleſſure
Elle finit ſa vie, & les maux qu'elle endure ?
Pourras tu t'excuſer ſur ton aveugle erreur ?
Mais quoi, dois-tu chaſſer avec tant de fureur ?
Tous les Bergers du voiſinage
Sont couverts de la peau des Loups:
Tu devois regarder où tu viſes tes coups,
Et vaincre les tranſports de ton humeur ſauvage ;
Qui préſume de ſoi, par ſoi-même eſt ſeduit,
Eſt c'eſt de ſon orgueil le miſerable fruit.
Cét accident triſte & funeſte,
Sans doute eſt arrivé par un ordre celeſte ;
Ce n'eſt point par hazard, & ce fantôme vain

N'a pas guidé le trait qui partoit de ta main ;
Les Dieux ont des desseins qui sont impénetrables,
Ils permettent souvent ces mal-heurs déplorables ?
Ta cruauté déplaît aux Dieux,
Le mépris de l'Amour leur est injurieux,
Ils ne peuvent souffrir qu'on ait tant de constance ;
Qui veut être comme eux, irrite leur vengeance.
Mais tu ne parles point, toi qui d'un ton altier
Me repondois tantôt, & paroissois si fier ?

DORINDE.

Laisse dire à Linco tout ce qu'il voudra dire,
Il ne connoît pas bien le pouvoir & l'empire
Que l'Amour, Silvio, te donnoit sur mon cœur,
Depuis l'heureux moment qu'il en étoit vainqueur ;
C'est injustement qu'il te blâme ;
Tu m'as percé le sein, mais il étoit à toi ;
Malgré ta cruauté, tu regnois sur mon ame,
Je ne vivois que sous ta loi ;
Ce qu'avoient fait tes yeux, tes mains l'ont voulu faire,
Et l'Amour avoit fait ce qu'a fait ta colere.
Tu me vois maintenant dans l'état malheureux
Qui fait le comble de tes vœux ;
J'ai rendu parfaite ta joïe,
Tu m'as voulu blesser, & c'étoit ton dessein.
Hé bien, tu m'as percé le sein,
Et je suis à ce coup ta malheureuse proïe :
Si tu n'es pas encor satisfait de mon sort,
Tu le vas être par ma mort ;
La pitié dans ton cœur n'a point trouvé de place,
Tu fus toûjours pour moi de rocher ou de glace ;
Tu te moquois toûjours d'un air plein de rigueur,
Quand je disois qu'Amour m'avoit blessé le cœur.
Crüel, peux tu douter que tes mains m'ont blessée ?
Tu vois ta fleche encor dans mon sein enfoncée,
Insensible à l'amour, tu riois de mes pleurs,

En



Que si ton ame encore est assés g
S'il reste dans ton cœur quelque
Pousse au moins un soûpir à mo
Et je me croirai trop heu
Tu couronneras mes sou
Si d'une parole obligean
Lors que tu me verras m
Tu me dis seulement, Dorinde

SILVIO.

Ah! ma chere Dorinde, objet
Je souffre mille maux di
Helas! tu n'es à moi que lors q
Et tu meurs sous l'effort de mes
Si par le caprice du Sort,
Pendant tes plus beaux jours mo
Il vivra sous tes loix, malgré m
Et te sera toûjours fidele.
Je viens de te blesser, avance mo
Oui, venge ton amour, & veng
Sois crüelle à ton tour, & sois i
Si je suis l'Ennemi de tes plus d
Tu me vois à tes pieds, méprise
Et ne m'accorde pas un regard fav
Voila mon Arc, voila m
Ne punis pas mes yeux pour veng
C'est peu que la clarté par toi leur
Perce, perce mon sein, & m'arr
Je le découvre à tes regard
Tu séras aujourd'hui justement i
Je suis trop digne de ta hai
Que mille traits sur moi volent d

DORINDE

Quoi, frapper ce beau sein! cet éc
Batu du vent de mes soûp
Ah! tu ne devois pas m'en faire

Quoi, Berger, est-il bien possible
Que ton cœur à mes maux soit dévenu sensible?
Je me trompe peut-être, & ce sein que je vois
Est un marbre poli dont la blancheur éclate?
Peut-être qu'il resiste aux amoureuses Loix
Qui peuvent rendre une ame & tendre & delicate.
Non, non, je ne veux pas m'abuser à mon tour,
Et s'il faut te blesser, j'en conjure l'Amour:
Pour satisfaire ma vengeance,
J'appelle à mon secours son Arc & sa puissance;
Je ne puis me venger plus agréablement,
Que de te voir enfin devenir mon Amant.
Heureux soûpirs, heureuses peines,
Bien heureux est le jour que je sentis vos coups,
Et qu'Amour me donna des chaînes
Qui m'ont fait un destin si charmant & si doux!
Mais c'est trop à mes pieds marquer ton esclavage;
Et si je suis l'objet de tes tendres amours,
Quitte cette posture, & conserve tes jours:
Je ne veux de ta foi que le seul témoignage,
Que le Ciel à son gré dispose de mon sort,
Qu'il m'ordonne de vivre ou de souffrir la mort!
Le pouvoir de l'Amour est un pouvoir supréme,
En dépit du tombeau je vivrai dans toi-même;
Et quoi qu'il me faille souffrir,
Silvio, si tu vis, je ne sçaurois mourir.
Que s'il faut venger ma blessure,
Brise l'Arc qui l'a faite! & qui seul m'a causé
Toutes les peines que j'endure,
Puis qu'il en est coupable, il doit être brisé.

LINCO.

Sentence juste & favorable!

SILVIO.

Qu'il perisse donc aujourd'hui
Cet Arc funeste & miserable

Qui



Du sang de l'aimable Beauté
A qui je rens ma liberté,
Vous ne causerés plus de mortelles
Sœurs d'un Arc funeste & fa
Vous ne sérés plus décochees
Vous m'avés causé trop de m
Vos plumes seront arrachées.
Tu me l'avois bien dit, Amour, à
Rendent tôt ou tard un hom
Par la voix de l'Echo dans ce sombre
Tu m'avois annoncé ma joïe & me
Amour, à qui les Dieux rendent ob
Mon supplice autrefois, maintenant
Si ton pouvoir éclate au gré de ton de
A te soûmettre un cœur rebelle à ta p
Défens moi du trait de la mo
Si Dorinde perit, je perirai comme el
Et nous aurons un même sort
Si tu ne sauves cette belle,
La mort triomphera de ses divins app
Elle te ravira ta gloire,
Et tu perdras enfin sous les loix du trép
Et ta conquête & ta victoire.

LINCO.

Vous étes donc blessés tous deux égale
Que vous étes heureux dans ce nouvea
Mais il faut empêcher pour assûrer ta jc
Que de l'affreux trépas Dorinde soit la

DORINDE.

Ote-moi, cher Linço, ces sauvages h
Avant que d'arriver au Logis de mon P
Dans cét habillement je pourrois lui dé
Songe sans differer, à ce que je te dis.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

URANIN, CARIN.

URANIN.


A Quoi bon affecter un sejour ordinaire?
Le Sage en tout Païs trouve à se satisfaire.

CARIN.

Je le sçai par moi-même, & j'en suis le témoin :
Car enfin dès mon premier âge
Je quittai ma maison, j'abandonnai le soin
Des troupeaux & du labourage.
J'errai depuis en divers lieux
A la merci des Destinées;
Mais je me trouve enfin où furent mes Ayeux,
Plus foible & plus chargé d'années.
Après tant de travaux, respirer l'air natal,
Est un plaisir si doux, qu'il n'en est point d'égal :
Nous


A. Blootel f.

Un penchant agréable &
Qui ne vieillit jamais, & vit toûj
Malgré les longueurs de l
Comme l'aimant au Pôle est toû
(Quoi que sur la liquide p
Du Levant au Couchant le Pilote
Il ne peut en être arraché
Ainsi quand nous voions les plu
Aprés avoir couru l'un & l'autre
Et les Païs les plus fertile
Chacun trouve le sien encore plu
Agréable contrée, ô ma
Terre que j'ai toûjours ch
Je te revois enfin au gré de mes d
Mais quand l'injuste Sort m'auroi
Je t'aurois toûjours rec
Puis que tu m'as causé mille secret
J'ai senti couler dans mes
Une sensible joïe avec un doux tr
Qui par un agréable effort
A soulagé toutes mes pein
Cher Compagnon de me
Si tu fus sensible à mes ma
Partage avecque moi les transport
Et ressens le bonheur que le Desti

URANIN.

J'ai souffert avec toi les plus crüel
Et les fatigues du voiage;
Mais loin de ma famille, en l'ét
Je ne vois rien qui me sou
Je traîne mon corps langu
Et je ne puis ici lui donner du relâ
Mon esprit me tourmente, & la
Aux charmes du repos me dérobe
Je me souviens toûjours de ce que

Et j'en suis en secret sans cesse inquieté ;
Tout autre que Carin n'eût point eu la puissance
De me faire sortir du lieu de ma naissance,
Pour me faire entreprendre un voiage ennuyeux,
Sans sçavoir le sujet qui nous meine en ces lieux.

CARIN.

Tu sçais bien que Mirtil pas l'ordre de l'Oracle,
A qui rien ne peut faire obstacle,
Aprés avoir souffert tout ce qu'on peut souffrir,
Est venu dans ces lieux afin de se guerir.
Depuis deux ou trois mois je souffre son absence,
J'en suis tourmenté nuit & jour,
Et pour aprendre son retour,
J'ai consulté le Ciel dans mon impatience.
Le Ciel répondit à mes vœux,
Que si je retournois à ma chere Patrie,
Malgré ma jeunesse flétrie,
Avec mon cher mirtil je pourrois être heureux ;
Mais qu'ici seulement je sçaurois le mistére
De ce qu'il m'a promis, & de ce que j'espere.
Toi donc, cher compagnon des maux que j'ai soufferts,
A qui tous mes secrets furent toûjours ouverts,
Délasse ton esprit, prens part à ma fortune ;
Uranin, entre nous elle sera commune :
Enfin, quoi qu'il m'arrive ici,
Je ne puis être heureux, si tu ne l'es aussi.

URANIN.

Si mon travail te plait, c'est le but où j'aspire.
Et j'ai tout ce que je desire ;
Mais dis moi quel sujet, ou quel événement,
Te fit abandonner un Païs si charmant ?

CARIN.

Le desir d'acquerir une plus grande gloire,
Et d'immortaliser ma Muse & ma mémoire :
Je voulus par mes Vers être ailleurs estimé,

Et

Le ſejour d'Elide & de Piſe,
Qui rend les eſprits ſi fameux,
Fut d'abord l'objet de mes vœux,
Et d'un ſi beau climat ma Muſe fut épriſe.
J'y vis le grand Egon de Lauriers couronné,
Et d'écarlate environné,
Mais de qui les vertus ne ne ſe peuvent décrire :
Je le pris pour le Dieu des Vers,
Tous mes vœux lui furent offerts,
Et je lui conſacrai ma Lire;
Heureux ſi j'euſſe pû conſerver mon bon-heur.
Si des appas de la Fortune
Que ſuit une foule importune,
J'euſſe pû garéntir mon cœur.
Je fus voir Argos & Micene;
Mais que mal-heureux eſt le jour
Qui me fit ſouffrir tant de peine,
Et qui rendit mon cœur eſclave de la Cour!
Mes jours auparavant étoient doux & tranquiles,
Je commençai dés lors à ſouffrir mille maux;
Mais tous mes ſoins ſont inutiles,
Et j'ai perdu tous mes travaux;
J'ai donné de l'encens aux Dames,
Je me ſuis plaint du ſiecle & de ſa dureté,
J'ai compoſé des Vers, j'ai couru, j'ai chanté
Mars, Venus, l'Amour, & ſes flames.
J'avois beau m'élever au rang des beaux Eſprits,
J'ai langui ſans eſpoir, j'ai ſouffert le mépris,
Mon eſprit s'eſt tourné de diverſe maniére
Dans cette trompeuſe carriére;
De même que le Fer, quand il ſort du Fourneau,
A quoi qu'on le deſtine, obeït au marteau.
J'ai changé de deſſein, de mœurs, & de langage:
J'ai pris d'autres cheveux, & changé de viſage:
Mais tous ces changemens ne m'ont point ſoulagé.

Et mon sort n'en est point changé.
Enfin aprés beaucoup de peine,
J'abandonnai la Cour, cette inconstante Scene,
Ce dangereux écueil de la felicité;
Et mon cœur soupirant aprés la liberté,
Je fus revoir encor la maison de mon Pere,
Où par un inconnu mistére,
Reservé seulement aux Dieux,
Mirtil me fut donné comme un present des Cieux;
Il est seul devenu l'objet de mes pensées,
Et le soulagement de mes peines passées.

URANIN.

Heureux, mais mille fois heureux,
Qui content de son sort, regle ses espérances,
Et qui sans se flater de vaines apparences,
Donne des bornes à ses vœux.

CARIN.

Auroit-on jamais crû devenir miserable
Dans vne Cour pompeuse au milieu pes grandeurs,
Et dans le sejour agreable
Des richesses & des faveurs?
Quand je voiois la Cour si riante & si belle,
Je croiois que l'humanité
Estoit inséparable d'elle,
Et que l'on y trouvoit de la fidélité,
Mais j'éprouvai tout le contraire,
Elle brille à nos yeux d'un éclat décevant,
Son bonheur est imaginaire,
Et ce n'est qu'un amas de titres & de vent;
Rien de si doux que son langage.
Les dehors en sont beaux, tout y rit, tout y plaît;
Mais quiconque peut voir le dedans tel qu'il est,
N'y trouve qu'envie & que rage.
C'est une Nation tranquille apparemment;
Mais pire que la Mer par les vents agitée,
Elle est sans cesse inquietée,

Sans

Elle se plaît au faste, elle aime l'ap
Sous un visage gracieux
Elle cache un cœur envieu:
Où regne l'injustice avec la violenc
Ce n'est qu'un art continu
Les regards en sont doux, l'esprit
Elle pense à trahir lors qu'elle vous
La vertu qui par tout a des adorateu
N'y trouve point de protect
Et passe pour une foiblesse.
Qui fait gloire d'aimer avec fidelité
Qui se pique de probité,
D'un injuste mépris est la triste vict
Et si l'on n'est méchant, on n'aqu
Le vice auprés des Courtisa
Trouve toûjours des Partisa
La malheureuse politique
De cette Nation en titres magnifiq
Consiste à s'élever par la chûte d'au
A chercher bassement quelque nou
Et trahir en secret l'ami le plus fidel
Et sans considerer l'amitié, ni le sa
Ni le mérite, ni le rang,
Pratiquer tous les jours quelque rus
Le devoir le plus saint céde à l'arde
Qui nous pousse à chercher l'honne
ses,
Et qui nous fait aimer avec tant de p
Et la Fortune, & ses caresse
Moi qui de ces détours dive
Ignorois le fin artifice,
Et qui ne suivois pas tous ces chemi
Je fus le but de l'injustice;
Et comme sur mon front on lisoit m
Ils me firent tomber aisément dans l

URANIN.

Qui pourra ſe vanter d'être heureux ſur la terre,
Si l'envie aux Vertus a déclaré la guerre ?

CARIN.

Si depuis le moment que je fus voir Argos,
Et que je quitai ma Province,
J'euſſe pû goûter le repos,
J'euſſe chanté ſi haut les exploits de mon Prince,
Qu'il n'eût point envié le ſort des demi-Dieux,
Ni la juſte beauté des chants harmonieux
Dont la Muſe d'Homere en merveilles fertile
Honora la valeur d'Achile ;
Et mon cher Païs où ſont nés
Les Poëtes infortunés,
Eût merité ſans ma diſgrace
Le ſecond Laurier du Parnaſſe ;
Mais dans nôtre ſiecle pervers
On eſt trop malheureux dés que l'on fait des Vers,
Les Eſprits que Phébus inſpire,
Qui ſçavent accorder les beaux Vers à la Lire,
Demandent le repos d'un honnête loiſir,
Un accueil favorable, un tranquile plaiſir ;
Les ſoins & les ſoucis cette foule importune
Qui ſuit toûjours de prés la mauvaiſe fortune,
Les empéche d'entrer dans le ſacré Valon,
Et qui contre le Sort ſans ceſſe s'inquiete,
Loin d'être cheri d'Apollon,
Perd tout le feu des Vers, & ſa Muſe eſt muette ;
Mais enfin il eſt tems de chercher en ces lieux
Celui qui m'eſt plus cher que ne le ſont mes vœux.
Ce Païs eſt changé, la face en eſt nouvelle ;
Toutefois, Uranin, tu peux ſuivre mes pas,
Je ſerai ton guide fidele :
Lors que l'on ſçait parler, on ne s'égare pas.
Je vai dans ces Maiſons prochaines
Chercher une retraite à ſoulager tes peines.

SCE-



SCENE

TITIRE, LE MES

TITIRE.

DOis-je plaindre ta vie, ou pl
neur,
Trop chere Amarillis, & trop infor
Helas ! quelle est ma destiné
Je sens de tous côtés une extréme do
Je plaindrai ton honneur & ta gloire
Car si je te donnai le jour,
Tu le reçûs de moi pour le perdre à t
Et non pas pour soüiller le reste de m
Mais plaignons-nous plutôt de la rig
D'avoir jusqu'à ce jour de deüil & de
Empêché le coup de ma mor
Pour voir deshonorer & voir perir m
Montan, tes Oracles trompe
Et ton Fils à l'Amour rebelle
Sont cause de tous mes malhe
Et malgré nos desseins ont fait une ir
Mes Oracles sont plus certain
Et mes discours ne sont pas va
Quand je dis que l'honneur a trop de
Dans un jeune cœur où l'Am
Commence d'établir son aimable sejo

Et qu'enfin une jeune & charmante Beauté,
Quand elle est sur sa foi maîtresse d'elle même,
Ne sçait pas trop long-tems garder sa liberté.
Contre un fidele Amant qui l'adore & qui l'aime.

LE MESSAGER.

Si les Vens ne l'ont enlevé
Dans la region du Tonnerre,
Ou s'il n'est englouti sous terre,
Je devrois bien l'avoir trouvé ;
Mais il se presente à ma veuë.
O trop infortuné Vieillard,
Mon attente n'est pas decéuë ;
Mais c'est trop tôt pour toi, comme pour moi trop tard,
Si tu sçavois quelle est la funeste nouvelle
Qui doit percer ton cœur d'une atteinte mortelle.

TITIRE.

Ma Fille est elle morte ? annonce moi son sort ;
Sur la fin de mes jours dois-je pleurer sa mort ?

LE MESSAGER.

La mort n'a pas fermé sa tremblante paupiére,
Elle voit encor la lumiére,
Et la vie est en son pouvoir:
Mais comment as-tu pû sçavoir
Le danger où nous l'avons veuë ?

TITIRE.

Dans l'extréme douleur qui m'alloit accabler,
Que cette joïe est impréveuë !
Que le Ciel de ses dons puisse un jour te combler !
Mais s'il dépend d'elle de vivre,
Pourquoi ne le veut-elle pas ;

LE MESSAGER.

C'est qu'elle veut d'un autre empécher le trepas,
Ou s'il court à la mort, elle prétend le suivre ;
Et si tu ne viens l'empécher,

Cé

TITIRE:

Ne differons donc point, allons en d

LE MESSAGER.

Modere ton impatience,
Parois un peu moins allarmé,
Le Temple est encore fermé,
Et l'on n'y peut entrer sans crin
Avant qu'on ait conduit jusqu'au pied
La triste & mourante Victime
Qu'on doit sacrifier aux yeux des imm

TITIRE.

Mais si pendant ce tems il lui prenoit e
De finir par ses mains sa languissante vi

LE MESSAGER.

Ta Fille est bien gardée, & ce seroit e
Qu'elle s'efforceroit d'accomplir ce des

TITIRE.

Sois donc à mes voeux favorabl
Parle-moi sans déguisement,
Et fais un recit veritable
De ce qui s'est passé dans cét évenemen

LE MESSAGER.

Si-tôt qu'Amarillis fut devant le grand
Sa disgrace toucha les coeurs;
Des Colomnes du Temple, elle êut p
Une source amere de pleurs;
Tout le monde plaignoit sa triste destin
Mais soudain à la mort elle fut condam

TITIRE.

Pauvre Fille! Eh pourquoi si tôt la con

LE MESSAGER.

C'est que tout faisoit soupçonne
La perte de son innocence,
Et rien n'appuioit sa défence.
Même on avoit cherché d'un inutile soi

La Nimphe qu'elle vouloit prendre,
Pour un veritable témoin,
De qui lé temoignage auroit pû la défendre.
Cependant on a veu des signes pleins d'horreur,
Et qui nous ont glacé le cœur,
Depuis la triste mort d'Aminte,
(Lors que le Ciel vengea sur tout nôtre Païs,
Sa flâme méprisée, & ses amours trahis)
On n'en avoit point vû dont on eût tant de crainte.
La terre a tremblé sous nos pas;
D'une sueur de sang la Déesse couverte,
Sembloit présager nôtre perte,
Et nous annoncer le trépas.
Soudain la Caverne sacrée,
Dont on avoit ouvert l'entrée,
A poussé de son sein des hurlemens divers,
Et d'un air infecté la dangereuse haleine
Nous a fait ressentir la peine,
Et nous a figuré la terreur des Enfers.
Montan se préparoit à conduire ta Fille
Au lieu funeste de sa mort,
Quand Mirtil touché de son sort,
Voulut en la sauvant garéntir ta Famille.
Arrêtés, arrêtés, Ministres inhumains,
S'écria ce Berger fidele,
Et deliés ses belles mains,
Je veux souffrir la mort pour elle;
Au lieu de l'immoler au celeste courroux,
Je suis prêt de mourir, tournés sur moi vos coups;
Vous satisferés la Déesse,
Tous mes vœux seront accomplis,
Je serai par ma mort, comme par ma tendresse,
La victime d'Amarillis.

TITIRE.

O que cette action est bélle & généreuse,
Et qu'elle est d'une ame amoureuse!

LE



Ecoute seulement & ne m'interro
Ta Fille jusqu'alors avoit craint le
Mais la voix de Mirtil anima son c
Et soudain cét effet parut sur son vi
Quoi, penses-tu, dit-elle, attend
Me conserver la vie, en t'offrant à
C'est en toi que je vis, suspens ta
Il faudra si tu meurs que je perde la
Qu'attendés-vous encor, Ministre
Suivés sans differer l'ordre des Imn
Ah! belle Amarillis, dit le Berger
Souffre que je meure à tes
La mort est un présent que je reçoi
C'est à moi de mourir, ta pitié m
Non, dit Amarillis, trop généreu
La Loi veut que je meure, hé! pour
Ainsi tous deux épris & d'amour &
Ils se disputoient le trépas,
Comme le prix de la victoi
Et comme si la mort eût eu beauco
O généreux Amans, de qui les bel
Meritent justement un digne souve
De tous les siecles à venir;
Que n'ai je pour chanter, la grand
Plus nobles que celles des F
Autant de langues & de voi
Que le Ciel nous fait voir de brillan
Lors qu'une belle nuit étend ses sor
Ou que de grains de sable a la Mer
Je ferois mille beaux efforts
Pour en conserver la mémo
Et vous, Fille du Ciel, qui dérob
Les projets glorieux & les f
Recueillés cette belle Histo
Et gravés sur les Diamans
T

Comment se termina cette guerre amoureuse ?

LE MESSAGER.

La flâme de Mirtil fut la victorieuse ;
Montan dit à ta Fille, appaise ta douleur,
C'est lui qui de la mort doit souffrir la rigueur,
Il s'est offert pour toi, c'est la Loi qui l'ordonne,
Elle n'en exempte personne.
Aprés pour éviter un triste desespoir,
Dont son ame eût été peut être possedée,
Il commanda d'un plein pouvoir
Qu'avec soin elle fût gardée.
Je suis parti soudain, & quand je l'ai quité,
Tout ètoit dans l'ètat que je t'ai raconté.

TITIRE.

Certes il est bien vrai, que plutôt les rivages
Se trouveront sans fleurs pendant les plus beaux jours ;
Et l'on verra plutôt les Forêts sans ombrages,
Qu'il n'est aisé de voir la Beauté sans Amours :
Mais comment pourrons-nous apprendre
En quel tems vers le Temple on peut s'acheminer ?

LE MESSAGER.

C'est en ce lieu qu'il faut attendre
Le Berger qu'on y doit mener.

TITIRE.

Est-ce ici le lieu du suplice ?
Le Temple n'est-il pas plus propre au Sacrifice ?

LE MESSAGER.

Lors que l'on a commis quelque honteux forfait,
On fait souffrir la peine où le crime s'est fait.

TITIRE.

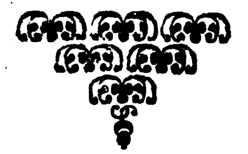
Il faut donc l'immoler dans l'Antre d'Ericine.

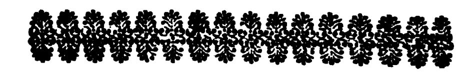
LE MESSAGER.

Le soléil ne le verroit pas.

C'est

Reçut autrefois le trépas,
C'est Montan qui l'a dit, il le ſçait de Tirene.
Mais enfin il eſt tems de partir de ces lieux,
La Pompe ſe montre à nos yeux,
Et deſcend déja dans la Plaine;
Si tu veux voir ta Fille, & ſoulager ſa peine,
Allons au Temple de nos Dieux,
Par un autre chemin il faut que je t'y meine.





SCENE III.

CHOEUR DE BERGERS, CHOEUR DE PRETRES, MONTAN, MIRTIL.

CHOEUR DE BERGERS.

Fille de Jupiter, qui dans l'obscurité
Comme un second Soleil fais briller ta clarté,
Dans ce solemnel Sacrifice,
Sur nos vœux innocens jette un regard propice.

CHOEUR DE PRETRES.

Eclatant flambeau de la nuit,
Qui temperés l'ardeur de l'Astre qui nous luit,
Et qui par ce secours rends la terre féconde,
Et remplis d'animaux l'air & le sein de l'Onde,
Daigne en nôtre faveur appaiser ce courroux
Qui depuis si long-tems éclate contre nous.

MONTAN.

Dressés l'Autel, Troupe sacrée;
Vous, Bergers, vers le Ciel poussés toujours des vœux,

Et

Et faites que Diane agrée
Ce sacrifice rigoureux.

CHOEUR DE BER

Fille de Jupiter, qui dans l'obscuri
Comme un second Soleil fais brill
Dans ce solemnel sacrifice,
Sur nos vœux innocens jette un re

MONTAN.

Bergers, retirés-vous d'ici
Vous, sacrés Ministres auf
Entretenés toûjours l'ardeur de vôt
Et ne revenés pas que je ne vous ra
Fidele & généreux Berger,
Tu dois mourir content de ton bon
Et rien ne te doit afliger :
Tu sauvés par ta mort celle que ton
Ce dernier soûpir qui fait p
A toutes les ames vulgaires
N'est qu'un soufle leger qui fait nô
Et qui nous affranchit de toutes no
Tu cours par cette mort à l'immort
Et quand par le cours des a
Tous les noms perirons au gré des I
Sçache que tu seras à la posterité
Un exemple d'amour & de fidelité
Puisqu'il faut appaiser la celeste ve
Avant que de mourir; ne veux-tu
Parle; & garde aprés le sile
Sans t'alarmer du coup qui te doit

MIRTIL.

Mon Pere (car enfin malgré le sacri
Je vous donne ce nom mal propre à
Je laisse mon corps ici bas,
Et je prétens laisser mon am
A l'unique objet de ma Flâ
En qui seul je puis vivre en dépit du

Mais si par un malheur extréme
La belle Amarillis que j'adore & que j'aime,
Veut suivre la prémiere Loi,
Rien aprés son trépas ne restéra de moi.
Ah! Montan, si je puis obtenir quelque grace,
Empêchés, empêchés l'effet de sa menace.
Pour mon propre repos conservés lui le jour,
Et j'irai sans regret dans un plus doux sejour.
Que le sort rigoureux satisfait de ma vie,
Sur mon corps languissant contente son envie;
Mais au moins quand je serai mort,
Qu'il souffre que mon cœur s'unisse à cette Belle,
Et qu'il ne fasse aucun effort
Pour m'empecher de vivre en elle.

MONTAN.

Je sens couler des pleurs que je voudrois cacher,
A ses tristes accens je me laisse toucher:
Prens courage, mirtil, dissipe ta tristesse,
Je te promets ce que tu veux;
Je te donne ma main pour asseurer tes vœux,
Je dégagerai ma promesse.

MIRTIL.

Ah! que ce doux espoir contente mon desir,
Et que je meurs avec plaisir!
Ma chere Amarilis, tout ce qui me console,
C'est que je t'aime encor en ce dernier moment,
Et ce n'est que vers toi que mon ame s'envole;
Reçois les derniers vœux de ton fidele Amant.
En prononçant ton nom je finis ma carriere:
Et ploiant les genoux, je ferme la paupiére.

MONTAN.

Vous, Ministres qui m'assistés,
Preparés tout & m'écoutés,
Sur cét Autel dressé répandés le bitume;
Afin que le Bucher s'allume,
Et de la Mirrhe & de l'Encens

Tirés

Qui porte jusqu'au Ciel nos parfum
Et qui fasse cesser le malheur qui no

LE CHOEUR DE BE

Fille de Jupiter, qui dans l'obscurit
Comme un second Soleil fais brille
Dans ce solemnel sacrifice
Sur nos vœux innocens jette un reg



SCENE IV.

CARIN, MONTAN, NICANDRE, MIRTIL, CHOEUR DE BERGERS.

CARIN.

Quoi, l'on ne trouve point d'Habitans en ces lieux ?
Ah! j'en vois une troupe & nombreuse & fort belle,
C'est quelque pompe solemnelle,
Et sans doute l'on fait un sacrifice aux Dieux.

MONTAN.

Donne moi ce Vase; Nicandre.

NICANDRE.

Le voila.

MONTAN.

Que le sang que nous allons répandre,
Déesse de la Nuit, flechisse vôtre cœur,
Comme le feu s'éteint avec cette liqueur;
Remets le Vase d'or, & sans me faire attendre,
Donne moi la Coupe d'argent.

NICANDRE.

La voila.

MONTAN.

Donnés-nous un regard obligeant;

Com-

Ainfi puiffe mourir le courroux dan

CARIN.

Ah ! c'eft un facrifice, & je vois à
La fatale victime à la mort condam
Miferable Patrie, aux pleurs aband
N'as-tu point appaifé le celefte cour

MONTAN.

Puis que l'infidelle Lucrine
N'a pas encor êteint vôtre fureur div
Diane, recevés le fang qui va couler
De ce fidele Amant que je dois imm

CARIN.

Mais j'en voudrois bien voir le vifag
Et foudain aprés m'en aller.

MONTAN.

D'où vient donc que mon cœur à m
pofe,
Une tendre pitié réfifte à mon deffei
Je veux l'immoler & je n'ofe.
Quoi, le glaive fatal me tombe de la
Peut-être une victime humai
Ne doit point en mourant regarder le
N'eft ce point la caufe foudair
De cét étonnement qui n'a point de p
Tourne donc vers ce Mont tes yeux &
Et regarde la mort d'un tranquille cou

CARIN.

Que vois-je, malheureux ? n'eft-ce pa
A quelle dure Loi, Mirtil, es-tu foû
Arrête, que fais tu, Miniftre impito
Helas! mon cher Mirtil : ta difgrac
Mon unique tréfor, & mon unique a

MONTAN.

Ofes-tu bien toucher d'une audace pro
Une victime de Diane ?

Temeraire Vieillard retire-toi d'ici.

CARIN.

Si vous plaisés aux Dieux, les Dieux m'aiment aussi.
Au nom de la grande Déesse,
Sacré Ministre, dites-moi
Par quelle avanture, & pourquoi,
Ce cher objet de ma tendresse
Souffre la rigueur de la Loi ?

MONTAN.

Je ne puis résister au nom que tu reclames;
Cette Divinité régne ici sur nos ames ?
A la mort pour un autre il a voulu s'offrir,
Et voila le sujet qui l'oblige à mourir.

CARIN.

Je puis donc le sauver, & me mettre en sa place;
Ne me refuse pas cette derniere grace.

MONTAN.

N'es-tu pas Estranger ?

CARIN.

Non, je ne le suis pas.

MONTAN.

Qui s'offre pour un autre à subir le trépas,
Ne peut être sauvé lui-même,
Et c'est de nôtre Loi l'ordonnance suprême.
Mais quel est ton Païs ? Si je m'y connois bien,
Tu n'as ni l'air, ni le visage,
Ni les habits, ni le langage
D'un véritable Arcadien.

CARIN.

Je le suis toutefois; & bien plus, je suis Pere
De celui que le Ciel immole à sa colére.

MONTAN.

Toi Pere de Mirtil ? Ah ! quel est ton malheur !
Epargne-toi cette douleur,
Et détourne tes yeux du lieu de son supplice;
Ne viens pas par tes pleurs troubler le sacrifice.

CA-

Ha! si vous estes Pere.

MONTAN.

Apren

Et que je n'ai qu'un Fils unic

Mais j'en ferois pourtant la Victime

Quand j'en devrois souffrir les plus c

Un Sacrificateur doit avoir l'ame for

Et digne du nom que je porte

CARIN.

Que je le baise au moins avant que d

MONTAN.

Ne l'attens pas de moi, tu ne peux n

CARIN.

Quoi, tu ne répons rien à ce Pere qu

N'as-tu point de pitié de ma douleur

MIRTIL.

Eh ! de grace, mon Pere, arrêtés v

La mort est maintenant l'objet de m

MONTAN.

Craignons la celeste vengean

Il vient de rompre le silence.

MIRTIL.

Qu'ai-je fait mal-heureux ?

MONTAN.

Ah ! ne b

Tous les regrets sont superflus

Reconduisés le au Temple, afin qu'

Le vœu qu'il vient de faire en s'offra

Ministres, à ce coup redoublés vôtre

Et faites un nouvel effort,

Ramenés ce Berger fidele,

Et portés ici de nouveau

Du vin, du bitume, & de l'

Déja le Soleil panche où le destin l'ap

SCENE V.

MONTAN, CARIN, DAMETE,

MONTAN.

OUi, je pardonne à ton amour;
Car enfin si tu n'êtois Pere,
Je t'aurois fait sentir en ce funeste jour
Les dangereux effets dé ma juste colere.
Sçais-tu point qui je suis, & que je tiens des Dieux
Le pouvoir qu'ils ont en ces lieux?

CARIN.

On ne s'offense point des vœux & des prieres.

MONTAN.

Quoi, tu me dis encor des paroles si fieres?
Sçais-tu que le courroux retenu dans le cœur,
Quand on nous pousse, éclate avec plus de fureur.

CARIN.

Quand la colére anime un généreux courage,
Elle ne produit point la fureur ni la rage;
C'est une noble ardeur que la raison conduit,
Qui nous pousse à la gloire, & que la gloire suit:
Mais ta charge t'oblige à me faire justice;
Plus ton pouvoir est grand, & plus tu me la dois;
Je ne demande pas que tu me sois propice,
Sois juste seulement, & respecte les Loix;
Mirtil est Estranger.

MON-



MONTAN.

Quoi, n'es-tu pas son Pere?
Serois-tu maintenant à toi même contraire?

CARIN.

Il peut être mon Fils, sans être né de moi.

MONTAN.

L'extréme douleur qui te presse,
Et ta languissante vieillesse,
T'ont fait perdre le sens, & triomphent de toi.

CARIN.

C'est un Fils de l'Amour. & non de la Nature.

MONTAN.

Si ce n'est pas ton Fils, pourquoi mal à propos
Viens-tu troubler nôtre repos?
Tu viens de faire aux Dieux une sensible injure.

CARIN.

Si mon sort ne peut t'afliger,
Et si tu ne veux pas m'entendre,
Vous, Diane, écoutés. Mirtil est Etranger,
Vous le sçavés, grands Dieux, on ne peut vous surprendre.

MONTAN.

L'as-tu donc acheté? fut-il pris, ou trouvé?
En quel lieu fut-il élevé?

CARIN.

On m'en fit un present, & ce fut en Elide;
Celui qui me l'offrit, l'avoit reçeu de moi.

MONTAN.

Tu n'as plus de raison pour guide,
Tu te troubles sans doute, & j'ai pitié de toi.

CARIN.

Prés d'un Myrthe touffu dans une petite Ile,
Il fut entraîné par les eaux,
Je le nommai Mirtil, du nom des arbrisseaux
Qui dans ce jour fatal lui servirent d'azile;
Je le trouvai dans un Berceau,

MONTAN.

Quel tems s'est écoulé depuis cette avanture ?

CARIN.

Ce fut dans ce débordement,
Qui fit dans la campagne un affreux changement,
Et qui de tous nos champs ruina la culture,
Quatre lustres encor ne sont pas écoulés
Depuis que nos guerets ont esté désolés.

MONTAN.

Quelle secrette horreur dans mon ame se glisse ?

CARIN.

Il ne peut resister à cette vérité ;
Mais les esprits des Grands ont cette vanité ;
Qu'on ne les voit jamais céder à la justice ;
Ils veulent en toute saison,
Ennemis de la résistance,
Que rien ne choque leur raison,
Comme rien ne combat leur suprême puissance.
Il est persuadé de tout ce que j'ai dit ;
Mais il résiste encor, il ne veut pas se rendre,
Il ne sçait que répondre, & demeure interdit.

MONTAN.

Mais pourrois tu bien reconnoitre
Celui qui te fit ce présent ?

CARIN.

Oui, s'il étoit ici présent,
Et si je le voiois paroître ;
Il a les cheveux noirs, & les sourcils épais,
La taille petite & grossiere ;
Son habit est rustique, ainsi que sa maniere.

MONTAN.

Venés ici, Bergers, avec tous mes Valets.


DA-

Nous voici.

MONTAN.

Carin, que t'en semble?

Pourras-tu démêler celui qui lui ressemble?

CARIN.

Celui qui parle à vous, est ce même Berger,
Dont je vous ai fait la peinture;
Je reconnois son air, sa taille, & sa figure,
Et vingt ans ne l'ont pû changer.
Pour moi depuis ce tems j'ai vû blanchir ma tête.

MONTAN.

Retirés-vous, Bergers; & toi Dâmete, arrête.
Dis-moi, connois-tu ce Vieillard?

DAMETE.

Je croi l'avoir vû quelque part.

MONTAN.

Répons précisément à ce que je vai dire;
Ne prétens pas me rien cacher.

DAMETE.

Bons Dieux! quel embarras; je souffre le martire.

MONTAN.

Vingt ans se sont passés, lors que tu fus chercher
Dans le Païs qu'Alphée arrose de son onde,
Ce cher Fils qui fut emporté
Par ce débordement, dont la rapidité
M'ôta ce que j'avois de plus cher dans le monde.
Me dis-tu pas alors, je t'en prens à témoin,
Que tu l'avois cherché d'un inutile soin?

DAMETE.

Il est vrai, je le dis.

MONTAN.

Qu'as-tu fait en Elide?

Parle sans déguiser, & ne sois point timide.
Quel enfant a reçeu de toi
Ce vieillard que tu vois paroître devant moi?

Quoi ; depuis si long-tems ma fragile mémoire
Peut-elle retenir le tiſſu d'une hiſtoire ?

MONTAN.

Ce vieillard en a bien gardé le ſouvenir,
Il vient de m'en entretenir.

DAMETE.

Il ne ſçait ce qu'il dit, affoibli par ſon âge.

MONTAN.

Il te faut changer de langage ;
Rappelle ta mémoire. Approchés, Etranger
Connoiſſés-vous bien ce Berger ?

CARIN.

Oui, c'eſt lui qui me fit ce preſent agréable,
Ce preſent qui me rend aujourd'hui miſérable,
Et dont je ne poûrai jamais me conſoler.

DAMETE.

De quel preſent veux-tu parler ?

CARIN.

Te ſouviens-tu qu'un jour étant mélancolique,
Pour avoir conſulté Jupiter Olympique,
Tu fus dans ma maiſon, où tu vis au berçeau
Un enfant délicat & beau ?
Tu m'en fis un preſent.

DAMETE.

Hé bien, que veux-tu dire ?

CARIN.

Je l'élevai comme mon Fils:
Helas ! cet enfant que tu vis,
Et dont le triſte ſort fait que mon cœur ſoûpire,
Eſt celui qu'on doit immoler,
Par l'Arrêt d'une Loi qu'on ne peut violer

DAMETE.

O deſtin, que vôtre puiſſance
Trouve en nous peu de réſiſtance !

MON-

Il faut tout avoüer, & ne déguise
Ce qui te coûteroit sans doute le t
Acheve d'éclaircir cét important
De quel droit donnes-tu ce qui n'

DAMETE.

Mon Maître, c'est assés, de grace

MONTAN.

Parle, ou tu vas sentir l'éfet de m

DAMETE.

Si l'on eut ramené cet enfant che
Il étoit en danger de mourir de sa
L'Oracle l'avoit dit, & je le crûs

CARIN.

Ce qu'il dit est constant, je l'ente

MONTAN.

Ah! que ma douleur est e
Oui je n'en sçai que trop, helas! p
M'ont-ils fait si sçavant, ou bien
Eclaircissement trop funes
Qui m'arrache du cœur tout l'esp
O Carin, que ton sort est bien m
Que celui qui me rend aujourd'h
Ce fils dont tu pleurois la funeste
Est mon Fils, je le pleure, & je
Je ressens toute ta douleur
Et je suis accablé de ton propre ma
O Fils infortuné, quelle est ton a
Et quels sont les maux qu
Quoi, ne fus-tu sauvé d'un delug
Que pour mourir ici de ma crüelle

CARIN.

Mirtil est donc ton Fils? helas!
Il n'est point arrivé d'avanture pa

MONTAN.

Lors que je te perdis, Mirtil, tu

CARIN.

O Dieux ! qui gouvernés le monde,
Que vôtre sagesse est profonde !
Vous tenés en suspens un grand événement,
Pour le faire éclater avec étonnement.
Qu'avés vous résolu ? faut il par ces presages
Esperer le repos, ou craindre les orages ?

MONTAN.

C'est l'effet de mon songe, & c'est l'effet trompeur
Qui m'a flaté d'un faux bonheur ;
C'est d'où vient cette horreur soudaine
Qui m'a causé tantôt une si grande peine,
Qui m'a glacé le sang, quand le glaive à la main
J'allois faire un coup inhumain.

CARIN.

Mais acheveras-tu ce sanglant sacrifice ?
Ton Fils ne poûra-t-il éviter ce supplice ?
Et lui donneras-tu la mort ?

MONTAN.

Nôtre Loi le commande, & l'exemple d'Aminte
Me réduit à ce triste sort,
Et me défend même la plainte.

CARIN,

A quoi me reduis-tu, fier & crûel Destin ?
Mes maux n'auront-ils point de fin ?
Faut-il que sur moi tu présides ?

MONTAN.

Le Ciel t'a voulu conserver,
Pour voir en même tems deux Peres homicides :
Carin, tu perds Mirtil, en pensant le sauver ;
Lors que tu veux montrer que tu n'es pas son Pere :
Moi par un accident nouveau
Qui me fait ressentir la celeste colere,
Je retrouve mon Fils, & deviens son Boureau.

CA-



CARIN.

Grands Dieux, qui sçavés l'art de f
Est-ce là le bonheur promis par vo
Ah ! mon Fils autrefois l'esperanc
De ma languissante vieillesſ
Faut-il que tu sois aujourd'
Tout le sujet de ma tristesse

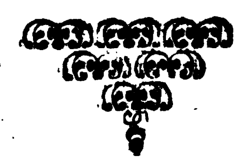
MONTAN.

Carin, c'est à moi de pleur
C'est mon Fils que je perds, laisse
Dois je appeler mon sang celui qu'
D,une si dure Loi ne puis-je me def
O Pere mal-heureux ! ô Fils infort
A quel sort es-tu condamné
Quoi, l'onde pitoiable épargnera
Afin que par ma main elle te soit ra
Dieux immortels, dont le
Regle tout & fait tout mou
A qui les Elemens rendent obeissar
Quel crime ai-je commis depuis qu
Pour attirer sur moi ce funeste rever
Qui me livre à vôtre vengea
Si je suis criminel, mon Fils est in
Jupiter, épargnés sa tête,
Et de vôtre bras tout puissan
Faites tomber sur moi cette horribl
Que si vous épargnés mes jo
Mon fer en tranchera le miserable c
Et suivant la douleur dont mon am
Je renouvellerai la triste mort d'An
Je ferai pour mourir un genereux ef
Avant que d'immoler une tête si che
Le Fils verra mourir son Pe
Afin qu'il vive par sa mort.
Cours donc sans differer ou la doul
Cherche, cherche, Montan, un t

Et vous, Divinités des Enfers, ou des Cieux,
Qui me faites sentir une douleur mortelle,
Je me livre à vôtre fureur ;
Déja le desespoir est maître de mon cœur :
Je ne conçois point d'autre envie
Que celle de finir ma misérable vie ;
Ce funeste desir occupe tous mes sens.

CARIN.

Ah! que j'ai de pitié des maux que tu ressens !
Comme une lumiere excessive
Offusque une moindre clarté ;
Ainsi ta douleur est si vive,
Que la mienne lui céde, & j'en suis surmonté.



SCE-



SCENE

TIRENE, MONTAN

TIRENE.

HAte toi, mon enfant, & march
Afin que je ne bronche pas
Nous allons arriver au term
Je guide ton esprit, & tu guides m
Mene moi devant le Grand
Et quand nous y serons, arrête de

MONTAN.

Dieux! quel homme vois-j
Qu'a-t-il à me dire aujourd'
D'où vient qu'on voit sortir le Prop
C'est quelque grand sujet sans dout

CARIN.

Plaise aux Dieux qu'il t'annonce un
heur,
Et qu'il fasse cesser ta mortelle doul

MONTAN.

Quoi, tu quittes le Temple! Eh par
Viens-tu nous annoncer quelque ch

TIRENE.

Montan, je ne viens que po
C'est toi seul que je cherche, & tu sça

Tu devois amener pour ce grand sacrifice
La Victime qui doit rendre le Ciel propice.

TIRENE.

Ah! que l'aveuglement du corps
Nous sert à découvrir les plus secrets ressorts!
Et nôtre ame en soi ramassée
Peut jusques dans les Cieux élever sa pensée :
Il ne faut pas legérement
Regarder ici bas un grand événement,
Il faut en pénétrer la cause :
Ce que l'on attribue au sort capricieux,
Où l'ignorance se repose,
Ne sçauroit arriver que par l'ordre des Dieux.
Les accidens nouveaux qui surprennent nos yeux,
Sont comme autant de voix secrettes,
Et de leurs volontés ce sont les interprétes :
Ce n'est point autrement qu'ils s'expliquent à nous,
Soit qu'ils soient apaisés, ou qu'ils soient en courroux,
Et bien-heureux celui dont le cœur pur & sage
Entend ce celeste langage.
Nicandre alloit venir, mais je l'ai retenu
Pour un nouveau prodige au Temple survenu ;
Et quand avec le tien en ce jour je l'Assemble,
L'esperance & la crainte ensemble,
Par un commun effort me viennént partager,
Mon esprit se confond, & ne sçait qu'en juger.

MONTAN.

Ce que tu n'entens point, vénérable Tirene,
Je l'entens, & c'est là le sujet de ma peine :
Mais pour toi le Destin a-t-il rien de secret?
Ne penétres tu pas l'avenir comme il est?

TIRENE.

Le don de penétrer une chose future,
Est un présent du Ciel, & non de la Nature ;

Nous



Nous ne devinons pas toûjours comme il nous
plâit ;
Je sens bien que des Dieux la sage providence
Reserve dans son sein un secret d'importance ;
Un trouble en mon esprit commence à se former,
Je prévois quelque grand mistere,
Et je viens ici m'informer
Quel homme de Mirtil s'est declaré le Pere ?

MONTAN.

Tu ne le connois que trop bien ;
Parmi tant de mal heurs je déplore le sien.

TIRENE.

J'aprouve ta pitié, mais que je l'entretienne.

MONTAN.

Quelle connoissance est la tienne ?
Le Ciel refuse aujourd'hui
Cette science prophérique :
Helas! tu vois ce Pere, & tu parles à lui ;
Faut-il encor que je m'explique ?

TIRENE.

Toi Pere de celui qu'on destine à la mort ?
De ce Berger incomparable ?

MONTAN.

Je suis le Pere miserable
De ce Fils malheureux dont je pleure le sort.

CARIN.

Ce que te dit Montan n'est que trop véritable.

TIRENE.

Qui me parle ?

CARIN.

C'est moi qu'on croioit Etranger !
Et Pere de Mirtil, que l'on veut égorger.

TIRENE.

Mais ce n'est point ce Fils que la fureur de l'onde
Arracha de ton sein dans une nuit profonde ?

MONTAN.

C'est lui-même.

TIRE-

Et par là tu te crois malheureux;
Sçache que tu vas être au comble de tes voeux.
Etrange aveuglement, dont les épais nuages
Cachent à nos esprits les celestes ouvrages!
Dans quelle obscurité vivons-nous ici bas,
Lors que le vrai Soleil ne nous éclaire pas?
Misérable Mortels, quelle est nôtre insolence?
Quoi nous sommes enflés d'un peu de connoissance?
Cet esprit qui peut voir l'avenir comme il est,
N'est pas de nôtre fonds, c'est le Ciel qui le donne,
Et sans faire tort à personne,
Il nous l'ôte quand il lui plaît:
Ton aveuglément est extrême,
Montan, tes yeux sont ébloüis;
Rappelle ta raison, & reviens à toi-même;
Que ton bonheur est grand, si Mirtil est ton Fils:
C'est ce jour qui te rend le plus heureux des Peres,
Et le plus favori des Cieux.
Voila le grand secret que me cachoient les Dieux,
Et le jour est venu qui finit nos miseres;
Rappelle en ton esprit cét Oracle fameux
Par qui nous esperions un destin plus heureux,
Cét Oracle imprimé dans le fond de nos ames,
Que devoit acomplir l'Amour avec ces flâmes.

Vous ne verrés jamais la fin de vos malheurs,
Que l'Amour n'ait uni deux cœurs.

Le bonheur sans pareil que le Ciel nous envoie,
M'empêche de parler, & j'en pleure de joïe,

Vous ne verrés jamais la fin de vos malheurs,
Que l'Amour n'ait uni deux cœurs,
Qui descendent tous deux d'une Race immortelle:

Est



N'ait reparé l'honneur d'une Femme
Par la noble ardeur de ses fe

Quoi, Mirtil n'est-il pas de celes
Puis qu'il est sorti de ton s
Amarillis de même est de Race d
Et mérite ce noble rang.
Ces deux cœurs sont ils pas unis p
me?
Et ce Dieu qui fait que l'a
N'a pas joint Silvio de ses aimable
Les parens l'ont voulu, sans qu'il
Pour mirtil l'Oracle s'exp
C'est lé Berger Fidele, & le Berge
Qui depuis la crüelle mort
Dont Aminte borna son so
S'est offert à mourir pour sauver sa
L'outrage de Lucrine est enfin ré
Aujourd'hui nôtre malhe
Et pour nôtre repos le Ciel s'est dé
Mirtil a fait cesser les funestes présa
Qui nous annonçoient les
Diane est apaisée, & son ardent c
N'éclatera plus contre nou
Il sort de la caverne une odeur agré
Mille doux & charmans c
Se font entendre dans les a
Enfin tout nous est favora
Dieux souverains qui m'éco
Pour marquer ma reconno
Je révére à genoux vôtre haute puis
Vous êtes les auteurs de nos felicit
Le Ciel m'a reservé pour ce jour de
Pour ce jour bienheureux promis p
J'ai vécu si long-tems, qu'aujourd

Pour joüir du bonheur qui rémplit nos souhaits.
Ne perdons plus de tems, allons, l'heure nous presse,
Releve-moi, mon Fils, & soutiens ma foiblesse.

MONTAN.

Une soudaine joïe occupe tous mes sens:
Je ne sens pas ce que je sens.
Quelle faveur le Ciel accorde à ma Patrie;
Il n'est point ici bas de terre si cherie,
Je suis sensible à ton bonheur,
Et plus que mon enfant tu me touches le cœur,
Charmante Vérité, tu me parus en songe,
Mon esprit ne fut pas déchu par un mensonge.

TIRENE.

Mais après ces transports, Montan, qu'attendons-nous?
Le Ciel a calmé son courroux;
Au lieu du Sacrifice, achevons l'Himenée:
Avant que de finir cette heureuse journée:
Mirtil, Amarillis, ce beau couple d'Amans,
Dans le Temple aujourd'hui finiront leurs tourmens,
C'est le ciel qui le veut, la résistance est vaine,
Ramene-moi mon Fils, & toi, Montan, sui-moi.

MONTAN.

Ne précipite rien, attens, sage Tirene.
Peut-elle, sans blesser la Loi.
Donner à Mirtil cette foi
Que Silvio receut de son obeïssance;

CARIN.

Mirtil portoit ce nom dès sa plus tendre enfance,
Sous ce nom à Mirtil elle donna sa main.

MONTAN.

Je m'en souviens encor. ton discours est certain;
Ce Fils qui me restoit eût le nom de son Frere,
Et ce nom me rendit sa perte moins amere.

TIRENE.

Ce poinct étoit douteux.

Carin, allons au Temple, & cesson
Mirtil en nous aura deux Pe
Et tu vois en Montan un Frere plein

CARIN.

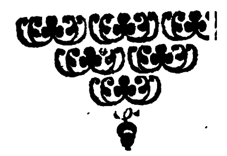
J'aimai toûjours Mirtil jusqu'à cét h
Où nous voions la fin de toutes nos
Et je prétens l'aimer avec la même a
Mais si mon sort touche ton cœur,
Caresse cét Ami que j'aime,
Sans lui je ne puis vivre, & je me h

MONTAN.

Tu seras satisfait.

CARIN.

Grands Dieux, que vos dess
Ont des Routes bien differen
De mille desirs incertains
Qui rendent nos ames flotan





SCENE VII.

CORISQUE, LINCO.

CORISQUE.

CEt insensible cœur est épris à son tour?
Quoi, Silvio soûpire. & soûpire d'Amour?
Mais où portâtes-vous sa charmante Maitresse?

LINCO.

On fut chés Silvio soulager sa foiblesse:
Sa Mere qui la vid en fut touchée au cœur
Ses larmes firent voir sa joie & sa douleur,
Elle voioit son Fils sous l'amoureuse chaîne,
Et Dorinde faisoit le sujet de sa peine;
Elle ne pouuoit voir ses souhaits accomplis,
Et pleuroit pour Dorinde & pour Amarillis.

CORISQUE.

Quoi donc, Amarillis, ne voit plus la lumiere?

LINCO.

Elle devoit borner aujourd'hui sa carriere:
Je vai chercher Montan pour flater son malheur;
Dorinde apaisera sa mortelle douleur.

CORISQUE.

Dorinde est encore vivante?

LINCO.

Elle est encor en vie, & son ame est contente,

CO-

CORISQUE.

Il falloit que le coup ne fut pas dangereux.]

LINCO.

Silvio la guerit dés qu'il fut amoureux.

CORISQUE.

Quel souverain remede a gueri sa blessure?

LINCO.

Ecoute le recit de toute l'avanture:
Nous étions assemblés, & pour la secourir,
Chacun se préparoit à faire voir son zele;
Mais elle ne voulut souffrir
Que la main du Berger qui soûpiroit pour elle.
Silvio seul me doit guerir,
Sa main, dit-elle, m'a blessée:
Il ôte son habillement,
Et tache à tirer doucement
La fleche qu'il avoit lancée,
Mais cé qui nous desespera,
C'est que malgré ses soins le fer y demeura.
Elle sentit alors de crüeles atteintes,
Et poussant quelques douces plaintes,
Ses accens eussent pû ramolir un rocher;
Mais ce fer malheureux ne pouvoit s'àracher,
Il falloit à cette blessure
Faire avec d'autres fers une grande ouverture:
Mais pour un si crüel dessein
Le cœur de Silvio secondoit mal sa main:
C'étoit pour un Amant un trop crüel office,
Et c'étoit lui donner un trop rude supplice.
Amour, avec ces instrumens,
N'a pas accoûtumé de guerir les Amans:
Dorinde cependant montroit de la constance;
Silvio de son mal calmoit la violence,
Quand s'adressant au fer, je ferai mes efforts
Pour t'arracher, dit il, de cet aimable corps,
C'est moi qui suis l'autheur des maux que tu lui causes.

Aussi pour les guerir je ferai toutes choses,
Le plaisir de la Chasse a causé ce malheur,
Et je veux par la Chasse arrêter sa douleur.
Oüi, je connois, dit-il, une herbe salutaire,
Des Animaux blessés le remede ordinaire:
Quand la biche est blessée au flanc,
Cette herbe la guerit, en arrêtant son sang.
C'est sur la Montagne prochaine
Que j'en irai cueillir: d'une course soudaine,
Il partit, & bien tôt après
Les herbes à la main, il se rendit auprès
De celle qui faisoit sa peine;
Et de ce qu'il portoit il fit un apareil
Avec quelque racine, & des grains de vervaine:
Il l'aplique & l'effet se montra sans pareil.
O prodige nouveau! soudain la douleur cesse,
Et le fer doucement suit la main qui le presse;
Bien-tôt elle reprit sa premiere vigueur,
Et Silvio lui fit l'hommage de son cœur.

CORISQUE.

Que cette herbe est miraculeuse!
Et que l'avanture est heureuse?

LINCO.

Le reste se passa sans bruit
Sous les voiles secrets d'une agreable nuit:
Après mille peines diverses,
Elle goute le fruit de toutes ses traverses.
Ils sont jeunes tous deux, & tous deux amoureux,
Sous les Loix de l'Amour parfaitement heureux:
Elle ne reçoit plus de crüeles blessures,
Toutes ses delices sont pures,
Le Berger a quitté la Chasse & les Forêts,
Et goûte ce qu'Amour a de plaisirs secrets.

CORISQUE.

Je voi bien que l'Amour regne encor sur ton ame,
Et le tems ne sçauroit en éteindre la flâme.

LIN-

LINCO.

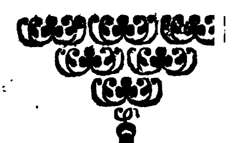
Il eſt vrai que l'Amour occupe tous n

Mais mon âge avancé rend mes feux

CORISQUE.

Après la mort de ma Rivale,

Si je puis voir Mirtil, ma joïe eſt ſan



SCENE VIII.

ERGASTE, CORISQUE.

ERGASTE.

Bienheureuse journée, agréable sejour,
Que le Ciel embelit en faveur de l'Amour!

CORISQUE.

Mais Ergaste paroît, il augmente ma joïe,
Je croi que le Ciel me l'envoie.

ERGASTE.

Qu'aujourd'hui l'air, le feu, l'eau, la terre, & les Cieux,
Paroissent plus rians & plus doux en ces lieux,
Que l'Enfer en ce jour n'use pas de ses gênes,
Et que des criminels il suspende les peines.

CORISQUE.

D'où lui naissent tous les transports
Qu'il fait éclater au dehors?

ERGASTE.

Agréables Forêts, si d'un triste murmure
Vous avés reçu nos soupirs;
Dans une si douce avanture
Changés en voix tous vos Zephirs,
Et de ces deux Amans chantés les doux plaisirs.

CORISQUE.

Dorinde & Silvio, par leur doux himenée,

L'ob-



La joie est la plus forte, & la sourc
En peu de tems se seche au milieu de
La mort d'Amarillis ne touche plus
Et la voix de l'Himen dans tous ces
Aussi pourquoi tant s'afliger
La vie a tant de maux, qu'il les faut
Où vas-tu si content ? & qu'as tu da
Je me doute qu'Ergaste à des nopces

ERGASTE.

Il est vrai tu l'as dit ; as-tu vû deux A
Avec plus de bonheur finir tous leur

CORISQUE.

Linco m'avoit tout dit & j'en suis so
Le sort d'Amarillis m'avoit fort aflig
Sa mort m'avoit touché le co

ERGASTE.

La mort d'Amarillis ! ha ! quelle e

CORISQUE.

Amarillis est-elle en vie ?

ERGASTE.

Elle vit, elle est belle, & son âme
Dans les bras de l'Himen va gouter l
Que lui font esperer tous ses justes de

CORISQUE.

Elle ne fut donc pas à la mort condâ

ERGASTE.

On vit bien-tôt aprés sa vertu couron

CORISQUE.

Ergaste, tu te ris de moi.

ERGASTE.

Ils viennent maintenant de se donne
Tu les verras passer, ces deux Aman
Ils s'en vont chés Montan pour finir
Et cueillir le doux fruit de leurs pein
Aprés avoir souffert un déluge de ma
La joie en est publique, & le Templ

Tout le monde les environne ;
Ils reçoivent tous deux mille éloges divers :
L'un vante du Berger la constance admirable,
Et l'autre vente Amarillis :
L'un s'attache à son teint de roses & de lis,
Et l'autre dit tout haut qu'elle est incomparable:
Enfin les plaines & les Monts
Prennent part à la joie, & redisent leurs noms.
Ah ! que ce Berger a de gloire !
Et qu'il mérite bien de vivre dans l'Histoire !
Qu'il est doux, sur le point de souffrir la trépas,
De se trouver entre les bras
De celle qu'on sauvoit, en exposant sa vie,
Entre deux jeunes cœurs qui sçavent bien aimer !
D'un si parfait plaisir la rencontre est suivie,
Qu'on l'afoiblit toujours quand on veut l'exprimer.
Mais pour Amarillis montre un peu plus de joie.

CORISQUE.

J'en ai beaucoup aussi,

ERGASTE.

Fai donc que je la voie.
Ah ! Corisque, si de tes yeux
Tu pouvois avoir veu le gage precieux,
Qu'en se donnant la main Mirtil a reçeu d'elle,
Ton ame sentiroit une douceur nouvelle.
S'il receut ou donna ce baiser plein d'apas,
Quand j'en voudrois parler, je ne le pourrois pas ;
La Nature, ni l'Art, maîtres de toutes choses,
Ne font pas de si belles roses
Que celle qu'on voioit éclater sur le teint
De cette Beauté sans pareille.
Sur un si noble champ la pudeur avoit peint
Ce vif éclat qui rend la rose si vermeille.
D'un air & modeste & charmant
Elle sembla d'abord refuser son Amant,

Pour

Pour rendre le baiser encor plus agréable,
Feignant d'être moins favorable.
Mirtil la poursuivit, & l'on ne put juger
S'il fut donné par elle, ou pris par le Berger:
Faisant-semblant de se défendre,
Elle étoit aise de se rendre
Sa pudeur se couvroit d'un refus obligeant
Son air étoit modeste, il étoit engageant,
En vain elle opposoit sa foible résistance,
En refusant elle accordoit
Ce que Mirtil lui demandoit,
Comme un gage de sa constance;
Sa fuite irritoit ses desirs,
Et cette pudeur nonchalante
Sembloit lui préparer mille nouveaux plaisirs
Dont elle paya son attente.
Ah! que ce souvenir a de charmes secrets!
Que ce baiser fut doux! & qu'on y vit d'attraits.
Cette idée a rempli mon ame,
Et je veux dés ce jour me choisir une Femme;
Tout le reste n'est rien qu'un foible amusement,
On n'a point de plaisir, si ce n'est en aimant.

CORISQUE.

S'il dit la verité, ma douleur est extréme,
A moins que mon esprit ne revienne à lui même.



SCE-

SCENE IX.

CHOEUR DE BERGERS CORISQUE, AMARILLIS, MIRTIL.

CHOEUR DE BERGERS.

Viens seconder, Himen, & nos chants & n(
voeux,
Et par de doux liens rends ces Amans heureux.

CORISQUE.

Voila quel est le fruit de ma noire malice,
Et je suis aujourd'hui digne de ce Supplice.
Pensers vains & pernicieux,
Qui m'avés fait tramer la mort d'une innocente,
Je reconnois ma faute enfin j'ouvre les yeux,
Vous m'aviés inspiré cette ardeur violente.

CHOEUR DE BERGERS.

Viens seconder, Himen, & nos chants & nos vœu(
Et par tes doux liens rends ces Amans heureux:
Trop aimable Bergér, voi le fruit de tes larmes,
De tes soins & de tes allarmes;
Tout s'opposoit à ton bonheur;
Ton destin malheureux, la Mort, le Ciel, la Terr(
Etoient les ennemis du repos de ton cœur,
Et t'avoient declaré la guerre:

T(



Tu recueilles le fruit de ta persever
Et ce miracle de beauté
Est de tes longs travaux la juste re
Regarde ce beau sein, ces belles n
Tout cela rend ton sort égal au so
Et dans ce grand bon-heur tu gard

MIRTIL.

Les grandes passions empêchent d
Et quand une joie est parfi
Le cœur ne la peut étaler,
Et l'on s'explique mieux quand la l
Je ne sçai si je vis parmi tant de tra
Si je veille, ou bien si je d
Il faut parler à cette Belle,
Qui connoît tous mes sent
Et comme mon cœur vit e
Elle en sçait mieux que moi les sec

CORISQUE.

Vains ornemens du corps trop fun
Marques d'une longue im
Si vous m'avés servi pour captiver l
Vous serez le sujet de mes justes d
Mais, qu'atens-tu, Corisque, à d
Par un vrai repentir une faute s'effa
Amans que le Ciel rend he
Puis que rien ne s'oppose au bonh
Il est tems que je cede à vôtre amo
Possede, Amarillis, un fidele Be
Que j'ai voulu faire change
Et me l'acquerir à moi-mê
Mirtil, tes vœux sont acc
Possede avec plaisir ta chere Amaril
Elle est vertueuse, elle est
Et digne de l'ardeur que tu sentois
Avant que de laisser éclater ton cou

Regarde, Amarillis les yeux de ton Epoux,
Tu trouveras sur son visage,
Une pressante éxcuse à mes emportemens;
En faveur de l'Amour, à qui tu dois ce gage,
Etoufe tes ressentimens.

AMARILLIS.

Oui, Corisque, je te pardonne,
Je perds le souvenir de ce que tu m'as fait;
Et quand de tes desseins je regarde l'effet,
A mille doux transports mon ame s'abandonne.
Quand le fer & lé feu nous donnent du secours,
Quelque douleur qu'on sente, on les aime toûjours;
La trahison me plaît, j'aime tes artifices,
Ce sont les instrumens de nos cheres delices;
Viens te réjoüir avec nous.

CORISQUE.

Le pardon que j'obtiens, me fait un sort bien doux.

MIRTIL.

Et moi je pardonne avec la même joïe.
Mais pourquoi retarder nôtre felicité?

CORISQUE.

Vivés, heureux Amans, goustés en liberté
Le bonheur sans pareil que le Ciel vous envoie.



SCE-



SCENE

MIRTIL, AMAR
CHOEUR DE BE

MIRTIL.

QUel malheureux Destin s'oppo
Pourquoi dois-je languir au mi
Faut-il encor qu'une impo
Après tant de retardemens,
Arrête tout d'un coup le cours de m
Quand je suis sur le point de finir m

AMARILLIS.

Ne peux-tu moderer les transports d

MIRTIL.

Precieux objet de ma flâme,
On est mal assuré quand on tien un
J'avois tant d'ennemis, que j'apreh
Il faut que ton amour assure ma con
Et je ne craindrai plus les coups de la
Tout me paroit un songe en l'etat oi
Je crains que ce beau songe p
Et qu'une funeste disgrace
Me replonge dans mes ennui
Si des traits de l'Amour tu ressens les
Avance mon bonheur, & dissipe m

Agréable Divinité,
Qui presides à l'Himenée
Viens de ces deux Amans unir la destinée,
Acheve leur felicité.

FIN.

M. Bridel
18. 3. 80

K 100 S.F.

